DÉSERTS AFRICAINS

ILLUSTRÉ PAR HENRY DE MONTAUT



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

LES

DÉSERTS AFRICAINS

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



L'HOMME, LE SINGE ET L'ÉLÉPHANT.

ARMAND LAPOINTE

LES DÉSERTS AFRICAINS

AVENTURES EXTRAORDINAIRES

D'UN HOMME, D'UN SINGE ET D'UN ÉLÉPHANT

ILLUSTRÉ DE PLUS DE CENT DESSINS

PAR

HENRY DE MONTAUT



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

M DCCC LXXVIII


LIBRARY
FEB 22 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

LES

DÉSERTS AFRICAINS

I

OU LE HÉROS DE CETTE HISTOIRE VÉRIDIQUE EST, COMME MOÏSE, SAUVÉ DES EAUX.

En face de Saint-Malo, à l'embouchure et sur la rive droite de la Rance, — qui est, sans contredit, une des plus jolies rivières du monde, avec son cours irrégulier, parsemé d'agrestes surprises et de féeriques enchantements, ses fraîches vallées aux vertes prairies, ses fermes qui se montrent çà et là encloses de pommiers au sombre feuillage, et, un peu plus haut, ses coteaux, qui sont plutôt un décor d'opéra-comique que l'œuvre de la nature, — existe un petit village qui porte le nom de Saint-Énogat, un saint qui n'a jamais figuré dans aucun calendrier.

Il y a quinze ans, ce village, abordable seulement du côté de Dinard, était un refuge charmant, plein d'ombre, de silence, de mystère et de majesté.

Aujourd'hui, il est connu des touristes et des baigneurs qui viennent passer la saison dans la patrie de Robert

Surcouf et de Chateaubriand; on a établi un service de bateaux à vapeur entre Saint-Malo et Saint-Énogat, et le village, jadis inconnu, est maintenant une station thermale presque aussi fréquentée que Trouville et Étretat.

A l'époque où commence cette histoire, le curé de Saint-



Le curé de Saint-Énogat.

Énogat, un ancien chirurgien de marine, brave homme qui ne s'occupait ni de politique ni d'élections, et qui bornait son ambition à faire le plus de bien possible, franchissait, par une belle et chaude soirée du mois de juin, les rochers de la pointe de Dinard, — lieu où s'arrêtaient jadis les barques qui faisaient le passage de Saint-Malo à Saint-Énogat; — il était environ neuf heures; le temps était clair, la mer unie, calme et phosphorescente. Le jour était à son déclin; mais une nouvelle lumière jaillissait du sein des eaux, et venait tempérer la lugubre tristesse de l'immense étendue. Des milliers d'étincelles lumineuses, semblables à la lumière des lampyres, donnaient à la nuit un éclat très-vif, une sorte de jour fantastique.

Ce spectacle n'était pas nouveau pour le brave curé; il en connaissait les causes; il savait que les mers produisent

une multitude de créatures vivantes qui répandent une lumière inhérente à leur organisation, espèce d'animaux diaphanes, qui ressemblent à des astres disséminés sur l'incommensurable et obscure profondeur. Mais ce n'était jamais vainement qu'il frappait ses regards; ce n'était même jamais sans une vive émotion que ses yeux s'arrêtaient sur la mer, l'amie, la compagne de presque toute sa vie. N'était-ce pas avec elle qu'il avait souffert, prié et pleuré? n'était-ce pas avec elle qu'il avait été heureux?

Il s'assit sur un bloc de sombre granit, tira d'une poche de sa vieille soutane une pipe noircie par un long usage, l'alluma, et s'absorba dans la contemplation du tableau magique qui se déroulait devant lui.

Doucement bercé par le murmure sourd et continu, mais sans monotonie, qu'on a appelé la voix des grandes eaux, — et qui n'a d'analogie avec aucun autre bruit de la nature, — musique douce à l'oreille du marin, le vieux prêtre médita longtemps, et sa méditation se traduisit en une ardente et sincère prière au Créateur de toutes choses.

La lune sortit tout à coup du sein des flots, et sa lumière argentée traversa l'onde tranquille; le prêtre put distinguer dans l'eau transparente des petites baies, sur le sable uni, les coquillages tout resplendissants de teintes vacillantes et trompeuses; les plantes marines, laminaires semblables à de longues lanières de cuir, arbustes et plantes à la sombre couleur composant l'étonnante flore des eaux salées; et çà et là de gros poissons aux écailles luisantes, immobiles le long des cailloux et à la naissance des rochers; et, à moitié caché sous les fucus nombreux aux rameaux flexibles et

enlacés, le crabe vigilant et l'araignée de mer qui ne dort jamais.

En ce moment, de gros nuages, chassés par le vent d'ouest, apparurent à l'horizon; des gouttes de pluie, larges comme la main, tombèrent sur le rocher; la lune disparut sous ces sombres nuages, la mer azurée prit une couleur sombre, des lames à l'écume blanchâtre accoururent bruyamment des limites de l'horizon rembruni, et vinrent s'abattre sur la côte avec ces soupirs de géants qui sèment



Il médita longuement.

l'effroi dans les cœurs les mieux aguerris; l'éclair fendit la nue, et la tempête se développa dans sa majestueuse horreur, transformant en montagnes liquides les eaux tout à l'heure calmes et limpides.

Du sein de l'Océan, comme des cieux enflammés, jaillirent des éclairs; la cime altière des vagues se changea en vallées profondes, pour se transformer un peu plus loin en Alpes mobiles; et l'écume bouillonnante, brillante comme un météore sur une mer d'encre, vint frapper le visage du prêtre.

De nouveau il invoqua Dieu pour les marins et les

pêcheurs qui n'étaient pas rentrés au port, et, familier avec cette route qu'il avait parcourue tant de fois, il descendit vers la plage et se disposait à contourner la baie envahie par les eaux, lorsque, tout à coup, un cri, sorte de vagissement humain qui dominait parfois le bruit de la tempête, vint frapper son oreille : il s'arrêta subitement.

— Qu'est ceci ? murmura-t-il.

Et il écouta avec attention.



Il prit l'enfant dans ses bras.

Le même cri se renouvela plus aigu et plus désespéré.

Le prêtre entra dans la baie et se mit courageusement à l'eau, guidé par la voix plaintive. Son œil cherchait à percer l'obscurité et interrogeait les flots; rien n'apparaissait encore. Un trait de feu, plus large, plus éblouissant que les autres, fendit la nue, et, à sa vive lumière, le prêtre aperçut, à deux pas de lui, dans le rocher, sous une anfractuosité qui formait comme une grotte naturelle, un enfant couché sur le dos, agitant ses pieds et ses mains; la terreur paralysait sa voix : il ne criait plus.

Au moment où le curé allait atteindre l'endroit où gisait l'enfant, le ciel sembla s'ouvrir en deux, un craquement formidable se fit entendre, et la foudre frappa le roc insensible en l'enveloppant d'une atmosphère enflammée. Le prêtre, aveuglé par l'obscurité, avait été précipité sur la plage; mais sa chute, amortie par les eaux, ne diminua pas son ardeur; tout couvert d'écume et de varech, il grimpa de nouveau sur le rocher, prit l'enfant dans ses bras, l'enveloppa dans sa soutane, et, avec une sûreté de coup d'œil qui eût fait honneur à un guide des montagnes, il reprit le sentier de chèvre qui conduisait vers Dinard, afin de regagner Saint-Énogat, sans passer par la baie transformée en une immense plaine liquide.

Pendant ce temps, l'orage se calmait, et l'on n'entendait plus que le sourd grondement de la foudre, répercuté par les rochers sonores comme un écho lointain qui allait toujours en s'affaiblissant.

Quand le curé de Saint-Énogat arriva chez lui, il jeta, avant d'entrer dans sa maison, un dernier regard vers la mer, et il put reconnaître à l'horizon l'embellie qui devait bientôt ramener le calme et rendre à l'Océan sa sereine majesté.



La pointe de Dinard.

II

COMMENT NOTRE HÉROS REÇUT LES NOMS DE JEAN FINFIN

Le premier soin du curé fut de s'assurer si l'enfant sauvé miraculeusement vivait encore. Il dormait bravement dans la soutane du prêtre.



Oh! oh! voilà un gaillard solide.

— Oh ! oh ! dit celui-ci en souriant, après avoir reconnu que l'enfant était un garçon âgé de quatre à cinq mois, voilà un gaillard solide et qui n'a pas froid aux yeux.

La vieille servante du curé jeta dans la cheminée une brassée de menu bois, et exposa le corps de l'enfant à la flamme chaude et claire du foyer, afin de faire disparaître toute trace d'humidité; mais l'enfant, fâché d'être dérangé de son sommeil, se mit à pousser des cris qui annonçaient que la nature l'avait doué d'excellents poumons.

Brigitte, — c'était le nom de la servante, — supposant qu'il avait faim, voulut lui faire boire du lait.

Le curé s'y opposa.

— Tu n'entends rien aux soins à donner à l'enfance, lui dit-il.

Il versa dans une timbale un grand verre de vin, y mit un morceau de sucre et l'approcha du foyer. Lorsque le vin fut tiède, il en fit avaler deux cuillerées à l'enfant, qui but avec avidité et se calma.

— Tu vois, reprit le curé tout joyeux de son succès, le voilà qui se rendort.

Et pour se réconforter lui-même, il avala le reste du vin chaud.

Alors il raconta brièvement à sa servante comment et dans quel lieu il avait trouvé l'enfant.

Brigitte, qui avait un excellent cœur, leva les bras au ciel et poussa de grosses exclamations.

— Ah ! le pauvre chérubin ! disait-elle; quelle traîtrise de l'abandonner ainsi !... un si bel enfant !...

— J'espère bien qu'il n'appartient à aucun de mes paroissiens ! fit le curé.

— Oh ! je le jure, monsieur le curé; il n'y a pas dans toute la commune une mère capable d'un si grand crime.

— Il ne peut venir ni de Saint-Malo, ni de Saint-Servan,

reprit le curé comme en se parlant à lui-même, la vérité serait trop facile à savoir par les bateliers qui font le passage; donc, il a été déposé sur la côte par quelqu'un de Dinan ou des environs. Il y a là une colonie nombreuse d'étrangers... des...

Un nom allait sortir de ses lèvres; il s'arrêta; l'ancien chirurgien de marine se souvint qu'il était prêtre, et que le Dieu qu'il servait avait dit : « Tous les hommes sont frères ! »



Il le posa doucement sur cette couche improvisée.

— Qu'allons-nous faire de cet enfant, monsieur le curé ? demanda Brigitte.

— Nous allons d'abord le coucher le plus douillettement possible, et demain nous aviserons; la nuit porte conseil.

Le curé fit un lit de son propre oreiller; puis, enveloppant la petite créature d'une nappe en guise de drap, il la posa bien doucement sur cette couche improvisée, et la couvrit ensuite d'un vieux manteau fourré qui lui servait durant la saison froide.

— Mais l'enfant vous réveillera cette nuit et vous empêchera de dormir, observa la servante.

— Laissez-moi donc tranquille, ma chère, et allez vous

coucher, fit le curé, qui n'aimait pas les observations; tu sais bien, reprit-il d'un ton plus adouci, que je ne dors que d'un œil. Bonne nuit, Brigitte.

— Bonne nuit, monsieur le curé.

Le lendemain matin, l'excellent prêtre avait fait ses réflexions, et il était décidé à conserver chez lui l'enfant que la Providence lui avait envoyé. Le soin de son ménage et de sa cuisine donnait peu de besogne à la servante; elle pourrait s'occuper de l'enfant : il grandirait sous l'œil de deux amitiés vigilantes et deviendrait, grâce à ses conseils, à l'éducation qu'il se proposait de lui donner, un homme utile parmi ses semblables. Le vieux curé voyait déjà dans son élève, dans son fils adoptif, un de ces marins célèbres si nombreux sur la côte armoricaine.

Mais dame Fortune et la servante Brigitte en avaient décidé autrement.

Si tôt que le vieux curé se fût levé, il avait été devancé par sa domestique; à l'heure où le prêtre faisait les rêves dont nous venons de parler, celle-ci avait déjà parcouru tout le village et rentrait au presbytère en compagnie d'une robuste paysanne, haute en couleur et de ce magnifique embonpoint qui dénote une santé vigoureuse.

— Monsieur le curé, dit en entrant la vieille domestique, voici la Finfin qui, pour remplacer son pauvre petit gas qu'elle a eu le malheur de voir mourir, il y a huit jours, vient vous demander de nourrir l'enfant que vous avez sauvé de la mort.

— Oui-da! répondit le curé d'un air contrarié; et qui a dit à la Finfin que j'avais besoin d'elle?

— C'est moi, monsieur le curé.

— Et qui t'avait chargée de ce soin, bavarde ? Si je veux conserver cet enfant, moi !

— Oh ! monsieur le curé, fit la paysanne en prenant la parole à son tour, ce n'est point par intérêt que je viens vous demander de me confier l'enfant; mais depuis que mon petit Julien est mort, mon homme ne boit ni ne mange, et lui, si jovial autrefois, est triste maintenant comme le jour du vendredi saint. Peut-être bien que la vue de cet enfant lui rendra sa gaieté et son courage.

Le prêtre gardait le silence et semblait réfléchir.

— Et puis, reprit la paysanne, n'est-ce donc point une bonne action que d'élever un orphelin ?

— Soit, emportez l'enfant, dit le curé; mais je ne vous le donne pas, je vous le confie.

— Oh ! je vous le rendrai, monsieur le curé, quand il sera grand, à cinq ou six ans.

— En attendant, nous allons le baptiser et le faire inscrire à la mairie.

Or, comme ce jour-là était le 24 juin, fête de saint Jean, l'enfant reçut le baptême et fut inscrit sur le livre de l'état civil sous le nom de Jean.

Et sur l'observation du maire — qui était un homme sagace — que Jean était un nom un peu court, on ajouta celui de Finfin, nom du père nourricier.

M. le maire, enchanté de la déférence que l'on avait pour ses avis, et simple comme on devrait toujours l'être au village, se proposa pour être le parrain de l'enfant trouvé, et invita Brigitte, la servante du curé, à en être la marraine.

Brigitte, flattée de cette distinction, eût bien voulu courir jusqu'au presbytère pour faire un brin de toilette, mettre une coiffe blanche et des souliers, mais M. le maire, qui joignait à de nombreuses qualités la reconnaissance de l'estomac, se souvint des excellents dîners que Brigitte lui avait servis, et déclara que, telle qu'elle était, elle pouvait rivaliser avec les femmes les plus avenantes de la commune. — Cela ne prouvait rien en faveur des administrées de M. le maire. — Toutefois, Brigitte se crut dans l'obli-



M. le maire.

gation de rougir du compliment; elle accepta le bras que lui offrit galamment l'officier municipal, et l'on se rendit à l'église.

Il va sans dire que notre héros n'avait plus le costume primitif dans lequel le curé l'avait trouvé. Toutes les commères du village, prévenues par Brigitte, avaient apporté de quoi composer une layette qu'eût enviée le fils d'un conseiller municipal.

Après la cérémonie, Jean Finfin fut emporté par sa nourrice à l'autre bout du village; le bon curé eut soin de

glisser dans la main de la paysanne quelques écus tout neufs, pour le sucre et le savon traditionnels.

Le lendemain, Brigitte reçut des mains du garde champêtre, de la part de M. le maire, une boite enrubannée renfermant des pralines à la rose et une coiffe en imitation de dentelle. Ce procédé délicat, tout à fait inusité à Saint-



Brigitte reçoit une boite enrubannée.

Énogat, fit grand bruit dans le village et eut pour résultat d'augmenter si bien la popularité dont jouissait l'honorable magistrat que, peu de temps après, sur une demande collective signée par tous les habitants de la commune, le brave maire fut décoré, ce que, d'ailleurs, il avait mérité par maintes bonnes actions, car il est à supposer que ses titres à cette faveur ne se bornaient pas à l'envoi

de quelques pralines, mais que c'était là, pour les habitants du bourg, l'occasion de lui manifester leur reconnaissance.

Quoi qu'il en soit, tout le monde fut satisfait, et Brigitte plus encore, peut-être, que le premier magistrat de l'importante commune de Saint-Énogat.



La Finfin.

III

LES PREMIERS EXPLOITS DE JEAN FINFIN

Jean Finfin se trouva si bien du régime que lui avait appliqué sa nourrice, qu'il fit ses dents sans douleur et qu'à l'âge d'un an il marchait seul comme un grand garçon.

Nous passerons rapidement sur son enfance.

Lorsqu'il eut atteint sa cinquième année, il était si bien développé qu'on lui eût donné le double de son âge. Le curé songea à le reprendre au presbytère afin de commencer son éducation. Il se dirigea donc un beau matin vers la demeure des époux Finfin, et leur fit part de sa résolution.

Les braves gens pleurèrent beaucoup à l'idée de cette séparation, car ils adoraient le petit Jean, qu'ils appelaient leur fils, et supplièrent le curé de le leur laisser encore une année; mais le curé était têtu, comme tout vrai Breton doit l'être, et ni prières ni larmes ne purent le dissuader de sa résolution.

On fit un paquet des hardes de Jean, et son père nourricier le prit par la main pour le conduire chez le curé; c'était une précaution sage, car le petit bonhomme se fût refusé à

suivre de son bon gré l'homme noir qui faisait pleurer ceux qu'il croyait être son père et sa mère. Jean ne pleurait pas, malgré qu'il eût le cœur bien gros; déjà sa pensée élaborait mille projets de résistance.

Le curé l'installa dans une petite chambre qu'il avait disposée lui-même à côté de celle où il couchait; il le fit déjeuner avec lui, et, pendant le repas, lui conta deux ou trois histoires fort intéressantes qui devaient, d'après ses



Il lui conta des histoires fort intéressantes.

prévisions, charmer l'enfant et lui faire trouver son nouveau séjour agréable.

Jean déjeuna de bon appétit, écouta les histoires avec attention, parut y prendre beaucoup de plaisir, et lorsque le curé lui mit entre les mains un gros livre plein d'images, pour recevoir ses premières leçons de lecture, le petit garçon se prêta de fort bonne grâce à la première tentative du curé.

Le prêtre fut bien surpris de cette docilité apparente, qui

le charmait et le contrariait à la fois, car si, d'une part, elle dénotait un caractère doux, elle faisait supposer également que Jean n'avait pas de cœur, puisqu'il oubliait si facilement ceux qui lui avaient prodigué toutes les tendresses et tous les soins.

Cependant le curé de Saint-Énogat était fort intelligent; il n'accepta que sous bénéfice d'inventaire cette docilité qui le surprenait beaucoup, et se promit d'étudier avec soin le caractère du jeune garçon.

Afin de l'habituer à sa nouvelle condition, il ne le quitta pas de la journée; il l'emmena promener sur le bord de la mer, lui donna une leçon de natation et crut l'avoir fatigué assez pour qu'il dormît toute la nuit de ce bon sommeil de l'enfance, qui dure dix heures sans interruption.

Le curé s'était trompé.

Jean Finfin se coucha, mais il résista au sommeil, et, dès qu'il entendit les ronflements sonores du vieux prêtre, il se leva sans bruit, s'habilla au milieu de l'obscurité, ouvrit la fenêtre, se suspendit au treillage qui garnissait les murs, et, lorsqu'il fut à terre, prit sa course à travers champs pour se rendre chez son père nourricier.

Qui fut bien surpris le lendemain matin en trouvant l'oiseau envolé ?

Ce fut le curé.

Il prit promptement son parti et dit en souriant :

— J'aime mieux ça, mais j'aurai le dernier mot.

Et, sur-le-champ, il se dirigea vers la demeure des époux Finfin.

Il trouva Jean bravement assis à la table commune et mangeant la soupe.

En apercevant le prêtre, l'enfant voulut fuir. Le curé l'attrapa par l'oreille et le ramena triomphalement chez lui.

— Je te pardonne pour cette fois, dit-il, mais ne recommence plus!

Jean n'eut ni larmes ni supplications, et prit sa seconde leçon de lecture avec une attention qui charma le curé; toutefois celui-ci, appelé à l'église pour les besoins de son ministère, et reconnaissant qu'il avait affaire à un caractère moins souple qu'il ne l'avait supposé tout d'abord, enjoignit à sa servante de ne pas laisser sortir le petit bonhomme.

A peine Jean se trouva-t-il seul avec la vieille Brigitte qu'il se sauva à toutes jambes, et, cette fois, ce ne fut pas vers la maison des époux Finfin qu'il prit sa course; il se dirigea vers le rivage.

Brigitte, désolée de la nouvelle escapade de son protégé, l'appela des noms les plus tendres; pour le faire revenir, elle lui promit une toupie neuve et une paire de sabots garnis en poil de lapin blanc, ce qui était le comble du luxe; mais l'enfant rebelle continuait à fuir, et les lamentations de la pauvre Brigitte se perdaient dans l'espace.

Lorsque le curé apprit la fugue de son fils adoptif, il éprouva une grande envie de se mettre en colère et de soulager sa bile par quelques-uns des bons jurons qu'il lâchait si facilement autrefois, alors qu'il était chirurgien de marine; mais le souvenir du caractère sacré dont il était revêtu l'arrêta à propos, et Brigitte n'eut pas la douleur d'entendre son maître s'exprimer comme un payen.

Pour la seconde fois de la journée, le prêtre se rendit

chez Finfin. L'enfant n'était pas chez son père nourricier, et nul ne l'avait vu dans le village.

On se mit en quête de Jean, et on le trouva à la pointe la plus inaccessible des rochers de la côte, dans un endroit fréquenté seulement par les goëlands et les mouettes, hôtes ordinaires des rochers de l'Océan.

A moins d'avoir des ailes, il était impossible de l'aller chercher là. Il fallait parlementer, ce qui causa un vif déplaisir au curé... Il dut subir les conditions de l'effronté petit garçon, ce qui l'humilia profondément.

Mais le prêtre n'avait point de rancune, et, le premier moment passé, il ne songea plus que l'enfant qui lui devait la vie avait imposé des conditions à l'exercice de sa bienfaisance.

Il fut convenu que Jean continuerait à habiter chez les époux Finfin et qu'il viendrait chaque jour passer quatre heures avec le curé pour faire son éducation.

Ces conditions s'exécutèrent fidèlement pendant une année, c'est-à-dire jusqu'au jour où Jean sut lire et écrire. Lorsqu'il fallut attaquer la grammaire et s'occuper d'études un peu plus sérieuses, Jean y mit une mauvaise volonté très-caractérisée; il avait pris goût à la mer et passait ses journées sur les rochers, dans la contemplation de cet Océan immense dont il semblait vouloir surprendre les secrets; ou bien il partait dès le matin avec les pêcheurs, et ne revenait que le soir, souvent même le lendemain.

Le vieux curé passait sa vie à la poursuite de son indocile élève, lui donnant sa leçon là où il le trouvait : dans les champs, sur la plage, au milieu des rochers. Une ardoise, le sable uni du rivage, la surface plane du granit servaient

tour à tour de papier; une pointe de fer, une baguette]de bois, un morceau de craie remplaçaient la plume et le crayon.

Ce genre d'éducation, professé en face de la nature, avait des démonstrations saisissantes qui frappaient l'esprit de Jean et se gravaient dans sa mémoire bien mieux que s'il eût étudié dans un livre. Il devint, en quelques années, presque aussi savant que son professseur en mathématiques, en géographie et en astronomie, les sciences les plus utiles au marin. Sa vie, passée en plein air, active, mouvementée, presque toujours en lutte avec les éléments, développa si bien ses forces et son adresse qu'à l'âge de dix ans, il conduisait seul un bateau de pêche, nageait comme un poisson, tuait une hirondelle au vol avec une fronde, et eût pu lutter avantageusement avec un solide garçon de quinze ans...

Un seul exemple suffira pour donner une idée de sa force et de son courage.

C'était au commencement de l'automne, à l'époque de l'année où l'hydrophobie se fait sentir parmi la gent canine.

Différents cas avaient été signalés dans la commune, et quelques chiens atteints de cette maladie erraient à l'aventure. Un matin que Jean pêchait, monté dans un canot, à l'embouchure de la Rance, il vit un de ces chiens accourant vers une vieille femme qui lavait son linge sur la rive; la fuite était impossible pour la pauvre vieille, et elle allait être atteinte. Jean, qui, à bord de son bateau, n'avait point à redouter les attaques du chien, se dévoua pour sauver la vie de la paysanne; il sauta à terre, empoigna la bête à la gorge et l'étouffa sous ses mains puissantes et nerveuses;



Le vieux curé passait sa vie à la poursuite de son indocile élève

mais, dans la lutte, il avait été atteint aux bras et aux mains. Le brave enfant jeta le chien dans la rivière et s'en vint trouver le curé, à qui il raconta bien simplement ce qui venait de lui arriver.

Le curé l'embrassa avec un transport de joie, et, comme il n'avait point oublié son ancienne profession, d'un coup



Il empoigna la bête à la gorge.

de bistouri il ouvrit les blessures de Jean, les lava soigneusement avec de l'alcali et les cautérisa avec un fer rouge. La douleur n'arracha ni une plainte ni un cri à Jean Finfin, et le fer se promena sur sa peau sans qu'un tressaillement se manifestât sur la figure du jeune garçon.

— Tu es courageux, brave et insensible à la douleur, lui dit le curé ; c'est bien, je suis content de toi !

Quelques jours plus tard, les blessures étaient parfaitement cicatrisées, et Jean ne courait plus aucun danger.

A l'occasion de cet acte de bravoure, le curé de Saint-Enogat crut devoir apprendre à son enfant d'adoption qu'il ne tenait pas la vie des époux Finfin, et il lui dit comment il l'avait trouvé, un soir de tempête, abandonné sur les rochers de la côte.

Jean remercia le digne homme qui lui avait sauvé la vie, et, se souvenant combien il avait tourmenté le bon curé, combien il avait été peu reconnaissant à l'égard de ce second père, à qui il devait la vie du corps et celle de l'intelligence, voulut lui donner une preuve de sa gratitude en s'appliquant sérieusement à l'étude.

Toutefois, il ne modifia point l'existence errante et sauvage qu'il menait; il continua à vivre beaucoup plus sur l'eau et au milieu des rochers que chez les époux Finfin et avec le curé. Celui-ci avait si bien pris son parti des habitudes de Jean, que cela l'eût dérangé de lui donner des leçons au presbytère, tous deux placés devant une table: chaque jour, il venait le rejoindre sur la côte, et trouvait son élève assis sur la crête du granit.

A partir de ce moment, Jean ne se contenta pas de devenir studieux; son caractère prit une teinte sérieuse et réfléchie, comme s'il eût été en proie à une de ces pensées profondes qui s'élaborent longuement dans le cerveau avant d'être mises à exécution.

Cependant, la raison de Jean n'avait point ce développement que certains esprits moroses, pédagogues exigeants, demandent à la jeunesse. Un jour, entraîné par ce désir d'inconnu qui dévore les natures ardentes et curieuses d'aventures, il fit un coup de tête qui plongea dans le désespoir le vieux curé, son bienfaiteur, et les époux Finfin; le

prêtre, venu comme d'habitude pour lui donner sa leçon sur le rivage, où il le trouvait chaque jour, l'y chercha vainement.

Enquête faite chez son père nourricier et dans le village, il devint avéré que Jean avait disparu.

Était-il mort ?

Était-il vivant ?

C'est ce que nous saurons dans le chapitre suivant.



Il se sauva à toutes jambes.

IV

DE QUELLE NATURE ÉTAIT LE COUP DE TÊTE QUE FIT JEAN FINFIN.

Le matin de ce jour-là, Jean avait achevé la lecture des voyages de Marco Polo en Asie, exécutés en 1295, que lui avait prêtés le curé de Saint-Énogat, et cette lecture, bien que dépourvue de ce charme que l'on trouve habituellement dans les récits des voyageurs modernes, avait, par sa naïveté même, vivement impressionné notre héros et donné un corps à la pensée qui, depuis longtemps, l'assiégeait.

Lui aussi était atteint de cet amour des voyages qui tourmente si fréquemment les jeunes cerveaux; lui aussi voulait voir l'Asie mystérieuse, la brûlante Afrique, l'Amérique avec ses îles sans nombre et son grand Océan; lui aussi voulait découvrir des pays nouveaux, des retraites inconnues où nul voyageur n'avait encore pénétré.

Il ferma le livre et se dirigea vers les rochers de la côte, sa promenade habituelle.

C'était l'heure où appareillait de la rade de Saint-Malo un joli brick, tout flambant neuf, nommé *l'Aglaé;* sa destination était la côte d'Afrique, où il allait faire la

troque, peut-être un peu la traite des noirs. Son capitaine, un vieux loup de mer, se nommait Dorsemaine, mais il était plus connu sous le sobriquet de Rebroussepoil, qui lui avait été donné par les matelots à cause de la détestable humeur qui faisait le fond de son caractère.

Le capitaine Dorsemaine, dit Rebroussepoil, avait soixante ans d'âge et comptait cinquante-trois années de navigation; il avait commencé sa carrière à l'âge de sept ans, avec le grade de mousse, — un grade que je ne conseille pas à mes jeunes lecteurs d'envier, car je l'estime infiniment plus pénible que la condition de cheval attaché aux petites voitures, — et il était arrivé, grâce à sa poigne vigoureuse, à une santé de fer et à la connaissance de tous les dialectes qui se parlent sur la côte africaine, depuis le cap Vert jusqu'au Zanguebar, à la position de capitaine au long cours. Il avait passé quarante-cinq ans de sa vie dans la Sénégambie, les deux Guinées, le Benguela, le Congo, la Cafrerie, le Mozambique, les îles Zanzibar et au cap de Bonne-Espérance.

Le capitaine Dorsemaine était sans rival dans les ports de Saint-Malo et de Saint-Servan, parce que nul comme lui ne parlait le cafre, le yoloff, le biafras, le congo, le mandingue, le dahomey, le hottentot, le namaquas, et le madécasse; il possédait, disait-on, une grosse fortune, fruit de ses nombreux voyages et de ses relations avec les rois de la côte, mais il avait l'amour de la mer et était très-avare, ce qui l'empêchait de prendre le repos auquel sa longue carrière maritime lui donnait droit.

L'*Aglaé,* toutes voiles dehors, profitant d'une faible brise nord-est, voguait lentement entre l'île Harbourg et

l'île de Césembre, qui ne sont habitées que par des lapins et des douaniers; le brick n'avait pas encore gagné la haute mer.

La matinée était splendide; c'était une de ces matinées d'automne aux horizons vagues, indéfinis, pleins de tons doux et moelleux; on eût dit qu'un velours transparent nageait dans l'atmosphère et arrondissait les contours. La mer était calme, unie, avec ses beaux tons verts sur la plage et azurés dans le lointain; pas un nuage ne se montrait au firmament. L'hirondelle de mer au plumage gris



Le capitaine Rebroussepoil.

effleurait de son aile l'eau de la baie, transparente comme une glace, en traçant, sur les flots tranquilles, un sillon qui ridait sa surface polie; les grives, en bandes nombreuses, traversaient la Rance et s'abattaient dans les vignes en poussant leur cri joyeux; la mouche au corsage bleu, aux ailes diaprées, bourdonnait sur les rochers et faisait la guerre aux coquillages imprudents qui s'ouvraient pour humer l'air salin et embaumé, une de ces matinées heureuses enfin, où tout ce qui vit ici-bas, hommes, bêtes et plantes, jettent vers Dieu l'hymne de la reconnaissance.

transports de joie qui s'unissent dans une vaste harmonie pour glorifier l'auteur de toutes choses et saluer le jour qui vient.

Au-dessous de l'endroit où était assis Jean Finfin, dans la baie, se trouvait un petit bateau de pêcheur avec tous ses agrès.

Jean Finfin contemplait le bâtiment qui s'avançait lentement; l'œil du jeune homme, d'un bleu sombre, brillait d'un feu étrange, et sous la couche de hâle qui brunissait ses joues une teinte chaude se faisait jour.

— Si j'osais! murmura Finfin.

Et il porta la main à ses yeux pour ne plus rien voir et chasser l'impitoyable tentation.

Tout à coup la brise changea; elle passa du nord-est à l'est, puis au sud-est, et se maintint enfin au sud, rose des vents qui, par rapport à la position de Jean, était presque une brise de terre.

Le jeune homme ôta ses mains de devant ses yeux et reporta ses regards vers le bâtiment; les voiles battaient les mâts, et le pilote n'osant louvoyer dans l'étroit chenal, la marche du navire était presque insensible.

La voix du capitaine, brève et sonore, arriva aux oreilles de Jean Finfin.

— Barre à tribord! commandait le vieux marin, qui tenait à gagner tout de suite la haute mer.

Jean se leva comme agité par une tentation plus forte que sa volonté.

Il tourna un instant ses yeux vers le petit village de Saint-Énogat, enseveli au milieu des arbres et des rochers, sembla lui dire un dernier adieu, et, entraîné par une

force supérieure, il bondit de rocher en rocher, arriva dans la baie, leva le grappin qui retenait la barque au rivage, hissa la voile, et, saisissant le gouvernail, dirigea la barque vers le navire. Le bateau fendit les flots, laissant derrière lui comme une traînée de feu, et, en moins de dix minutes, arriva au brick; Jean s'empara d'une manœuvre flottante, et, abandonnant la barque que la marée montante devait ramener à la côte, il se hissa dans les porte-haubans, où il se blottit, dissimulant sa présence du mieux qu'il put.

Lorsque le navire eut laissé bien loin derrière lui le cap Frehel et qu'il vogua en pleine mer avec une jolie brise qui lui faisait filer huit nœuds à l'heure, Jean Finfin jugea que le moment de faire son apparition était arrivé; il enjamba prestement les manœuvres et sauta sur le pont, à deux pas du capitaine Dorsemaine, qui montra en cette occasion que son sobriquet de Rebroussepoil était parfaitement mérité.

Surpris de cette invasion, le capitaine contempla un instant le nouveau venu, qui le regardait bravement et sans être aucunement intimidé par sa mine rébarbative, et, appelant maître Thomas, le maître d'équipage, il dit en lui montrant le jeune homme toujours silencieux :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Maître Thomas fit opérer à sa chique une brusque conversion.

— Ça ? répéta-t-il.

— Oui, ce failli gas qui nous arrive des mâts de perroquet ou du ciel ?

Le maître d'équipage fit le tour du jeune homme.

— Il me semble, capitaine, sauf votre respect, que c'est un garçon taillé pour faire un bon matelot.

— Je le vois bien, imbécile! dit le charmant capitaine; je te demande si tu le connais.

Maître Thomas se livra à une nouvelle évolution autour du jeune garçon et répondit:



Comment te trouves-tu à bord de l'*Aglaé?*

— Je le suppose, capitaine; sauf votre respect, il se nomme, je crois, Jean Finfin, et habite Saint-Énogat; c'est un gas qui n'est pas poltron.

— Ah! ah! reprit le capitaine Rebroussepoil, j'en suis bien aise; mais pourrais-tu me dire comment il se trouve à bord?

— Ma foi, capitaine, je l'ignore.

Et s'adressant à Jean :

— Réponds, garnement, lui dit-il; comment te trouves-tu à bord de l'*Aglaé?*

— Je veux être marin, répondit fièrement notre héros, et visiter les pays lointains. Pour satisfaire mon désir, j'ai pris une barque de pêcheur dans la baie, et j'ai accosté le brick au moment où il longeait les îles; je me suis caché dans les porte-haubans, et j'ai attendu que le navire fût en pleine mer pour me montrer, afin qu'on ne pût pas me descendre à terre.

— Ah! failli gas! s'écria le capitaine très-courroucé, tu t'es embarqué par-dessus le bord?

— Oui, capitaine.

— Et tu crois que ça va se passer comme ça, tranquillement?

Jean fixa son œil bleu, qui n'exprimait ni inquiétude, ni crainte, sur le capitaine :

— Je l'espère! répondit-il avec hardiesse.

— Empoigne-moi ce polisson, dit Dorsemaine en s'adressant au maître d'équipage.

Maître Thomas appuya sa large main sur l'épaule du jeune garçon :

— Voilà, capitaine! fit-il.

— Bon! et maintenant emmène-le dans l'entre-pont et caresse-lui les côtes avec vingt-cinq coups de garcette. S'il se rebiffe, double la dose; puis fais-le inscrire par le second sur le rôle d'équipage comme pilotin, et plante-le en vigie dans les cacatois. Je suis curieux de savoir comment il se patinera là-dessus.

— Je suis résigné à tout, dit Jean Finfin, mais pas à être

battu ! Si cet ordre brutal est mis à exécution, dès que je serai libre, je me jetterai à l'eau.

Le capitaine Dorsemaine eut un sourire féroce.

— C'est cinquante coups de garcette que j'ai dit, n'est-ce pas, maître Thomas ?

— Vingt-cinq, capitaine

— Tu crois ? eh bien ! je me suis trompé : c'est cinquante que j'ai voulu dire; va, mon garçon, et ne ménage pas l'huile de bras.

Jean Finfin voulut fuir l'étreinte qui pesait sur son épaule, mais Thomas, le maître d'équipage, était, comme notre héros, taillé dans le roc, et il avait trente ans.

Le capitaine avait tourné les talons.

— As pas peur, Jean Finfin, dit tout bas maître Thomas, et laisse-moi faire.

Jean suivit son chef.

Lorsqu'ils furent dans l'entre-pont, le maître d'équipage prit la parole :

— Jean Finfin, lui dit-il, te souviens-tu de la vieille femme que tu sauvas jadis d'un chien enragé ?

— Oui.

— Eh bien ! mon garçon, c'était ma mère !

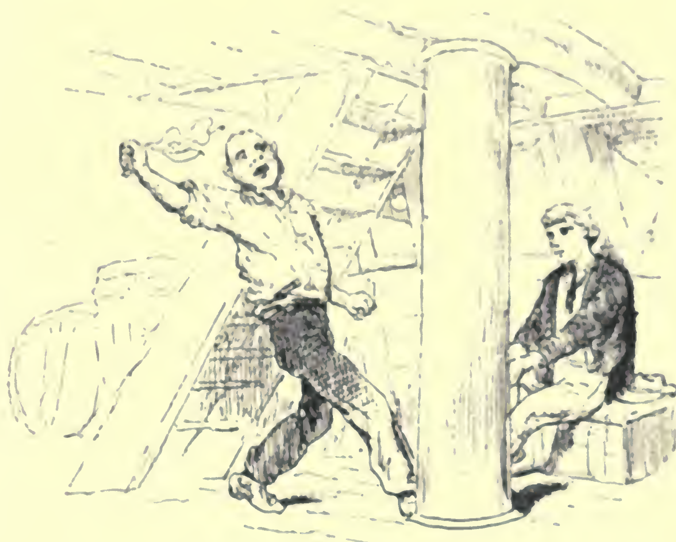
Jean commença à deviner le sens de la mystérieuse recommandation du maître d'équipage.

— Tu comprends, n'est-ce pas? que je n'aurai pas le courage de te donner cinquante coups de fouet; mais le capitaine Rebroussepoil est mauvais comme la gale, et s'il se doutait que je n'ai point exécuté son ordre, je serais puni, et tu recevrais les coups de filin par un autre.

— Après ? dit Jean, qui attendait la conclusion.

— Eh bien! mon gas, je vais frapper sur le pilier, et, pendant ce temps-là, tu brailleras de toutes tes forces; tes cris suffiront pour convaincre le capitaine que la punition est infligée.

— Je ne crierai pas! répondit résolûment Finfin.



Il prit la garcette et frappa sur le pilier.

— Diable! fit le maître d'équipage très-embarrassé.

— Faites votre devoir, je ferai le mien.

— Tu parles en vrai Breton', Jean, mais mon bras ne se lèvera pas sur toi.

Il réfléchit un instant, un gros sourire vint s'épanouir sur ses lèvres.

— C'est bien décidé, tu ne veux pas crier?

— Non! mille fois non!

— Eh bien! je crierai pour toi.

Il prit le fouet à cinq branches que les marins nomment généralement garcette, et, frappant sur le pilier, de sa grosse voix, il compta jusqu'à cinquante. Mais, entre chaque nombre, il se composait une voix de tête et poussait des cris aigus à attendrir le cœur d'un huissier, l'être le moins sensible qu'il y ait au monde.

Pendant ce temps, le capitaine fumait tranquillement son cigare et comptait les coups.

— Tu faiblis, Thomas! criait-il de temps à autre au maître d'équipage.

Alors le brave matelot cinglait son fouet avec une rare énergie le long du poteau, et en même temps faisait entendre des gémissements qui réjouissaient le cœur du capitaine.

Quant à Finfin, il se tordait de rire.

Lorsqu'il reparut sur le pont, notre héros ne donnait aucun signe de douleur, et se tenait droit comme un peuplier.

— Oh! oh! dit le capitaine, voilà un garnement qui a la peau dure: on dirait qu'il sort d'une partie de plaisir.

— Ça fera un crâne matelot, capitaine, observa Thomas, et il fit signe à Jean de monter dans les enfléchures.

Finfin grimpa avec l'agilité d'un chat sauvage, et arriva dans les hauts mâts en moins de temps que ne l'eût fait le mousse le plus hardi.

— Pas mal, dit le capitaine, rien ne donne de la souplesse comme une bonne volée de coups de corde; qu'en penses-tu, Thomas?

— Je pense, capitaine, qu'ayant toujours raison, vous ne pouvez jamais avoir tort!

Cette réponse, formulée dans le style de M. de la Palisse, plut considérablement au capitaine.

— Tu laisseras ce gaillard-là en vigie jusqu'au quart de six heures sans boire ni manger ; cela lui formera le caractère.

— Oui, capitaine.

Le tyran du bord disparut sous la dunette.

— Plus souvent ! murmura le maître d'équipage.



Le brick *l'Aglaé*.

V

COMMENT JEAN FINFIN SE VENGEA DU CAPITAINE DORSEMAINE

Jean, qui était entré à bord de l'*Aglaé* comme un coin de fer entre dans le bois, usa du même procédé pour se faire la meilleure place possible parmi l'équipage, et, là encore, le moyen eut un succès complet.

Le matelot français est brave, généreux, enthousiaste; constamment en lutte avec le danger, habitué à suppléer à ce qui lui manque, il met au-dessus de toute chose la force, l'adresse et le courage. Jean réunissait au suprême degré ces trois qualités. Les plus malins du bord, avec la permission du maître d'équipage, qui savait à quoi s'en tenir sur Jean Finfin, tâtèrent le jeune homme; mais celui-ci prouva qu'il avait le cœur bien placé, l'adresse et la souplesse d'un singe, une poigne solide et des reins de fer; il y eut un échange de vigoureux coups de poing, qui eussent fait pâmer d'aise les Parisiens, qui se laissent séduire par les semblants de lutte des arènes athlétiques; et Jean Finfin fut proclamé un vrai matelot. Immédiatement on lui fit place autour de la gamelle, et comme sa jeunesse le rendait intéressant, on lui donna la meilleure, que personne ne songea plus à lui disputer.

Dès que notre héros eut payé cette espèce de bienvenue qui justifiait son embarquement irrégulier, et qu'il se fut familiarisé avec sa nouvelle condition, sa pensée se reporta vers le bon curé, vers les honnêtes époux Finfin qui devaient le croire mort, et il eut quelque souci du chagrin que son action devait leur causer; il se promit de leur écrire par le premier navire que rencontrerait l'*Aglaé*.

Satisfait de ce côté par une résolution qui calmait ses préoccupations, il s'appliqua à devenir un bon marin. Malheureusement le brick ne rencontra aucun navire faisant route pour la France, et les aventures extraordinaires qui devaient être le partage de Jean Finfin ne lui permirent point de rassurer sur son sort le vieux prêtre et sa famille adoptive.

L'*Aglaé* arriva bientôt sous les tropiques; Jean admira ces végétaux marins, riches de teintes, élégants par leurs formes et leurs découpures, qui composent, dans les mers chaudes, les pelouses émaillées sur lesquelles viennent paître les labres étincelants, les balistes et les chétodons aux formes bizarres, relevées par des taches d'or, de lapis, d'argent, de pourpre ou d'améthyste.

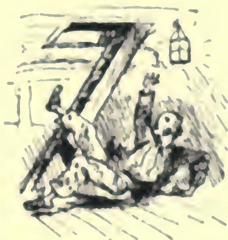
Chose singulière ! tandis que sous les tropiques les continents produisent, dans le règne végétal et animal, des géants de toutes sortes, tels que le boabab, les fougères arborescentes, les palmiers, les éléphants, les girafes, les lions, les singes de taille plus qu'humaine, au sein de l'Océan tout est inverse.

Les espèces d'animaux et de végétaux sont, à la vérité, beaucoup plus nombreuses et variées de plus brillantes

couleurs que dans le Nord, mais elles y sont beaucoup plus petites.

Sous les latitudes froides et même tempérées, c'est le contraire qui arrive.

La personnalité de Jean Fintin, jusqu'ici très-insignifiante à bord du navire, et n'ayant d'autre caractère que celle d'un matelot prompt à la besogne et hardi aux manœuvres, prit tout à coup une importance relative. — Une nuit, par un temps très-sombre, le lieutenant qui commandait le quart de service fit une chute dans l'entre-pont; cette chute fut si malheureuse que le pauvre garçon se rompit, ou à peu près, la colonne vertébrale. On le transporta sous la dunette dans un état pitoyable.



La chute fut malheureuse.

Le capitaine, prévenu de l'accident, commença par jurer comme un corsaire, d'abord parce que le lieutenant était son propre neveu, fils de sa sœur, ensuite parce qu'il dut prendre le commandement du quart, attendu que l'état-major du brick ne se composait que de trois officiers et que le second capitaine avait été du premier quart de nuit.

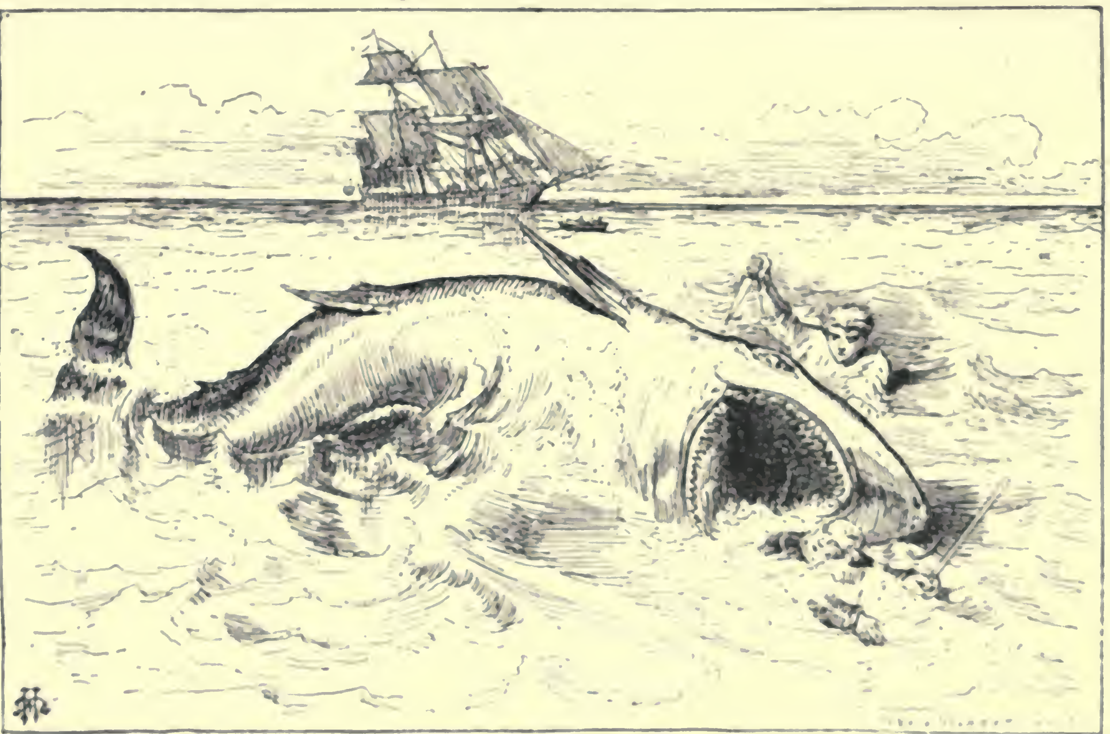
Lorsque le jour parut, le capitaine Rebroussepoil aperçut

dans le sillage du navire, à quelques encâblures de l'*Aglaé,* un animal à la peau lisse et bleue : c'était un requin. La présence de ce tyran des mers chaudes pouvait être un fait naturel et complétement fortuit, mais elle éveilla l'attention du capitaine et augmenta sa mauvaise humeur; il donna l'ordre à l'homme qui tenait la barre de courir quelques bordées; le requin suivit le navire avec une attention très-marquée; alors la colère du capitaine ne connut plus de bornes, cette obstination de l'animal féroce lui révélait une vérité cruelle : c'est que son neveu allait mourir, et que le requin, sépulcre vivant, voulait avoir sa part des funérailles. Bien des fois durant ses nombreux voyages, le capitaine avait vu les requins suivre pendant plusieurs lieues les navires négriers, et toujours cette apparition était un présage de mort dans la cargaison de chair humaine.

La colère est, dit-on, une fort mauvaise conseillère; le capitaine en fit de nouveau la dangereuse expérience.

Afin de se débarrasser de la présence importune du requin, il se fit apporter une carabine de précision, à longue portée, y introduisit une balle explosible et se mit en devoir de tuer l'animal; mais au moment où il allait tirer, le requin plongea, et le capitaine, de plus en plus excité par la colère, fit un faux pas et tomba à la mer.

Ce bain forcé n'était qu'un incident fort insignifiant de la vie du marin; cent fois pareille aventure lui était arrivée; il nageait comme un poisson et ne s'en était jamais ému; mais, cette fois, le capitaine, horriblement têtu, ne voulut pas lâcher sa carabine, à laquelle il tenait beaucoup, et quand il surnagea, le poids de l'arme gêna singulièrement ses mouvements; tout ce qu'il put faire fut de se maintenir



Déjà le requin entr'ouvrait sa gueule.

sur l'eau, en attendant que la pirogue du navire vînt à son secours.

Pendant ce temps, le monstre, avide d'une proie humaine, avait glissé silencieusement entre deux eaux et s'était approché du capitaine avec une rapidité extrême. Déjà le requin, entr'ouvrant sa gueule et montrant ses trois rangées de dents effilées comme des poignards, s'était à demi retourné sur le dos pour mieux saisir sa proie; c'en était fait du capitaine Rebroussepoil! Celui-ci vit le monstre et poussa un cri de désespoir et d'appel suprême. Mais, à moins d'un miracle, sa dernière heure était sonnée!

Il préféra la mort du marin, et plongea avec la ferme résolution de se laisser asphyxier par les eaux plutôt que d'être dévoré tout vivant par son ennemi; cependant l'instinct de la conservation est si puissant chez l'homme, qu'au bout de trois minutes il revint presque involontairement à la surface des flots. Le monstre marin avait disparu, et l'eau bleue se teignait de pourpre. Le capitaine ouvrit démesurément les yeux et vit s'agiter confusément, au milieu d'un nuage de sang, comme un drame horrible qui se dénouait au fond des eaux.

Presque au même instant, deux corps, dont l'un était celui du requin et l'autre celui de Jean Finfin, montèrent des profondeurs de la mer; mais le corps du requin flottait inerte sur la vague, et Jean, avec un long couteau dans les dents, nageait vigoureusement du côté du capitaine.

La joie et la peur produisent certainement des effets identiques, car le capitaine, en faveur de qui venait de s'opérer un tour de force et de bravoure qui tenait du miracle, s'évanouit, et Jean, pour accomplir son sauvetage, dut le

pousser jusqu'à la pirogue qu'on avait mise à la mer et qui accourait à leur secours.

On hissa à bord du léger bateau le vieux marin; il n'avait point quitté sa carabine. Quant à Jean, il y grimpa tout seul.

Le capitaine revint promptement à la vie. Son premier acte fut de lâcher un fort juron et de dire à Jean :

— Mon garçon, tu m'as rendu là un fier service ! Que le feu de Dieu m'élingue si je ne fais pas quelque chose pour toi.

— C'est une bagatelle, dit modestement Finfin; je vous en prie, capitaine, ne parlons plus de ça.

La pirogue arriva à bord, et maître Thomas, au nom de l'équipage, embrassa Jean Finfin et le proclama son matelot, parole qui, entre deux marins, crée une amitié indissoluble.

Dans la matinée du même jour, le lieutenant mourut. On lui fit les funérailles du marin : une voile pour linceul et un saumon de plomb attaché aux deux pieds; puis on jeta le cadavre par-dessus le bord; la mer s'entr'ouvrit, et tout fut dit !

Le capitaine Rebroussepoil ne péchait pas par un excès de sensibilité; cependant, si raccorni que soit le cœur d'un marin qui a cinquante-trois ans de mer, et qui a fait la traite des noirs, on ne perd pas sans être un peu ému le seul parent que l'on possédait et à qui l'on destinait un héritage d'écus et de considération. Il s'enferma dans sa cabine et ne reparut qu'à quatre heures de l'après-midi.

Lorsque maître Thomas le vit apparaître sur la dunette, avec la mine d'un bouledogue à qui l'on a retiré l'os qu'il rongeait, il dit à ses matelots :

— Gare dessous, mes garçons! il va z'y avoir un grain!

Le capitaine descendit sur le pont, mâchonnant son inséparable cigare; il regarda le ciel, chercha l'aire du vent, contempla son navire, examina la besogne de chaque matelot; évidemment il cherchait quelque prétexte, si futile qu'il fût, pour donner un libre cours à sa mauvaise humeur; mais le ciel était pur, la brise était bonne, le navire était en état, et chaque matelot, bien à son poste, travaillait en conscience.

— Tonnerre de Brest! s'écria subitement le capitaine, de sa voix de basse, légèrement enrouée, qui donc est à la barre?

— C'est moi, capitaine! répondit Jean Finfin.

— Ah! dit le vieux marin, visiblement contrarié.

Il monta sur la dunette et contempla l'habitacle; le navire était en bonne voie.

— Qui donc t'a indiqué la route?

— Moi.

Le capitaine le regarda en dessous.

— C'est toi aussi qui as pris hauteur?

— Vous l'avez dit, capitaine.

Rebroussepoil bondit et contempla de nouveau la boussole.

— Mille tonnerres! et que faisait donc mon second pendant ce temps-là?

— Il inscrivait sur le livre de bord le décès du lieutenant, mais soyez tranquille, capitaine, je suis sûr de mes calculs, et le second, qui les a vérifiés, les a trouvés exacts.

— Tu connais donc les mathématiques, toi?

— Un peu, répondit Finfin en souriant.

— Tu sais manœuvrer l'octant et le septant ?

— Vous le voyez bien, capitaine.

— Montre-moi tes calculs.

Jean les lui montra.

— C'est exact comme un bon chronomètre, murmura Dorsemaine; voilà un jeune drôle qui en sait aussi long que moi en théorie et qui, bientôt, sera plus fort que moi en pratique.



Montre-moi tes calculs.

Il descendit de nouveau sur le pont, fit appeler maître Thomas par un mousse et lui dit:

— Maître, — il ne l'appelait ainsi et ne lui disait *vous* que dans les circonstances solennelles, — vous préviendrez l'équipage que le pilotin Jean Finfin passe lieutenant en remplacement de mon neveu. Le lieutenant Finfin prendra le second quart de nuit avec les bâbordais. Allez.

Maître Thomas, tout joyeux, assembla l'équipage et fit part aux marins de l'avancement de leur camarade.

— Vive le lieutenant Finfin, le bon matelot ! crièrent tous ces braves gens, flattés de la distinction qui arrivait à un des

leurs, et bons connaisseurs en matière de supériorité, de courage et de réelle valeur.

Jean apprit son avancement par ces démonstrations joyeuses; on le remplaça à la barre, et il passa immédiatement du gaillard d'avant au gaillard d'arrière.

Jamais marins ne furent plus soumis et plus respectueux envers un officier que ne le furent les matelots de l'*Aglaé* à l'égard de leur nouveau lieutenant, qui, bien que presque encore enfant, avait la fermeté de caractère, l'énergie, le courage et le savoir que le marin aime à trouver dans ses chefs.



Le capitaine ne voulut pas lâcher sa carabine.

VI

LA CÔTE D'AFRIQUE.

Messieurs les géographes sont d'étranges fantaisistes : les uns placent le Congo au cap Lopez, c'est-à-dire à la côte de Gabon; les autres le placent cinq cents lieues plus bas, au nord de Benguela. Ceux-ci font des côtes de la Nigritie méridionale ou Congo un jardin enchanté, où toutes les productions du règne végétal apparaissent aux yeux du voyageur charmé. Ce ne sont que pelouses émaillées de mille fleurs, que graminées, hautes et serrées, recouvrant toutes les routes — des routes au Congo!... — que lys plus blancs que la neige, émaillant les champs et les forêts; que bosquets entiers de tulipes des couleurs les plus vives, entremêlées de tubéreuses, de jacinthes, de roses et de jasmins, un vrai paradis terrestre! Ceux-là, peut-être mieux avisés, font de ces côtes un terrain sablonneux, aride, brûlé par le soleil et les vents de sud-ouest; impropre à toute culture, présentant çà et là quelques parties marécageuses, exhalant les miasmes les plus dangereux pour la santé des Européens.

Ce qu'il y a de vrai dans ces deux versions bien différentes, c'est que tout le pays qui s'étend du Gabon à la

rivière du Congo est la plus abominable contrée du globe. Placée juste sous l'équateur, elle jouit d'une température qui n'a d'égale que celle de l'embouchure d'un four incandescent. De six heures du matin à huit heures du soir, l'élévation de la température atteint des proportions fabuleuses; l'eau douce se corrompt en quelques heures, les biscuits de mer se peuplent d'insectes inconnus, et le bois et les toiles enduites distillent le goudron, qui tombe en gouttes brûlantes sur la peau des marins. Après le soleil couché, il s'élève des marécages un air tellement méphitique et corrompu qu'il modifie la couleur de certains métaux, tels que l'argent et le cuivre, et qu'on ne peut se préserver de de ses effets délétères que par l'usage du rhum.

A ce moment, les sables, tout à l'heure immobiles, se transforment en une mer vivante; une fourmilière ailée sort de leur sein, obscurcit l'air et vient, vampires cruels, s'abattre sur les Européens et se loger dans les oreilles, dans le nez, sous les ongles, entre les doigts; — moustiques de toutes tailles et de toutes couleurs, armés de scies, de dents, de tènailles, de crocs, de trompes, outils admirables, instruments de torture qui apportent souvent la mort avec eux, et dont il est à peu près impossible d'éviter les atteintes.

Mais ces ennemis de l'homme sont encore les moins dangereux. Dans les marécages et dans les petites rivières, grouillent des crocodiles ayant jusqu'à trente pieds de long, des caméléons, des grenouilles et des crapauds d'une grosseur extraordinaire.

Puis viennent les serpents monstrueux qui infestent ces contrées : le boa. dont la taille dépasse souvent quarante

pieds; le mamba, gros comme la cuisse et long de vingt pieds; le n'damba, à la tête de vipère, à la peau panachée de taches d'un ton vigoureux; le n'bambi, un des plus dangereux; la lenta, vipère bigarrée, dont le seul attouchement donne la mort; le cobra ou serpent noir, les scolopendres et les scorpions.

Lorsque la nuit est arrivée, les fauves sortent de leurs repaires; les chiens font entendre leurs hurlements lugu-



Des serpents monstrueux infestent ces contrées.

bres et rôdent par troupes, sur la côte, chassés par les loups, dont les cris sinistres portent l'épouvante parmi les nègres. Ils sont suivis du chacal à la peau tachetée, du chacal à pelage gris, de la hyène tigrée, du léopard, de la redoutable panthère et du lion.

Mais, là comme partout, hélas ! le plus cruel ennemi de l'homme, c'est l'homme !...

Le brick *l'Aglaé*, arrivé au terme de son voyage, jeta l'ancre dans une baie située entre le fleuve Zaïre et Loango, en face de l'embouchure d'une petite rivière que Messieurs les géographes ont omis d'indiquer sur leurs cartes, et que les nègres nomment le Zimbu.

Jean Finfin chercha du regard ces pelouses émaillées de mille fleurs, ces lys plus blancs que la neige, ces bosquets de tubéreuses, de roses et de jacinthes dont il avait lu à Saint-Énogat les pompeuses descriptions, et il ne vit qu'une côte désolée, aride, sablonneuse, où croissaïent à grand'pein equelques arbustes épineux. Mais cette découverte, qui eût refroidi une nature moins énergique, n'arrêta point l'élan de Jean pour les aventures et les voyages; il fixa ses yeux sur la carte, vit, par delà les sables de ce désert, la ligne pointillée qui indiquait l'existence des montagnes, et lut ces mots : *pays inconnus*, mots magiques qui lui donnaient la fièvre !

— C'est là ! se dit-il en contemplant cet horizon sans bornes. Et, pendant tout le quart de nuit qu'il commandait, il resta plongé dans la méditation, ne songeant point aux moustiques qui le tourmentaient, ni à l'atmosphère empestée qui l'oppressait, n'écoutant ni les clameurs du hideux crocodile, ni les mugissements de l'hippopotame, ni les cris des fauves.

La présence de l'*Aglaé* à l'embouchure du Zimbu avait déjà été signalée au puissant roi de la côte, Mao-Kombo, dont la résidence se trouvait située sur le bord de la rivière, à une lieue environ dans les terres, et celui-ci, qui tenait en haute estime le capitaine Dorsemaine, avec lequel il entretenait depuis plusieurs années des relations commerciales, s'était empressé d'envoyer au-devant de son ami un des principaux officiers de sa maison.

Ce personnage arriva à bord du brick, un peu après le lever de l'aurore, dans une pirogue conduite par deux nègres. La pirogue était tout simplement un tronc de

palmier qu'on avait creusé en y mettant le feu; elle ne tenait sur l'eau que par un prodige d'équilibre.

L'ambassadeur du roi Mao-Kombo n'était autre que le *Mafouc*, ou ministre du commerce; mais son aspect ne donnait point une haute idée de la cour de son maître. Il avait la laideur du singe Mandril, augmentée encore par des incisions verticales sur le front et sur les joues, qui lui donnaient un aspect hideux et repoussant. A sa ceinture pendait une sonnette, insigne de sa haute condition.

Jean examina très-curieusement l'envoyé du roi de la côte, et il comprit que la différence qui pouvait exister entre le nègre congue et le singe était si petite qu'il n'était point étonnant que celui-là se crût le frère de celui-ci. Si notre héros eût eu à classer les deux espèces, il n'est pas douteux qu'il eût placé le singe avant le nègre.

Le premier soin de l'envoyé fut d'aller fureter à travers le navire. Il s'arrêta d'abord devant la cabine du maître coq (cuisinier), et s'empara d'un morceau de lard rance qui servait au Vatel du bord pour graisser ses bottes; le lard disparut sous la dent vorace du moricaud. Puis il monta sur la dunette, aperçut la lampe de l'habitacle et en absorba le contenu avec une satisfaction qui n'avait d'égale que celle que peut éprouver le gourmet en dégustant le pur moka.

Au lecteur qui sera tenté de nous accuser d'exagération, nous dirons: Les nègres du Congo sont si près de l'animalité que tout leur est bon pour nourriture; ils adorent la chair de l'éléphant, les œufs de crocodile, les chiens morts et les poissons gâtés.

Le Congue, ne trouvant plus rien à avaler, s'adressa au capitaine, et lui fit part du message du très-haut et très-

puissant roi Mao-Kombo; l'illustre petit tyran, qui commandait une armée de deux cents nègres que cinq hommes et un caporal eussent mis en fuite, invitait le capitaine à se rendre au plus vite auprès de Sa Grandeur, avec les cadeaux d'usage qui devaient précéder toute négociation.

Le capitaine Dorsemaine se souciait de Mao-Kombo comme d'un citron gâté, et professait le plus profond mépris pour son illustre ami; mais il était marchand, âpre au gain, et savait par expérience qu'on va très-loin dans les bonnes grâces des souverains par la flatterie; il répondit à l'ambassadeur que, le jour même, il irait présenter ses hommages au très-magnifique roi Mao-Kombo, dont le pareil n'existait point sous le soleil.

Et afin que le personnage important auquel il s'adressait fût un écho fidèle de ses paroles, il lui offrit une bouteille du liquide que les marins et les soldats ont baptisé du nom très-expressif de *tord-boyaux,* qui n'était autre chose que de l'alcool de pommes de terre renforcé avec un mélange de poivre et d'essence de térébenthine; il ajouta à ce don un eustache à manche de buis, et, pour l'épouse favorite du moricaud, un collier en vraies perles... de verre; le tout ne valait pas quinze sous.

Le ministre du puissant roi Mao-Kombo avala d'abord l'alcool, comme si cela eût été du lait de coco; il mit l'eustache à sa ceinture, à côté de sa sonnette, passa le collier à son cou et descendit dans sa pirogue. Mais avant de quitter le bord, il ramassa une vieille chique qu'un matelot avait jetée, par mégarde, sur le pont, et la chique alla rejoindre le lard rance, l'huile verdie de l'habitacle et l'alcool de pommes de terre.

— Crédié ! s'écria le mousse File-Toujours, un vrai gamin de Paris, voilà un moricaud qui a un estomac fièrement radoubé ! je ne m'inviterai pas à son ordinaire.

— Si tu te plains encore de la cuisine, répliqua maître Thomas en riant, je te mets au régime de ce particulier.

— Maître, dit le mousse avec une dignité comique, vous pouvez me flanquer des giffles et même des calottes, c'est votre droit, et je ne me plaindrai pas; mais appeler ce fils de singe un particulier, comme s'il s'agissait d'un bon gendarme ou d'un honnête commissaire de marine, voilà ce que je ne puis souffrir, et je proteste...

Maître Thomas allongea son bras et ouvrit sa large main pour étouffer cette protestation; mais le mousse, qui suivait de l'œil les mouvements de son supérieur, plongea dans l'entre-pont et disparut en criant de toutes ses forces :

— Je proteste ! je proteste !...

— Je te repincerai, mon gas ! dit le maître d'équipage en se penchant sur les panneaux entr'ouverts; puis, se relevant avec un sourire d'une bonhomie parfaite sur les lèvres, il ajouta : — Un petit diable, quoi! mais je l'aime, ce gamin !



L'ambassadeur.

VII

VISITE AU ROI MAO-KOMBO.

Le capitaine de l'*Aglaé* fit lever l'ancre, et le navire remonta la rivière jusqu'à ce que la demeure du roi Mao-Kombo fût en vue.

Les nègres accoururent le long de la rive et saluèrent, par des exclamations de joie, l'arrivée du bâtiment qui leur ap-



Les caronades font feu.

portait des joujoux, du troix-six et de la poudre. Pour un homme qui n'eût pas été au courant des habitudes des Congues, à coup sûr il eût pris ces cris de joie pour des menaces et des cris de guerre; mais tout l'équipage, à l'exception de Jean, savait à quoi s'en tenir sur ces démonstrations,

et personne n'en fut ému. Seulement le capitaine, qui, sans doute, voulait clore sa vie de marin par quelque coup de Jarnac à l'égard de son ami le roi Mao-Kombo, et qui, en prévision d'incidents fâcheux impossibles à prévoir, était enchanté de donner une haute idée de sa puissance, fit mettre le feu aux deux caronades en cuivre qui ornaient la proue du bâtiment. Cette détonation inattendue produisit le meilleur effet, car la plupart des nègres se jetèrent la face contre terre en donnant des signes non équivoques d'une grande frayeur; les autres se sauvèrent à toutes jambes, se promettant bien de ne plus approcher d'un bâtiment qui était porteur de la foudre.

Cette poltronnerie et cette crainte puérile n'auront rien d'extraordinaire pour le lecteur, lorsqu'il saura que le nègre congue, au moment de tirer un coup de fusil, tourne la tête, fait feu, laisse tomber son arme, s'enfuit à toutes jambes et ne revient que bien longtemps après rechercher son fusil, dont il n'approche qu'en tremblant.

On comprend qu'avec ce système de tir et ce mode de combat, il ne doit pas abattre un nombreux gibier, ni tuer considérablement d'ennemis.

Le capitaine Dorsemaine fit descendre dans le canot un petit baril de l'eau-de-vie que nous connaissons, un vieil habit brodé acheté au Temple, un grand chapeau de polichinelle orné d'un plumet, deux sacs contenant de la poudre et du plomb, un miroir à main à deux faces, dont l'une grossissait les traits, une canardière, long fusil de rebut complétement démodé, quelques petits couteaux, deux pièces d'étoffe, l'une bleue et l'autre rouge, un paquet de cigares, et enfin, ce qui devait enthousiasmer le roi, une

lorgnette! c'est-à-dire l'objet le plus fantastique qui pût frapper, par son étrange puissance, l'imagination d'un barbare n'ayant aucune notion des produits de la civilisation. Puis le capitaine fit appeler Jean Finfin.

— Mon garçon, lui dit-il, tu vas m'accompagner à terre. On ne peut pas s'offrir tous les jours la vue d'une royauté aussi grotesque : c'est un spectacle curieux, et je t'y invite.

— Merci, capitaine, répondit Jean Finfin, qui brûlait du désir d'accompagner son chef.

Ils sautèrent tous les deux dans le canot, les avirons frappèrent l'eau en cadence, et, après un quart d'heure de navigation, ils mirent pied à terre.

Deux matelots, porteurs des présents destinés à Mao-Kombo, les accompagnaient.

L'aspect du village qui composait la résidence du roi congue était triste et désolé. C'était un ramassis de misérables cabanes, placées sans ordre dans une immense plaine sablonneuse, et adossées à une montagne dont la terre avait les tons de la brique calcinée. La saison des pluies était passée depuis longtemps, et la végétation, à quelques centaines de mètres de la rivière, était à peu près nulle. La poussière impalpable du sable de ce désert, plein de tristesse et de mort, et un soleil aux rayons incandescents, avaient brûlé toute espèce de plantes. Çà et là, quelques maigres aloès penchaient leurs têtes vers la terre, et au pied de la montagne, dans l'ombre qu'elle projetait sur la plaine, l'herbe de Guinée, habituellement haute de dix pieds, montrait ses tiges jaunies, demeures des reptiles.

Ces cabanes, entourées d'une forte palissade pour protéger leurs habitants contre les attaques des bêtes fauves, se composaient de quelques troncs d'arbres à peine dégrossis; la toiture, de forme conique, était formée de branches entre-



Sa Majesté Mao-Kombo.

lacées de feuilles de palmier. C'était l'architecture la plus primitive.

Une troupe de négrillons faisait escorte aux marins; dans la plaine, les chiens, espèce de mâtins au poil court, rude et roux, fuyaient devant eux sans aboyer

Les visiteurs franchirent les palissades et arrivèrent au centre du village; là, dans un espace demi-circulaire, existait le palais de Sa Majesté Mao-Kombo. Ce palais se composait de cinq cases, dont la plus vaste servait de lieu de réception ; les autres formaient les appartements particuliers du roi et étaient occupées par ses esclaves.

Le roi était assis sur un morceau d'or massif qui lui servait de trône; sa barbe était saupoudrée de poussière du même métal; il était coiffé d'une sorte de bonnet de coton entouré d'un vieux galon d'or; ses reins étaient ceints d'une étoffe qui avait dû être d'un rouge éclatant, mais dont la couleur était un peu passée; des bottes à retroussis garnissaient ses jambes. Au-dessus de sa tête, un vaste parasol en plumes d'autruche formait un dais qui, sans diminuer la chaleur, le protégeait contre les rayons du soleil que laissait filtrer la toiture mal jointe. Au pied du trône, sur un mauvais tapis, était posé un sabre à lame recourbée, semblable à ceux que portaient les mameluks du premier empire. Le long des parois de la case gisaient quelques calebasses pleines de vin de palmier et de bière de millet.

Les ministres du roi, au nombre de cinq, vêtus d'une petite pièce d'étoffe attachée avec un cordon à la ceinture, et porteurs de la sonnette, indice de leur dignité, étaient couchés à plat ventre devant le grotesque tyran. Derrière lui, une jeune négresse, sa fille, montrait ses dents pointues et son œil curieux.

Le roi était un nègre de cinquante ans environ, portant des entailles verticales sur toute la figure; ses bras nus étaient

ornés de gros bracelets d'or, auxquels pendaient des morceaux d'ambre, des coraux, des cornalines et des agates. Sa fille portait les mêmes ornements aux poignets et aux jambes; tous les deux étaient d'un noir de jais rehaussé encore par une couche d'huile de poisson qui donnait à la peau le luisant du cirage.

Le capitaine Dorsemaine prit la parole en langue congue :

— Puissant roi Mao-Kombo, tes amis français te saluent et te prient d'accepter les présents qu'ils déposent aux pieds de ta flamboyante majesté.

Il fit un signe aux deux matelots, et ceux-ci ouvrirent la caisse qui contenait l'habit brodé, le chapeau au long plumet, les sacs de poudre et de plomb, le miroir, les étoffes, les eustaches et les cigares.

La canardière fut déposée à côté du sabre, et le petit tonneau d'eau-de-vie roulé en face du trône.

Le roi, qui gardait un sérieux imperturbable pour conserver aux yeux de ses ministres une dignité en rapport avec sa royale condition, ne put s'empêcher de pousser un cri de joie à la vue du chapeau empanaché et de l'habit.

Un autre cri répondit au sien; il sortait des lèvres de sa fille, la princesse Bem-Bara.

Tandis que l'un s'empressait de se vêtir de l'habit brillant et de se coiffer du merveilleux chapeau, l'autre s'emparait du miroir; mais immédiatement elle le rejetait avec effroi en voyant sur la glace trompeuse l'énorme tête qu'elle reflétait.

Jean Finfin ramassa aussitôt le miroir, et, présentant l'autre face à la princesse, il lui montra la reproduction

fidèle de ses traits. La jeune négresse, un moment effrayée, jeta un coup d'œil craintif sur le miroir, et, se voyant dans la glace telle qu'elle était naturellement, elle eut un sourire qui réjouit infiniment Jean Fintin.

Pendant ce temps, le tonneau d'eau-de-vie avait été percé avec un foret, Dorsemaine avait tiré une tasse en argent de sa poche et l'avait offerte, toute pleine du fameux liquide, au roi Mao-Kombo.

Arriva le tour de la lorgnette; c'était la surprise de la fin. Il la tira avec de grandes précautions de son étui, l'allongea à un degré convenable et invita Maho-Kombo à regarder au travers.

Les précautions employées par le capitaine, le soin avec lequel il essuyait les verres, l'allongement de la lorgnette, qui était une chose incompréhensible pour le roi, ne laissèrent pas que d'intimider celui-ci; à coup sûr cet objet extraordinaire devait être un fétiche, une divinité puissante. Il prit la lorgnette en tremblant et la plaça devant ses yeux.

Lorsqu'il aperçut nettement, à une distance relativement considérable, des objets que sa vue seule ne lui montrait pas, sa terreur fut très-grande; il se jeta à plat ventre par terre et se mit à adorer la lorgnette. Tous les Congues, y compris la princesse, l'imitèrent.

Le capitaine était dans la jubilation. Historien fidèle, nous devons dire qu'il oublia complétement le respect dû aux royautés, car, tandis que Sa Majesté Mao-Kombo était prosterné dans la poussière, il porta le pouce la main droite à son nez et fit le geste si connu du gamin parisien.

Cette mimique réjouit beaucoup Jean Finfin et les matelots.

En même temps, Dorsemaine tira de sa poche un magnifique collier en perles de verre, de nuances diverses, le remit à son lieutenant en lui disant de le passer au cou de la jeune princesse, ce que Jean s'empressa de faire. Cette attention délicate plut tellement à mademoiselle Bem-Bara qu'elle manifesta la joie la plus complète.

La lorgnette étant passée à l'état d'idole, de fétiche, concurremment avec le fétiche national, qui était un serpent auquel des jeunes filles offraient chaque matin l'hommage de leurs danses, — ce qui, par parenthèse, devait lui être parfaitement indifférent, — on passa à des choses plus sérieuses.

Sur un geste de Mao-Kombo, son ministre de l'intérieur agita sa sonnette; aussitôt les esclaves firent leur entrée et servirent le repas, qui consistait en bouillies épaisses composées de riz, de millet et d'ignames, en rôtis de singes et de chiens, mets exquis pour les nègres, en œufs de crocodiles et en poissons d'une fraîcheur douteuse. Pour boissons, on servit du vin de palmier et de la bière de millet.

A la vue de ces mets, Jean Finfin fit une grimace qui n'échappa point au capitaine; mais celui-ci ayant attaqué bravement la bouillie et le rôti de singe, Jean Finfin s'empressa d'imiter son chef, et il n'eut point à s'en repentir, car le singe rôti est fort délicat, et, sous cette température de plomb fondu, les forts assaisonnements qui accompagnaient la bouillie ne produisaient d'autre effet que celui d'un violent apéritif. Quant aux œufs de crocodile et au

rôti de chien, Jean Finfin ne put se résoudre à y toucher.

Après le repas, on entama le chapitre des affaires; mais ce sujet étant sans intérêt pour nos lecteurs, nous laisserons Mao-Kombo et le capitaine Dorsemaine aux prises, pour nous occuper de l'intéressante princesse Bem-Bara et de Jean Finfin.



Le serpent fétiche.

VIII

OU JEAN FINFIN COMMENCE A SE REPENTIR D'AVOIR SUIVI SON CAPITAINE.

Il serait aussi contraire à la vérité de supposer que toutes les négresses sont laides, que de croire que tous les habitants de la côte de Guinée sont noirs, ou bien encore que les naturels de l'Afrique ont le monopole de la couleur de l'ébène. De même qu'il existe sur la côte plusieurs races nègres dont les femmes sont jolies, bien faites, avec des traits délicats, des pieds petits et des dents très-blanches, que d'autres ont le visage allongé, les traits fins et des cheveux qu'elles tressent autour de leur tête, on trouve aussi de nombreuses races rouges ou brun jaunâtre, avec les cheveux longs, le nez aquilin et les lèvres minces, et, dans les contrées hyperboréennes, des peuplades d'autant plus noires qu'on s'élève davantage vers le Nord; ce qui prouve que ce n'est pas, comme on le croit vulgairement, l'ardeur du soleil qui fait les nègres dans certaines régions intertropicales. Il n'est pas rare de trouver des Esquimaux, des Groënlandais et des Samoyèdes, par le 70° degré, qui, plus foncés en couleur que les Hottentots, par exemple, sont aussi noirs que le sont les Yolofs, les nègres les plus noirs de l'équateur.

Mais la fille de Mao-Kombo était loin de réunir les qualités de beauté que l'on rencontre dans la race Yolof, chez les Foulahs, les Fantis, les Dahomeys, les Kuibongas et les Sognes; elle avait bien cette couleur noire encre des Yolofs et des Kuibongas, mais là s'arrêtait la comparaison : le nez était horriblement épaté, les lèvres étaient d'une épaisseur monstrueuse, et, quoiqu'elle eût douze ans environ,



La princesse avait mangé gloutonnement.

elle possédait les formes tout à la fois grêles et lourdes de la race des singes. Un agrément qui contribuait encore à la rendre plus affreuse, c'étaient les incisions verticales qui labouraient son visage et qui formaient comme des bourrelets de chair sur sa figure. C'était hideux, pour un Européen, bien entendu, car les nègres congues attachent une très-grande idée de beauté à ces horribles coupures.

La princesse avait mangé gloutonnement et en se servant de la fourchette du père Adam; son attitude pendant le repas avait complétement manqué de grâce, et bien que Jean Finfin, en fait de femmes, n'eût vu manger que sa mère nourricière et Brigitte, la servante du bon curé de Saint-Énogat, il trouva que celles-ci, quoiqu'elles fussent de simples paysannes, étaient infiniment supérieures, comme maintien et comme bonne façon, à la princesse noire.

A coup sûr, si la fille du roi Mao-Kombo eût deviné les pensées de Jean Finfin, elle eût été profondément humiliée de la façon sévère avec laquelle il jugeait ses actes; mais il n'est point venu à la connaissance du narrateur de cette histoire véridique qu'elle eût fait le moindre effort pour deviner les réflexions mentales de notre héros, et, résolu à ne pas tronquer la vérité, nous dirons que la princesse Bem-Bara ne se douta probablement point que Jean Finfin ne la trouvait pas charmante en toutes choses.

Lorsqu'elle eut fini de manger, — occupation qui, nous le répétons, ne laissait aucune illusion possible à Finfin, — elle se mit à contempler le jeune marin avec une attention très-soutenue, mais qui laissa notre ami complétement indifférent. Cette froideur fut apparemment très-sensible à la princesse, car elle adressa la parole à Jean Finfin, et celui-ci crut entrevoir, dans l'inflexion de sa voix et le jeu de sa physionomie, tout un monde de reproches. Cependant, comme Jean Finfin ne comprenait pas un traître mot de la langue congue, et que le capitaine Dorsemaine était fort occupé avec le roi Mao-Kombo, le jeune homme dut se borner, sur ce point, à de simples suppositions.

Alors, mademoiselle Bem-Bara prit un petit air boudeur

et s'absorba dans la contemplation de sa propre image que reflétait le miroir.

Jean Finfin se crut débarrassé des grimaces de la moricaude, et il s'en réjouissait déjà, mais il ne tarda pas à reconnaître que la volonté d'une princesse noire est fort tenace

Le roi et le capitaine s'étaient à peu près mis d'accord sur la quantité de poudre d'or, d'ivoire et de cire que celui-là devait fournir à celui-ci en échange de sa cargaison, et le capitaine, satisfait de son marché, allait prendre congé de Mao-Kombo pour retourner à son bord, lorsque la princesse Bem-Bara, dont l'éducation avait été très-négligée et qui ne connaissait rien de la bienséance, tint au roi un discours que nous résumons par ces simples mots :

— Mon père, je vous prie de me donner ce jeune homme blond pour mari.

A quoi le roi répondit, après avoir examiné Jean Finfin :

— C'est un garçon solidement bâti, et je ne vois aucun inconvénient à ce que tu l'épouses. Rentre dans ton appartement comme il convient à la fille du puissant monarque Mao-Kombo, l'invincible; je vais causer de cette petite affaire avec mon ami le capitaine blanc.

La princesse, satisfaite de ce langage, et ne doutant pas de la puissance de son père, se réfugia dans une des cases voisines de celle où avait lieu l'entrevue.

Le capitaine Dorsemaine avait parfaitement compris le discours de la princesse et la réponse du roi son père; il avait dressé les oreilles, et, ce qui était chez lui l'indice d'une émotion profonde, mais contenue, ses narines s'étaient singulièrement dilatées.

— Oh! oh! se dit-il mentalement, voilà la combinaison que je cherchais!

Il prit un air indifférent et attendit que le roi lui adressât la parole.

— Mon ami, dit Mao-Kombo, — nous traduisons en langage vulgaire, — ma fille, la princesse Bem-Bara, vient de me déclarer qu'elle désirerait se marier avec ce jeune blanc. J'ai pour habitude de ne rien refuser à ma fille, et comme il m'importe peu qu'elle épouse celui-ci ou un autre, attendu que, si ce blanc lui déplait, elle le répudiera, je te charge de manifester à ton compagnon le désir de la princesse et le mien.

Le capitaine se garda bien de transmettre à Jean Finfin la volonté du roi. Il se doutait de la réponse du jeune homme; il se contenta de dire à Mao-Kombo :

— Invincible monarque, ce jeune blanc est très-flatté de l'honneur que la princesse ta fille et toi voulez bien lui faire; seulement, je te préviens qu'il m'a été confié par sa famille, et que je ne puis retourner dans mon pays sans apporter à ses parents les présents ordinaires de la fiancée, qui les consoleront de l'absence de leur enfant.

— Qu'à cela ne tienne! dit le roi, demande-lui ce qu'il veut.

Le capitaine adressa une question insignifiante à Jean Finfin, et, celui-ci ayant répondu, Dorsemaine fit part à Mao-Kombo que le jeune homme exigeait une quantité de poudre d'or, d'ivoire et de cire, représentant une somme de cent mille francs environ.

— C'est bien, dit le roi; à quand la noce?

— Lorsque nous aurons terminé nos petites opérations

de troque, répondit le capitaine, car jusque-là j'ai besoin de ce jeune homme à bord de mon navire.

— Terminons au plus vite, alors, observa Mao-Kombo, parce que la princesse ma fille est très-volontaire.

— Commençons aujourd'hui, je le veux bien.

— Et moi aussi; je vais donner des ordres à mon ministre, et dans deux heures mes esclaves seront sur les rives du Zimbu.

— Et mes matelots aussi.

Toutes choses étant ainsi convenues, le roi et le capitaine se séparèrent dans les meilleurs termes, tous les deux enchantés de leur marché et se promettant de se revoir bientôt.

— Eh bien! capitaine, demanda Jean Finfin, lorsqu'ils furent en route pour revenir à bord, êtes-vous satisfait de votre entrevue avec le roi Mao-Kombo ?

— Très-satisfait, mon garçon; et tu dois l'être aussi.

— Comment cela, capitaine ?

— Ne te souviens-tu pas que je t'ai promis de faire quelque chose pour toi ?

— Si; mais je ne vois pas le rapport qui peut exister entre cette promesse, qu'il me serait agréable de vous voir oublier, et ce moricaud.

— Suffit, mon garçon. — Le capitaine Dorsemaine n'a qu'une parole; et s'il veut commencer ta fortune, ce n'est point à toi de l'en empêcher.

— Ma fortune! répliqua Jean Finfin, qui n'était pas sans inquiétude sur la nature du moyen que le capitaine voulait employer; et comment arriverez-vous à ce résultat ?

— Tu le sauras plus tard; pour le moment, fais le mort et ne dis mot.

— Cela me sera d'autant plus facile, dit le jeune homme en souriant, que je ne sais rien.

— Trop parler nuit, mon garçon. Tu peux te fier à moi, laisse-moi faire.

— Je le veux bien, capitaine.

La vérité est que le capitaine Dorsemaine n'osait point avouer son projet à Jean Finfin; il connaissait la nature loyale et droite de son lieutenant, et il appréhendait que celui-ci n'y mît obstacle.

Ce projet était d'une simplicité primitive et devait réussir précisément à cause de sa simplicité : il consistait à toucher la dot et à ne point livrer Jean Finfin. Le lecteur saura plus tard quel moyen le capitaine voulait employer pour arriver à ce but. Quant à la dot de la princesse, il s'en appliquait les trois quarts et donnait l'autre quart à son lieutenant. C'était, pensait-il, un joli denier qui devait singulièrement aider Jean Finfin dans sa carrière de marin, et lui faciliter plus tard l'obtention d'un commandement.

Mais Jean Finfin était destiné aux aventures, et le projet du capitaine Dorsemaine, dit Rebroussepoil, ne devait réussir qu'à moitié.



IX

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE LE COMMANDANT DE L'*Aglaé* N'AVAIT QUE DE VAGUES NOTIONS SUR LA DÉLICATESSE

Le capitaine de l'*Aglaé* mit une très-grande activité dans le déchargement de sa cargaison; mais les nègres ne l'imitèrent point. Étrangers à tout sentiment d'avarice ou d'ambition, doués d'une grande haine pour le travail, les noirs considèrent la vie comme un court moment dont il faut jouir le plus possible; il est donc à peu-près impossible d'obtenir d'eux, malgré les menaces de châtiment, un travail régulier et soutenu. Une seule occupation les trouve infatigables : c'est la danse ! Jeunes et vieux y passent une partie des nuits. Dès que le soleil est couché, la trompette d'ivoire et le bruit du tambour appellent tous les habitants du village à la danse, et le divertissement ne prend fin qu'à l'aube naissante.

Un temps assez considérable s'était écoulé depuis le jour de l'arrivée du bâtiment sur la côte.

L'époque des tourbillons et des vents d'est était arrivée. Presque tous les jours, au matin, un petit nuage blanc apparaissait à l'horizon. Sous son apparente tranquillité, il décelait un ouragan impétueux : bientôt il s'étendait et prenait

des proportions immenses, et de son sein s'échappaient des tourbillons de vent qui soulevaient le sable et l'élevaient dans les airs en colonnes gigantesques qui se brisaient avec un bruit épouvantable, semblable à l'explosion d'une mine. Alors les arbres des montagnes étaient déracinés, les cases renversées, et parfois des villages entiers disparaissaient sous ces trombes dévastatrices.

Puis le vent passait à l'est et faisait naître un brouillard sec qui obscurcissait l'horizon et gerçait la peau des hommes. Les moustiques, plus innombrables encore que par le passé, venaient augmenter les intolérables souffrances qu'éprouvaient les matelots de l'*Aglaé*. Il était temps de quitter la rivière si l'on voulait éviter les graves maladies qui menaçaient l'équipage.

Dorsemaine et ses marins redoublèrent d'efforts et de travail, et le navire reçut dans ses flancs la nouvelle cargaison.

Pendant les incalculables voyages qu'avait nécessités le transbordement des marchandises à terre, et de terre au navire, Jean Finfin n'avait pas quitté le brick; sur ce point, l'ordre du capitaine avait été tellement formel que le jeune lieutenant n'avait pas essayé de l'enfreindre. Que redoutait donc le commandant de l'*Aglaé?*

Peut-être l'enlèvement de Jean Finfin, par les ordres du roi, qui, comme sa fille, ne brillait pas par une patience bien accentuée.

Depuis que Mao-Kombo était en possession de la fameuse eau-de-vie du capitaine, il avait perdu la raison; son goût pour ce liquide prenait des proportions compromettantes. Il eût volontiers vendu à Dorsemaine ses cinq

ministres, ses esclaves et même tous ses sujets pour une quantité raisonnable de petits tonneaux contenant la perfide liqueur.

Un matin, le capitaine se présenta devant lui et lui déclara qu'il n'attendait plus que les cadeaux de la princesse pour procéder au mariage convenu. Et, à cette occasion solennelle, il invita le roi, ses ministres, la princesse et quelques personnages notables, en tout dix personnes, à un festin à bord de l'*Aglaé*, qui devait surtout être remarquable



Il eut avec son second une conférence mystérieuse.

par la qualité exceptionnelle des liquides qu'il se proposait de faire servir à Mao-Kombo et aux grands officiers de sa suite.

Sans défiance aucune, le roi accepta cette invitation et répondit à son ami que, le lendemain, en se rendant à bord, il se ferait accompagner des pirogues chargées des présents destinés à la famille de son futur gendre.

Dorsemaine revint tout joyeux à son brick; il fit appeler le second du bâtiment et eut avec lui une conférence mystérieuse; celui-ci transmit une partie des ordres du capitaine au maître d'équipage Thomas, lequel ouvrit démesurément les yeux en écoutant les volontés de son chef.

— C'est une drôle de manière de prendre congé des moricauds ! pensa maître Thomas. Heureusement qu'il fait quarante-cinq degrés de chaleur et que la rivière n'a pas de crocodiles à son embouchure.

Le maître coq et le cambusier reçurent également les instructions du capitaine.

L'équipage se tint prêt, dans l'attente des ordres du lendemain, qui devaient s'exécuter avec une célérité inaccoutumée et surtout sans bruit.

Le jour suivant, à l'heure convenue, c'est-à-dire après le coucher du soleil, une flottille de pirogues quitta la terre et se dirigea vers le brick; elles contenaient les convives de Dorsemaine et les présents de noces.

L'escalier d'honneur fut tendu pour recevoir les uns, et les autres furent halés à bord à l'aide d'un palan.

Le roi et sa suite furent conduits, comme il convient à la dignité royale, sous la dunette où étaient situées la salle à manger et les chambres des officiers; les portes et les fenêtres furent closes et entourées de moustiquaires, et les bougies furent allumées.

Le repas était sur la table.

Non, jamais de mémoire d'homme on ne servit de mets semblablement épicés. Il fallait avoir le palais doublé de caoutchouc pour résister aux âpres morsures des condiments enragés qui étaient mêlés à tous les plats.

Les vins, composition machiavélique du cambusier, étaient un mélange de liquides extraordinaires dans lesquels on avait mis à infuser des piments; c'était à faire éclater au troisième verre.

Les nègres, très-amoureux des apéritifs, mangeaient gloutonnement et buvaient en proportion.

Quant aux blancs, il va sans dire qu'ils se bornaient au simple simulacre.

Jean Fintin, qui n'était pas dans la confidence, et qui avait imprudemment avalé quelques gorgées de la mixture infernale, se leva de table pour aller absorber un verre d'eau; il trouva tout l'équipage à son poste comme pour un appareillage, et demanda la cause de ce fait insolite à maître Thomas.

— Je l'ignore, répondit laconiquement celui-ci, c'est l'ordre du capitaine.

Or, comme l'ordre du capitaine ne se discute jamais à bord de tout navire bien commandé, Jean Fintin, quoique surpris de ce qu'il voyait, pensa à autre chose et rentra sous la dunette.

Les nègres commençaient à s'échauffer, et leurs yeux annonçaient les approches de l'ivresse, qui se traduisent par l'atonie, l'hébétement et le sommeil.

Sur un signe imperceptible du capitaine, le second quitta la table et se rendit sur le pont. Peu après, l'oreille de Jean Fintin, familiarisée avec tous les bruits du navire, fut frappée par un sourd piétinement, le bruit du cabestan qui semblait lever l'ancre, le sifflement des cordages roulant sur des poulies; puis il lui sembla que le navire oscillait, se penchait légèrement, que le vent frappait les voiles et que le brick fendait l'eau.

— N'entendez-vous rien, capitaine? demanda Jean Fintin à son chef.

— J'entends une jolie brise d'est, dit celui-ci, voilà tout.

— C'est étrange! reprit le lieutenant.

Et il se leva pour vérifier si les bruits qui le frappaient, et auxquels ils ne pouvait se méprendre, étaient naturels.

— Il est inutile de vous déranger, lieutenant, dit durement Dorsemaine, faites-moi le plaisir, je vous prie, de nous tenir compagnie.

Jean Finfin reprit sa place et ne souffla plus mot.

— Après tout, se dit-il, le capitaine est le maître à bord, et puisqu'il n'est pas ému de ce qui se passe à côté, je ne sais pas pourquoi je m'en préoccuperais.

Cependant il prêta involontairement l'oreille, et eut bientôt la conviction que le navire était en marche et à une distance peu éloignée de l'Océan; la voix de l'Atlantique se faisait entendre, et le navire, entraîné par le courant rapide de la rivière et le vent d'est qui le poussait vers la mer, ne devait pas tarder à arriver à l'endroit où l'eau douce se jette dans l'eau salée.

Les nègres, à moitié assoupis, n'entendaient rien, et par conséquent ne se doutaient point de ce qui se passait.

Seule la princesse Bem-Bara, qui luttait péniblement contre le sommeil, levait la tête de temps à autre, et prêtait l'oreille au bruit qui arrivait jusqu'à elle.

A un moment donné, il y eut une saute de vent, et le navire éprouva une sorte de tangage qui la fit trébucher; le bruit du vent dans la voilure vint l'assaillir, et, cette fois, elle se réveilla complétement, sauta sur la porte et l'ouvrit.

La mer apparaissait devant elle à quelques centaines de mètres!...

Elle poussa un cri qui attira Jean Fintin à sa suite sur le pont.

A ce cri, Mao-Kombo répondit par un sourd grognement; il voulut se lever, mais ses jambes fléchirent, et il retomba lourdement sur son siége.



Les matelots précipitent les nègres par-dessus bord.

Le vent s'était engouffré sous la dunette par la porte ouverte et avait éteint les lumières; l'obscurité la plus grande régnait sur le navire.

Tout à coup le sifflet du maître d'équipage se fit entendre, et des ombres plus noires que la nuit se glissèrent dans le lieu où gisaient les nègres.

La voix du capitaine donna un ordre, et les ombres noires se saisirent des nègres et les précipitèrent par-dessus bord.

Au moment où s'accomplissait ce moyen nouveau, mais peu usité, de se débarrasser d'hôtes incommodes, un double cri frappa l'air, et le bruit d'une chute dans l'eau se fit entendre.

— Allumez les falots ! commanda le capitaine.

Les falots furent allumés.

La lumière qu'ils reflétaient au loin sur les flots permit d'apercevoir les nègres nageant vers la rive avec cette rapidité et cette aisance qui les ont faits sans rivaux dans l'art de la natation.

On compta neuf nageurs.

Qu'était devenu le dixième ?

— Mille sabords ! cria le capitaine, est-ce que la princesse serait restée à bord ?

On chercha la fille de Mao-Kombo sur le pont, dans l'entre-pont, dans la cale, à la proue, à la poupe, partout en un mot, et on ne la trouva pas.

Une pensée traversa le cerveau de Dorsemaine.

— Diable ! s'écria-t-il en bondissant sur lui-même.

Et embouchant son porte-voix, il commanda :

— Tout le monde sur le pont !

Le sifflet du maître d'équipage répéta l'ordre.

Une minute ne s'était pas écoulée que tout le monde était à son poste.

De nouveau la voix du capitaine se fit entendre.

Et la voix appelait Jean Finfin.

Mais Jean Finfin ne répondit pas !...

— Le lieutenant Jean Finfin ! cria Dorsemaine.

Seule la brise répondit à cet appel en sifflant à travers la mâture.

Jean n'était plus à bord!

Il se fit un silence de mort, et les matelots de l'*Aglaé* virent une chose étrange.

Le capitaine Rebroussepoil avait laissé tomber son porte-voix, et lui-même s'était affaissé sur son banc; sa tête était appuyée sur ses deux mains, et entre ses mains filtraient de grosses larmes!

Une brise carabinée soufflait vent arrière, le navire voguait à pleines voiles dans l'Océan.

Jean Fintin était perdu!...

Tout à coup le capitaine se leva, contempla le rivage, qui n'apparaissait plus que comme un point noir, examina le ciel, et, reconnaissant l'impossibilité de revenir sur ses pas, fit entendre un formidable juron qui fit tressaillir l'équipage; puis, sans mot dire et la tête basse, il rentra sous la dunette.

Maître Thomas, assis sur le cabestan, pleurait comme un enfant!...



X

MARIÉ SANS LE SAVOIR.

Nous abandonnerons le brick *l'Aglaé*, voguant vers la France, pour revenir à Jean Finfin, — car le lecteur se doute bien que notre héros n'est pas mort.

Nous avons laissé le lieutenant de l'*Aglaé* se précipitant sur le pont, à la suite de la princesse Bem-Bara.

C'était au moment où les matelots du brick, exécutant l'ordre du capitaine Dorsemaine, réveillaient Mao-Kombo et sa suite par un bain forcé.

La fille du roi comprit tout de suite la scélératesse du capitaine blanc; il gardait les présents et se débarrassait de la mariée et de sa famille; cela ne faisait pas l'affaire de la princesse.

Comme c'était une fille résolue et qui ne manquait pas d'une certaine intelligence, quoique négresse, elle poussa Jean Finfin dans les flots et s'y précipita après lui, certaine qu'elle était de le retirer de l'onde et de le ramener à terre.

On comprend parfaitement que, si bon nageur que l'on soit, ce n'est pas sans une surprise désagréable qu'on se trouve jeté la nuit dans une profondeur de cent cinquante mètres d'eau. Beaucoup de gens même trouveraient cette

plaisanterie d'un goût pitoyable et s'empresseraient, de crainte de l'enfer, de réciter mentalement un court acte de contrition. Jean Finfin ne songea nullement à l'autre monde, et s'empressa de revenir promptement sur l'eau; mais, à peine avait-il étendu les bras en avant, qu'une main s'appesantit sur sa tête et, de nouveau, le replongea dans la mer.

Jean Finfin n'opposa aucune résistance avant de savoir à quel ennemi il avait affaire; il se laissa couler gentiment à une dizaine de mètres, et, nageant prudemment entre deux eaux, alla prendre respiration à vingt brasses plus loin, croyant ainsi se débarrasser de son ennemi. Il se trompait, car à peine sa tête fut-elle hors de l'eau, que la main invisible s'appesantit sur lui comme la première fois et le maintint, pendant deux ou trois minutes, dans cette position désagréable.

Jean Finfin perdit la respiration et s'évanouit...

Alors un corps noir sembla sortir de l'eau et, nageant dans la position d'un homme assis, poussa devant lui, tout tranquillement, Jean Finfin sans connaissance, et le conduisit, sans trop se hâter, jusqu'au rivage.

Lorsque le jeune homme revint à la vie, l'atmosphère avait cette transparence lumineuse qui, parfois, sous l'équateur, transforme les nuits en un jour presque éclatant. Il entr'ouvrit les yeux, sans bouger, et vit devant lui la princesse Bem-Bara, qui le contemplait avec un air de satisfaction.

— Diable ! se dit Jean Finfin, en refermant prudemment les yeux. Où suis-je donc ? C'est peut-être le moment de faire le mort, comme dit le capitaine; ne bougeons pas.

Et il garda l'immobilité la plus complète.

La fille de Mao-Kombo, voyant que tous ses efforts pour lui faire reprendre ses sens étaient vains, poussa un cri aigu et strident qu'elle répéta à trois reprises différentes.

Afin de se mieux faire entendre, elle s'était un peu éloignée du jeune homme et avait franchi la falaise.

Jean Finfin se demanda si le moment de s'enfuir n'était pas arrivé; il souleva doucement sa tête, jeta un coup d'œil furtif sur la rivière et l'Océan, dont la vague venait mourir à quelques mètres de lui, et chercha l'*Aglaé;* mais la rivière était déserte, et l'Océan ne montrait aucune voile. Qu'était donc devenu le brick ?

— Bah ! murmura le jeune homme, puisque les aventures viennent à moi, ne les fuyons pas.

Et il se recoucha tranquillement sur le sable.

Bientôt la princesse revint vers lui, accompagnée d'une douzaine de nègres.

Elle leur donna ses ordres, et ceux-ci, avec des précautions infinies, chargèrent Jean Finfin sur leurs épaules.

Ils marchèrent pendant trois quarts d'heure environ et arrivèrent au village.

On le déposa dans la case où le roi Mao-Kombo faisait ses réceptions. Celui-ci, sur son trône, attendait tranquillement l'arrivée de sa fille et de son escorte, qui lui avait été signalée. Deux torches de palmier résineux, fichées en terre, éclairaient d'une lueur blafarde la cabane du puissant roi de la côte.

Jean Finfin n'était pas poltron; cependant il crut que sa dernière heure était sonnée et se disposa à ne pas se laisser mettre à mort sans défendre vigoureusement sa vie. Le

fameux cimeterre qui servait de glaive au roi Mao-Kombo était toujours sur son tapis, et il suffisait au jeune homme d'étendre la main pour s'en emparer.

Mais, à sa grande surprise, le roi prononça quelques paroles, et les nègres sortirent de la case. Jean Finfin se trouva seul en présence de Mao-Kombo et de la princesse; il se rassura un peu, et attendit les événements sans trop de peur.



On le déposa dans la case.

Le roi descendit de son trône, s'empara d'une calebasse pleine de vin de palmier, introduisit le goulot dans la bouche de Finfin et lui en fit avaler, un peu par force, une notable quantité. Le jeune homme, qui redoutait l'asphyxie, jugea à propos de se mettre sur son séant et de repousser vigoureusement le récipient et la main du roi.

Celui-ci eut un sourire de roi débonnaire.

Il adressa la parole à Jean Finfin; mais, on le sait, le jeune marin était dans l'impossibilité de lui répondre dans la même langue; il s'ensuivit une mimique qui signifiait à peu près ceci :

LE ROI. — Mon ami le capitaine blanc est un traître et un scélérat. Il a indignement abusé de la confiance que j'avais en lui. Cependant, puisque la princesse ma fille a pu te rattraper, je consens à tout oublier, — surtout quand je songe que mon ingrat ami pouvait me conserver à son bord, ainsi que ma fille et mes ministres, et nous vendre comme esclaves à quelque planteur ou à un des nombreux voisins avec lesquels je suis constamment en guerre.

JEAN FINFIN. — Je ne comprends pas !

LE ROI. — Cela prouve que tu n'étais pas du complot, et j'en suis ravi. Toutefois, comme ma munificence a des bornes, si jamais ton capitaine revient dans mes vastes États, je lui ferai trancher la tête.

JEAN FINFIN. — S'il est réellement parti, je doute fort qu'il revienne.

LE ROI. — Et moi aussi ! Quoi qu'il en soit, mon but est atteint, puisque te voilà parmi nous.

JEAN FINFIN. — Je suis flatté du prix que vous attachez à ma présence. Puis-je savoir en quoi elle vous est si précieuse ?

LE ROI. — Tu ne sais donc rien ?

JEAN FINFIN. — Rien absolument, et il me serait agréable de savoir quelque chose.

LE ROI. — Je comprends ce désir et vais le satisfaire. Apprends donc que j'ai daigné t'accorder la main de la princesse et que tu es son époux.

— Hein ! exclama Jean Finfin en très-bon français.

LE ROI, *qui n'a pas compris.* — Tu dis ?... .

JEAN FINFIN. — Je dis que cet honneur me touche infiniment, mais qu'il est d'habitude, dans mon pays, de de-

mander au futur son consentement, et qu'on ne m'a pas demandé le mien.

LE ROI. — Cette omission n'a aucune importance chez nous. Il suffit que tu aies reçu les présents de noces pour que le mariage soit régulier.

JEAN FINFIN. — Encore un mot, puissant monarque.

LE ROI. — Parle vite, car j'ai envie de dormir.

JEAN FINFIN. — Ce mariage est impossible.

LE ROI. — Pourquoi cela, mon gendre ?

JEAN FINFIN. — Parce que je suis marié en France.

LE ROI. — Peuh ! la chose n'a aucune importance parmi nous.

JEAN FINFIN. — Merci de vos précieux renseignements, cher beau-père...

LE ROI. — J'oubliais de te dire que si le mariage ne te convenait pas, tu perdrais immédiatement la considération qu'un roi qui se respecte doit avoir pour son gendre, et que, devenu à mes yeux un simple particulier, je te ferais aussitôt couper la tête. Marié ou décapité ! Voilà mon ultimatum.

JEAN FINFIN. — Il est fort attrayant. Va donc pour le mariage !

Comme on le voit, le roi Mao-Kombo ne manquait pas d'une certaine logique. C'était un prince éminemment pratique.

De nouveau il souhaita le bonsoir à ses enfants, et se retira dans ses appartements particuliers.

Jean Finfin se mit aussitôt à pousser des soupirs, à se plaindre et à se rouler par terre.

Inquiète de cet état, la princesse voulut lui prodiguer des

soins; mais Jean Finfin, chaque fois qu'elle s'approchait de lui, geignait davantage et augmentait ses contorsions.

De guerre lasse, la princesse finit par s'endormir dans un coin.

Finfin jugea que l'instant était favorable pour tenter l'évasion qu'il préméditait.

Il se leva sans bruit, entoura la tête de la princesse d'une pièce d'étoffe, la bâillonna pour l'empêcher de crier, lui lia les pieds et les mains pour l'empêcher d'aller chercher du secours et de signaler sa fuite, et, s'emparant du sabre du roi son beau-père, de la canardière, don du capitaine Dorsemaine, d'un sac de poudre et de plomb, il sortit de la case, traversa le village sans être vu des nègres, qui étaient plongés dans un sommeil profond, et, pour dérouter les recherches, se dirigea vers les terres en suivant le cours de la rivière.

Devant lui était le désert, l'immensité, l'inconnu ! c'est-à-dire les aventures, les découvertes, le rêve de sa vie ! Peut-être allait-il droit à la mort !

Jean Finfin était brave et courageux, et la perspective des périls qui allaient l'assaillir ne l'épouvanta pas.

Ne valait-il pas mieux braver la mort que de vivre l'époux d'une princesse congue ?



XI

LE DÉSERT.

Il était quatre heures du matin quand Jean Finfin quitta le village congue. Il marcha jusqu'à dix heures sans s'arrêter, croyant toujours avoir à ses trousses le roi Mao-Kombo et ses sujets. La perspective, s'il était rattrapé, de subir la décapitation, lui donnait des ailes.

Cependant la chaleur devenait si intense qu'il fut contraint de s'arrêter et de prendre un peu de repos. Il calcula qu'avec les obstacles qu'il avait eu à franchir, il pouvait avoir fait environ trois lieues. Cette distance lui parut suffisante pour le mettre à l'abri de la recherche des nègres.

Une autre considération non moins puissante que la chaleur, les plaintes muettes, mais éloquentes, de son estomac, lui conseillait cet instant de repos.

Il s'assit à l'ombre de tamariniers et se demanda de quoi se composerait le menu de son déjeuner.

Il avait à choisir entre l'ananas, qui, dans cette partie de l'Afrique, croît dans les lieux les plus déserts, la noix d'acajou, les bananes et le melon d'eau. Au-dessus de sa tête voletaient d'innombrables perroquets de toutes les couleurs;

des chevrotins et des gazelles couraient dans la plaine; et, dans les branches des arbres, des écureuils et des singes verts montraient leurs minois un peu effarouchés. Il suffisait d'un coup de fusil pour abattre plusieurs de ces gibiers; mais Jean Finfin songea que la détonation d'une arme à feu pouvait trahir sa retraite et mettre les Congues sur sa piste.

Il se résigna donc à se contenter d'un déjeuner frugal composé des fruits que nous venons d'énumérer. Cependant, en faisant sa récolte, il avisa, sortant d'un arbre ver-



Il s'assit à l'ombre de tamariniers.

moulu, un essaim d'abeilles. A l'aide du sabre de Mao-Kombo, il fit une incision dans l'écorce de l'arbre et se procura ainsi un large tourteau de miel, qu'il ajouta à son menu.

Mis en goût par cette trouvaille, il examina plus attentivement les bords du Zimbu, ombragés par des mangliers qui croissaient dans l'eau et dont les branches, penchées au-dessus de la rivière, formaient des dômes de verdure. Sur

chacune de ces branches étaient suspendues des centaines d'huîtres grasses et fraiches.

Jean Finfin, tout joyeux de cette découverte, se mit incontinent à l'eau pour faire provision du précieux mollusque; mais à peine s'était-il avancé de quelques pas dans la rivière, que la tête d'un crocodile se montra à lui. Jean Finfin revint prudemment sur ses pas et déjeuna de fruits et de miel.

Nous avons dit que notre héros avait suivi le cours du Zimbu.

En avançant dans les terres, l'aspect du pays s'était modifié en partie.

Par une bizarrerie qui ne pouvait s'expliquer que par la nature du sol, presque complétement sablonneux sur la rive droite, côté où se trouvait Jean Finfin, les deux rives étaient entièrement dissemblables : celle droite présentait l'aspect presque nu que nous avons décrit plus haut. La végétation, il est vrai, était plus riche que sur la côte : quelques bouquets d'arbres jetaient çà et là un ombrage bien précieux, mais le sol présentait encore de longs espaces arides, brûlés par le soleil, et sur les hauteurs toute végétation avait disparu.

Celle gauche, au contraire, était couverte d'impénétrables forêts de palmiers, de mangliers et de cocotiers, au milieu desquels croissaient, vigoureux et étincelants de fleurs éclatantes, le citronnier, l'oranger, le grenadier, le sycomore, le tulipier, le robinia, le muscadier et le canellier, le tout entremêlé de magnifiques liliacées et de lianes grimpantes qui donnaient à ces forêts un aspect de pompe et de magnificence grandioses. Sur divers points, le boabab,

arbre dont quelques-uns atteignent un développement de plus de cent pieds de tour, montrait sa tête gigantesque, qui semblait vouloir s'élancer jusqu'aux nues. Quelques langues de terre, retenues au continent par des soudures presque invisibles, formaient des îles de l'aspect le plus enchanteur. A coup sûr, la rive gauche devait être sillonnée par de nombreuses rivières et d'innombrables cours d'eau qui entretenaient cette luxuriante végétation.

Jean Finfin eût bien voulu traverser le Zimbu et entrer dans l'oasis qui s'offrait à ses regards; mais dans l'endroit où il se trouvait, la rivière, resserrée sans doute un peu plus haut, avait un courant d'une rapidité extraordinaire qui eût été impossible à vaincre.

En suivant du regard le cours du Zimbu, Jean Finfin crut reconnaître que la rivière devait contourner la montagne qu'il voyait à quelques lieues devant lui, et il se décida à suivre cette direction, persuadé qu'au pied des premières collines il trouverait un courant moins rapide et la possibilité de se rendre sur l'autre rive.

Il se remit donc en marche, allant lentement à cause de la chaleur et des obstacles que lui créaient les champs de roseaux qui existaient en abondance sur la rive.

Après trois heures de marche, il se trouva en face d'un marais qui lui barrait le chemin. Il essaya d'y pénétrer, mais à chaque pas il enfonçait dans une vase putride où grouillaient mille insectes venimeux, des reptiles et des caméléons. Il appuya sur la droite.

Alors il se trouva dans les sables et fut assailli par des nuées de sauterelles et des quantités innombrables de

petites mouches vertes et de moustiques, attirés par le voisinage du marais. Aux terrains sablonneux succéda l'herbe de Guinée, haute et drue, formant une immense forêt herbacée qui venait prendre fin aux premiers contreforts de la montagne. Jean Fintin voulut s'y aventurer, mais bientôt une odeur fade vint l'assaillir, et le gazon gigantesque ondula comme s'il eût été agité par une brise violente; cependant aucun vent ne régnait dans la plaine, aucun zéphyr n'agitait le feuillage des arbres. Jean Fintin en conclut tout naturellement que ce vaste champ de verdure était peuplé d'animaux féroces, et il ne se trompait pas, car l'odeur affadissante était celle du serpent boa, du serpent noir et des scolopendres; et les ondulations provenaient de troupeaux d'éléphants et de sangliers, très-friands de reptiles.

Jean Fintin chercha vainement une autre route pour arriver à la montagne; il n'en existait aucune. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre vers la droite, le regard n'apercevait d'autre végétation que l'herbe de Guinée.

Jean Fintin demeura un instant perplexe.

Revenir sur ses pas, c'était se livrer aux nègres.

Tenter de se rapprocher de la rivière, c'était tout simplement impossible, puisque la rive était protégée par un marais insondable qui eût englouti notre héros.

S'aventurer au milieu de la forêt herbacée, c'était courir à une mort certaine, horrible, et dont la seule pensée fait frémir les plus braves.

Suivre la lisière des herbes jusqu'à ce qu'il eût trouvé un sentier qui le ramenât par un détour immense vers la montagne, c'étaient des murs de sable à franchir, peut-

être plusieurs jours de marche dans le désert, sous un soleil dont les rayons brûlaient la peau comme des flammèches de feu; c'étaient des nuits sans abri au milieu des fauves et des hôtes ennemis du désert, — toujours la mort!

La mort par le sable, par la chaleur! La mort par l'absence d'eau et d'aliments! La mort par les bêtes fauves!...

Camper où il se trouvait, y passer la nuit et attendre le jour suivant pour prendre une résolution, était également un moyen aussi dangereux que les autres, puisque la plaine, dans cet endroit, n'offrait aucun abri, aucun moyen de campement, aucune ressource contre les attaques de toutes sortes que l'obscurité devait amener avec elle.

Heureusement pour Jean Finfin, il n'était pas d'une nature irrésolue et indécise : dès qu'un obstacle se présentait, il mesurait de sang-froid le danger, cherchait le moyen de le conjurer, et ne reculait point devant les résolutions héroïques et les moyens extrêmes, pourvu que ces résolutions et ces moyens n'eussent pas pour résultat de nuire à autrui.

Dans cette occurrence, une barrière l'arrêtait; il fallait détruire cette barrière et pousser quand même en avant.

Alors il se rappela le moyen que les sauvages du *Far-West* emploient pour défricher les forêts vierges, et il usa de ce moyen : l'incendie!

A l'aide de son long fusil, il enflamma une amorce et mit le feu aux grandes herbes. Au bout de quelques minutes, une immense colonne de fumée cerna l'horizon et lui fit



Jean Fintin vit défiler des troupes de lions, de hyènes, de chacals, de girafes, d'éléphants, etc.

perdre la vue de la montagne; puis, les flammes jaillirent et l'incendie commença.

C'était un spectacle grandiose!

De la fournaise ardente sortait un étrange concert d'abois, de hurlements, de rugissements, de sifflements et de cris inconnus; les reptiles, les bêtes fauves, les éléphants, les sangliers et les rats, affolés de terreur, sortaient des herbes et s'enfuyaient dans la plaine.

Jean Fintin, qui avait mis entre lui et le rideau de flammes un bouquet de palmiers, vit défiler des troupes de lions sans crinière, mais d'une taille colossale, des hyènes tigrées, des chacals, des girafes, des zèbres par quantités incalculables; des buffles si nombreux qu'ils semblaient sortir de terre; des éléphants en si grand nombre qu'on eût dit que le sol était ébranlé sous leur marche pesante; des sangliers à la crinière épaisse flottante sur le cou; puis, pêle-mêle avec les quadrupèdes, des serpents, des lézards monstrueux, des scorpions, des scolopendres, des caméléons et mille animaux inconnus.

Tout cela, à moitié étouffé ou brûlé, rampait, glissait, sautait, courait, se tordant d'une façon désordonnée, fuyant l'incendie, poussant des clameurs sans nom et des sifflements étranges; se sauvant de l'ennemi commun sans se soucier autrement de l'ennemi de tous les jours, et voyageant dans un pêle-mêle que la plume ne saurait décrire.

Dans l'air, le vautour, l'aigle, l'urubus et tous les oiseaux de proie poussaient leurs cris aigus, et se précipitaient à la suite des fuyards pour dévorer les lézards, les scorpions et les rats à demi suffoqués; quelques-uns des oiseaux, plus

audacieux ou plus voraces que les autres, se plongeaient dans la fumée afin d'atteindre plus facilement leur proie; mais la flamme cachée surgissait tout à coup, dévorante et cruelle, et l'oiseau imprudent, atteint par l'incendie, après avoir tournoyé une ou deux fois sur lui-même, disparaissait dans la fournaise.

Pâle, ému, Jean Finfin contemplait ce spectacle émouvant, qui lui faisait l'effet d'un effroyable cauchemar !

Les derniers jets de flamme vinrent lécher les flancs abruptes et dénudés de la montagne, et, ne trouvant plus d'aliments, s'éteignirent; la fumée noire et épaisse se transforma en petits nuages de fumée blanche et presque diaphane. Animaux et reptiles avaient disparu. Il ne restait plus devant les yeux de Jean Finfin qu'une cendre grise, où, çà et là, grouillaient encore quelques tronçons d'animaux dont les oiseaux de proie faisaient leur pâture.



XII

PREMIÈRE NUIT AU DÉSERT.

L'obstacle était anéanti. Jean Finfin se mit en mesure de franchir la distance qui le séparait de la montagne; il s'aventura au milieu des vestiges de l'incendie.



Les vautours attaquèrent le voyageur.

Si l'atmosphère était imprégnée d'une chaleur excessive, le sol sur lequel marchait notre héros était non moins brûlant. Il se trouvait littéralement dans une fournaise ardente.

Jean Finfin tirait la langue, fondait en eau et hâtait le

pas le plus qu'il pouvait. Cependant il n'avançait guère, car, à chaque instant, sa marche était arrêtée par des groupes d'oiseaux voraces qui se livraient à un festin extraordinaire. Il arriva même un moment où les aigles, les vautours et les urubus devinrent si compactes, que, enhardis par leur nombre, quelques-uns attaquèrent le voyageur. Notre héros reconnut alors que le sabre de son beau-père n'était point une arme sans valeur, et que sa trempe avait été très-soignée. Deux ou trois vautours payèrent de la vie leur témérité, et leur défaite le débarrassa de ces voisins incommodes.

Le jeune homme arriva enfin au pied de la montagne, espèce de granit privé de toute végétation.

Dans cet endroit, la rivière avait une largeur considérable : on eût dit un petit lac. Elle se bifurquait, et l'un de ses bras, qui semblait sortir du centre d'une forêt vierge, contournait l'immense rocher; l'autre avait trouvé une issue sous un dôme d'arbres entrelacés de lianes et de plantes grimpantes, et s'y était creusé un lit dans une direction opposée au cours principal de la rivière.

Le spectacle de ce deuxième cours d'eau, fuyant sous de frais ombrages, causa le vertige à Jean Finfin; il fut sur le point de se précipiter dans les flots et de gagner à la nage le rivage enchanté. Mais il s'arrêta en songeant que cette traversée ne pouvait s'opérer ainsi sans mouiller la poudre dont il était porteur, et qu'une fois cette poudre mouillée, sa vie était à la discrétion du premier ennemi qu'il rencontrerait. Il fallait trouver un autre moyen pour se rendre sur la rive opposée.

Jean Finfin, tout désolé de cet atermoiement nécessaire,

se laissa tomber sur le sable du rivage, et sa fatigue était si grande qu'il s'endormit involontairement.

Derrière lui, s'étendait une haie de cactus qui avaient résisté à l'incendie; puis venaient les premières saillies du rocher, qui perçaient le sable, et, un peu plus haut, dans la fissure du granit, un sycomore aux proportions gigantesques. Au-dessus du sycomore, les arêtes du rocher montraient leurs cimes aiguës, au milieu desquelles les gazelles, les antilopes, la panthère et le léopard avaient tracé des sentiers d'une audace incroyable, coupés çà et là par des précipices que ces animaux franchissaient avec une aisance qu'eût enviée le clown le plus agile.

Tout à coup, le sommeil de Jean Fintin fut interrompu par un bruit qui venait de la plaine incendiée; il ouvrit les yeux sans bouger, et, ne voyant rien d'alarmant autour de lui, il se leva sans bruit, marcha sur ses mains et sur ses genoux jusqu'à l'issue de la haie, du côté du rocher.

Arrivé là, un spectacle émouvant attira son regard. Une créature, qui lui sembla, au premier aspect, être un nègre, poussait des cris inarticulés et fuyait devant un énorme serpent boa.

Le reptile faisait entendre un sifflement terrible; ses yeux fixes, brillants comme une flamme, dardaient la proie qu'il poursuivait; ses anneaux se repliaient avec une vitesse incroyable; il faisait des bonds qui ressemblaient à des enjambées de géant.

La créature en détresse allait être atteinte, lorsqu'elle avisa le sycomore. Avec une agilité qui surprit grandement Jean Fintin, elle franchit la distance qui la séparait de l'arbre, et, enserrant dans ses bras le tronc noueux, grimpa

avec une facilité telle que Jean reconnut qu'il s'était trompé, et que ce qu'il avait pris pour un nègre était un singe Pongo, de l'espèce que les savants appellent *Simia Troglodyte*.

L'erreur de notre héros n'avait rien d'extraordinaire : le singe Pongo, d'une taille de cinq à six pieds, a le visage pâle, le front large, les mains et l'estomac dégarnis de poils; il est dépourvu d'appendice caudal, se tient debout et s'asseoit comme l'homme. c'est le singe le plus intelligent et le plus fort de toute la famille des quadrumanes.

Le Pongo ne fut pas plus tôt grimpé sur le sycomore qu'il reconnut qu'il était perdu. En effet, le serpent enroula son corps tacheté au tronc de l'arbre, et commença son ascension.

Le singe criaillait avec terreur, s'élançait à la cime de l'arbre, courait sur les branches les plus flexibles et redescendait, fasciné par le serpent, pour recommencer une seconde après sa course d'écureuil.

Jean Finfin eut pitié du pauvre animal; il sortit de sa retraite, et, avant que le boa eût opéré sa complète ascension, il le coupa en deux avec son sabre. C'était bien sûr une lame de Tolède !

Le premier mouvement du singe, qui contemplait ce spectacle du haut de l'arbre, fut un mouvement de défiance : il savait sans doute que l'homme est un animal encore plus terrible que le serpent boa, et sa reconnaissance ne s'exprima pas, tout d'abord, par un désir bien violent d'entrer en relation avec son sauveur. Nous devons même dire qu'il grimpa un peu plus haut, et se maintint à la maîtresse branche de l'arbre dans une attitude expectante.

Jean Finfin s'assit à l'ombre que projetait le rocher, et

soupa des restes de son déjeuner, qu'il avait prudemment apportés avec lui.

Soit que le singe jugeât, à l'attitude de Jean Finfin, qu'il devait trouver en lui un ami, soit que la faim ou la gourmandise se mît de la partie, il descendit doucement de son observatoire et attira l'attention du jeune homme par un



Il coupa le boa en deux.

cri doux et plaintif. Notre héros lui fit signe de venir à ses côtés, et le singe s'étant approché, il lui donna le reste de ses provisions.

Alors l'animal fut complétement rassuré.

Il s'assit en face de son nouvel ami et manifesta sa reconnaissance par toutes sortes de gambades joyeuses.

Quand il eut fini de manger, il remonta sur le sycomore,

et, pensant divertir Jean Finfin, il se livra à des exercices de haute gymnastique.

La nuit allait venir. Contraint de la passer à la belle étoile, le jeune Breton s'occupa de s'entourer d'un cercle de feu qui devait le protéger contre les attaques des fauves.

Dans ce but, il descendit sur la rive et fit provision de branchages et de bois mort.

Le singe s'empressa de l'imiter et vint l'aider dans son travail; et, comme il était leste, adroit et d'une force extraordinaire, la provision de bois fut bientôt considérable; le singe ne voulait plus s'arrêter.

L'homme eut un sourire qui flatta l'animal.

— Tu es un bon compagnon ! lui dit-il.

Et le Pongo, comme s'il eût compris, se livra à une pantomime expressive qui disait toute la satisfaction qu'il éprouvait.

Jean Finfin, toujours accompagné par le Pongo, qui le suivait comme un chien fidèle, chercha dans les cendres de la plaine quelque tison enflammé, et, l'ayant trouvé, rentra dans le cercle, y mit le feu, se coucha sur le sol et ne tarda pas à s'endormir.

Le singe avait imité en tous points les mouvements du marin.

La nuit était arrivée avec cette promptitude qui se voit seulement sous l'équateur.

Là, point de décroissance du jour, point de demi-teinte, point d'aurore : le jour ou la nuit ! Il est vrai que parfois l'atmosphère a une telle transparence que la nuit est presque aussi lumineuse que le jour.

Aucun bruit ne troublait encore le silence du désert et des forêts.

Nous prions le lecteur de ne point donner ici au mot silence l'acception convenue, car le désert et la forêt ne sont pas plus silencieux que la mer, qui, tranquille ou tourmentée, fait toujours entendre sa puissante harmonie, — et, cependant, désert et forêts étaient plus peuplés que la plus populeuse de toutes les cités; le concert nocturne, les combats, la lutte, allaient bientôt commencer.

Quiconque a passé une nuit dans le désert africain peut entendre impunément un opéra en cinq actes du Prussien Wagner. — L'orchestre du musicien de l'avenir lui fera tout au plus l'effet d'un duo de flûtes ou de clarinettes!

Peu à peu, à cette tranquillité relative, à ce silence, dont l'éloquence est sans pareille, succèdent mille bruits divers que l'oreille ne saurait analyser, des clameurs vagues, encore indécises; des sifflements étranges, des dialogues lointains dans des langues inconnues, quelque chose comme le bruit d'une armée en marche; et l'homme qui veille voit dans les airs et sur la terre des ombres noires, agiles comme le vent, des regards qui brillent comme des flammes ardentes.

Tout à coup un bruit quelconque se dégage de tous ces bruits et les domine un instant; le cauchemar cesse, et la réalité se fait jour, — réalité qui se traduit par une tempête de voix formidables! C'est le lion, la panthère, le léopard, la hyène, le chacal, la girafe, le zèbre, le rhinocéros, l'hippopotame, le sanglier, l'éléphant, le buffle, le singe, qui prennent part à ce concert nocturne; ce sont les sifflements des reptiles; c'est la grenouille

mugissante, dont le coassement est plus bruyant et plus sonore que les mugissements du bœuf; c'est, parfois, la cadence perlée, le trille mélodieux de quelque oiseau caché dans la cime des arbres, note aiguë que les clameurs venues du sol finissent par absorber et éteindre complétement.

Nous avons dit que Jean Finfin dormait; ajoutons qu'il dormait de ce sommeil tranquille et profond, précieux apanage de la jeunesse.

Sans doute le singe Pongo ne jouissait pas de la même quiétude, car Finfin fut réveillé par les tiraillements réitérés de l'animal.

Entre autres facultés très-heureuses que possédait notre ami, il avait celle de se réveiller sans bouger, faculté qui n'est pas d'un mince mérite au milieu des forêts et du désert, où la prudence est la première des lois. Il n'est pas un coureur des bois qui ne reconnaisse la justesse de cette observation. Jean ouvrit donc les yeux en gardant l'attitude qu'il avait pendant son sommeil.

La première chose qui le frappa fut l'inquiétude du singe; il poussait de petits cris et cherchait à cacher sa grosse tête sous la veste du jeune homme. Puis, à la lumière que projetait une ligne de feu, il aperçut deux animaux, au corps allongé, aux pattes hautes, à la queue effilée et longue, à la robe d'un beau jaune orange tacheté de rosaces noires, et reconnut le tigre ou guépard du Congo. Les deux ennemis tournaient autour du rideau de flammes pour voir s'il n'existait pas quelque passage qui leur permît de s'introduire dans l'enceinte où se trouvaient Jean Finfin et le Pongo.

Un long miaulement se fit entendre, et une douzaine de léopards, beaucoup moins grands que les deux tigres, firent leur apparition, grinçant des dents et jetant des yeux flamboyants sur la proie qu'ils ne pouvaient atteindre.

Jean Fintin se leva.

— Voyons si la canardière de cet excellent capitaine Rebroussepoil est bonne à quelque chose.

Il la chargea avec soin, y introduisit un joli lingot de plomb, et visa le plus grand des deux tigres.

— Être ou ne pas être! murmura-t-il; si je le manque, c'est que je ne suis qu'un maladroit ou que le fusil ne vaut rien, et, dans l'un comme dans l'autre cas, ma peau ne vaut pas une pipe de tabac.

Le coup de feu partit.

Le tigre se dressa debout sur ses pattes de derrière, fit un bond extraordinaire, et, tournant un instant sur lui-même, s'affaissa sur le sable; la balle lui était entrée par l'oreille.

Le second tigre et les léopards épouvantés prirent la fuite.

Lorsque le singe Pongo reconnut que le tigre était mort, sa reconnaissance pour Fintin prit les proportions de l'admiration, et cette admiration grandit encore de ce que, ayant lui-même tenté de tirer un coup de feu sur l'un des ennemis qui assiégeaient l'enceinte, le fusil ne partit pas. La raison en était bien simple : Jean Fintin n'avait point encore rechargé le fusil. Mais le singe ignorait la nécessité de cette petite précaution, et il rendit l'arme au jeune Breton

en exprimant tout à la fois son respect pour l'homme et sa frayeur pour l'instrument de mort.

Quand le jour parut, il ne restait d'autre trace du tigre tué que quelques os broyés; les fauves l'avaient dévoré.



Le tigre fit un bond extraordinaire.

XIII

L'HOMME ET LE SINGE.

La perspective d'une nuit semblable à celle qui venait de s'écouler ne plaisait en aucune façon à Jean Finfin. Il fallait donc songer immédiatement au moyen de franchir la rivière ou tenter l'ascension de la montagne, ce qui était à peu près impossible.

L'idée d'un radeau lui vint. C'était à coup sûr le moyen le plus facile de se rendre sur la rive opposée. Mais la construction d'un radeau, si élémentaire qu'il fût, demandait du temps et des outils.

Du temps? Il n'en avait pas, car un séjour, même de vingt-quatre heures, dans ce lieu désolé, dans cette plaine aride et sauvage, sans ombrage et sans ressource, était un danger permanent, une mort presque inévitable.

Des outils? Le fameux sabre recourbé ne pouvait remplacer une bonne hache!

Jean Finfin, en quête d'une inspiration heureuse, longea les premières arêtes du rocher; en s'aidant des pieds et des mains, il arriva assez loin pour sortir du marécage et dominer de quelques mètres le cours principal de la rivière. De cet endroit, son regard s'étendait sur la nappe d'eau

limpide et claire; il suivait sa marche irrégulière et admirait ses bords tout couverts d'une végétation en fleur.

Plus il avançait, plus le courant, resserré entre la montagne et la forêt, devenait rapide. L'onde vigoureuse faisait un travail souterrain pour se créer de nouvelles issues et élargir son lit, et détachait de la terre ferme des îlots couverts de verdure que le courant entraînait avec une rapidité vertigineuse; mais ces îles, composées de racines entrelacées, d'arbustes et de lianes, suivaient le grand courant et étaient éloignées du bord; il était impossible de les atteindre.

Cependant, en regardant avec soin, Jean Finfin vit un de ces îlots, tenant encore à la terre par des lianes nombreuses, sur lequel le courant exerçait son action destructive, et qui ne devait pas tarder à se détacher du continent.

Avec un peu d'agilité on pouvait communiquer, au moyen des branches avancées d'un manglier, sur l'îlot en question.

Jean Finfin n'hésita pas.

Après avoir coupé une longue perche pour l'aider à guider ce radeau d'un nouveau genre, il grimpa à l'arbre, se laissa pendre à l'une des branches, et se trouva sur l'île qui devait l'entraîner loin de cette plaine maudite.

Le singe avait suivi l'homme et cherchait à deviner le but de ses explorations. Lorsqu'il le vit sauter sur l'île et s'occuper à couper les lianes qui la retenaient encore à la rive, il comprit sans doute le motif de cette occupation, et il se mit à pousser de petits cris plaintifs qui attirèrent l'attention de Jean Finfin. Celui-ci leva le nez en l'air et vit le singe sur une branche du manglier, le contemplant d'un air piteux.

— Est-ce que la bête serait plus reconnaissante que

l'homme ? se dit Jean Finfin. Au fait, pourquoi me séparerais-je de ce brave singe qui me paraît intelligent et doué d'un excellent naturel ? — Dans ma position, on ne doit pas être très-scrupuleux sur le choix de ses amis, et mieux vaut un singe que rien.

Alors, élevant la voix, il s'adressa au Pongo, et, se servant de la première appellation qui lui passait par la tête, il dit :



Il se laissa pendre à l'une des branches.

— Allons, Pompée, saute ici, mon camarade.

Et le singe ne se le fit pas dire deux fois. Avec une adresse merveilleuse et une légèreté qu'on ne se fût pas attendu à trouver chez un animal d'une taille athlétique, d'un bond il fut aux côtés du marin.

Jean Finfin coupa la dernière liane, et l'îlot se mit à voguer sur la rivière. Au moment où il allait franchir le cours

resserré et entrer dans l'espèce de réservoir qui formait lac, notre ami tendit la perche et s'accrocha à la rive gauche; l'île sortit du grand courant et entra dans le petit courant, qui la mena tout doucement à l'embouchure du cours d'eau dont la vue avait tant charmé Jean Finfin. Une minute plus tard, le jeune homme et son compagnon débarquaient sur la rive enchantée.

Une douce brise soufflait sous les dômes de verdure, apportant à Jean Finfin toutes les senteurs embaumées de la forêt, toutes les haleines de cette terre féconde, tous les frais parfums de la rivière. Les fleurs endormies redressaient leur calice sous cette brise bienfaisante, et les couleurs vives de l'aloès, de la balsamine, de la tubéreuse, de l'amarante et de la méthonica éclataient comme autant de perles et de pierres fines enchâssées par les mains d'un habile lapidaire.

C'était un tableau splendide, le plus beau rêve d'un grand artiste.

D'un côté, une vaste nappe d'eau, transparente, limpide, où les rayons du soleil se jouaient comme dans une glace, en y apportant des tons d'or et d'argent; plus loin, le granit rouge de la montagne, et, à ses pieds, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le sable du désert miroitant comme une mer incendiée, avec quelques arbres brûlés qui penchaient mélancoliquement leurs rameaux jaunis vers la terre. A l'horizon, un ciel bleu d'une pureté excessive et un soleil qui ressemblait à un nuage de feu.

De l'autre côté, au-dessus d'un ruisseau qui reflétait le feuillage vert sombre, un fouillis d'arbres aux formes étranges, de lianes fleuries et entrelacées, de grenadilles grimpantes, de grands lichens parasites; et, au milieu de

cette végétation puissante où tous les tons du vert se trouvaient mélangés, d'immenses pendentifs de fleurs odorantes, des grappes d'un pourpre éclatant, d'un jaune d'or, d'un blanc d'ivoire; des fruits merveilleux : l'orange, le citron, la grenade, le courbaril, le robinia, l'ananas, le conde; des oiseaux au plumage éclatant : l'aigrette aux plumes dorées, les perroquets rouges, verts, gris, jaunes, panachés, les grands cacatois couleur de feu, à la huppe d'or, ou blancs comme le lis le plus pur. A la cime des grands arbres, des



Les bords luxuriants de la rivière.

nids d'aigles et de vautours de trois à quatre pieds de haut, espèces de maisons aériennes d'où s'échappaient les oiseaux de proie que l'on apercevait dans les airs comme d'imperceptibles points noirs. Puis, sur les branches inférieures, la nombreuse famille des quadrumanes, troupe folâtre qui s'ébattait sur les lianes flexibles, comme l'enfant dans l'escarpolette.

A la vue de cette rivière aux deux bords luxuriants de fleurs et de plantes aromatiques, à l'eau fraîche et limpide roulant sur un sable fin, notre voyageur fut pris du désir de se plonger dans cette baignoire transparente; il se dévêtit et

se laissa glisser dans l'eau, entre deux tamarins. La sensation fut délicieuse : rien ne peut égaler la volupté qu'il éprouva en se plongeant dans cette onde pure. Il se mit tranquillement sur le dos, roidit son corps, ferma les yeux et se laissa emporter par le courant.

En voyant son ami se jeter à l'eau, Pompée avait donné les marques de la plus grande frayeur. Le singe n'aime pas ce que les poëtes du premier empire appelaient l'élément perfide, et il est le seul de tous les animaux, avec l'homme, qui ne sache pas nager naturellement; je doute même fort que cette aptitude puisse lui être inculquée. Croyant Jean Finfin perdu, il poussa des clameurs de détresse, et, aucun sentier n'étant tracé sur la rive, il grimpa à un arbre et se mit à suivre son maître par cette voie aérienne, passant d'une branche à une autre branche avec une agilité surprenante.

Jean Finfin, étendu sur son lit parfumé, semblait plongé dans un demi-sommeil; il se laissait emporter par la rivière sans penser à rien, ce qui est une sorte de jouissance que tout le monde ne sait pas apprécier. Bercé par ce flot tranquille, dont le courant rapide l'emportait avec la vitesse d'une flèche, il arriva dans un endroit de la rivière où son lit s'élargissait considérablement, et où le courant n'avait plus qu'une marche insensible; l'eau était pesante et toute chargée de feuilles vertes couronnées de fleurs roses et jaunes; des racines nombreuses se montraient entre deux eaux; leurs inextricables entrelacements arrêtèrent Jean Finfin.

Il resta un instant immobile. Une odeur de musc, chaude et âcre, frappait ses organes olfactifs. Cette odeur, il l'avait déjà sentie.

Où ?

Il chercha vainement à se le rappeler.

Au moment où il se livrait à cette recherche rétrospective, un bruit étrange, formidable, retentit à ses côtés.

Notre héros ne s'épouvantait pas pour peu de chose; mais ce bruit avait un caractère si lugubre, qu'il se remit immédiatement à nager et chercha autour de lui qui pouvait l'avoir causé.

Ce qu'il vit n'était point de nature à le réjouir.

Sur les deux rives, une vingtaine de crocodiles bâillaient à se décrocher la mâchoire.



Des crocodiles bâillaient.

Jean Finfin calcula que la distance qui le séparait des sauriens lui permettait de remonter la rivière et d'atteindre l'un de ses bords; il tourna vivement sur lui-même, et, faisant face au courant, allongea les bras pour couper l'eau; mais, en ce moment, les fleurs aquatiques se soulevèrent, les larges feuilles s'écartèrent, et le jeune homme vit, à fleur d'eau, un nouveau saurien qui venait droit à lui.

— Diable ! fit le brave garçon, la situation se corse !

Il vira de bord, et se mit en devoir de passer devant la double rangée de monstres qui étaient restés immobiles. Il attaqua vigoureusement la brasse, et allait franchir le

passage lorsque l'eau s'agita devant lui. Une masse verdâtre surgit, immobile et flottante comme une épave, et montrant son dos couvert d'écailles luisantes. C'était un autre crocodile, l'œil étincelant et la gueule ouverte.

Le danger était sérieux, la fuite impossible.

Les deux monstres approchaient toujours.

Jean Finfin plongea à une grande profondeur et passa sous le ventre du crocodile qui venait à sa rencontre.



Il vit un nouvel ennemi.

Mais cette manœuvre, d'une audacieuse témérité, avait été devinée par les sauriens placés comme des sentinelles le long des deux rives; et, lorsque le courageux jeune homme sortit sa tête hors de l'eau pour respirer, il vit un nouvel ennemi à quelques pas de lui. Alors, il eut réellement peur; une sueur froide coula sur son front ruisselant, — il se crut mort et ferma les yeux pour ne rien voir.

A ce moment, apparut sur la branche d'un manglier la plus avancée au-dessus de la rivière la tête intelligente et



Il remonta avec son fardeau sur la branche.

anxieuse du singe; il vit le danger que courait l'homme qui lui avait sauvé la vie, et, immédiatement, frappant énergiquement dans ses grosses mains, il imita le bruit d'un battoir, et, avec sa bouche, l'aboi furieux du chien en courroux.

Aussitôt les crocodiles, saisis d'épouvante, plongèrent dans les profondeurs de la rivière, et sa surface reprit la tranquille sérénité qu'elle avait avant leur apparition.

Quelle plume pourrait décrire l'anxiété éprouvée par Jean Finfin durant ces quelques secondes de cruelle agonie ?

Il n'en est point !

Le jeune homme avait entendu comme dans un rêve le double bruit produit par le singe Pongo.

La mort ne venait pas; il ouvrit les yeux.

Spectacle magique ! les sauriens n'étaient plus là; et Jean Finfin entendit, pour la seconde fois, le bruit du battoir et l'aboiement du chien; il tourna la tête du côté d'où partait ce bruit, et il vit le gros singe s'escrimant de son mieux à produire ces imitations.

En quelques brassées, Jean Finfin fut sous l'arbre où se tenait le singe. L'animal s'accrocha d'une main à la branche et de l'autre saisit Jean par le milieu du corps, le retira de l'eau et, roidissant son bras, remonta avec son fardeau sur la branche.

C'était merveilleux de force, d'adresse et d'agilité.

C'était encore plus merveilleux d'intelligence et de cœur.

Le singe rendait à l'homme ce que, la veille, il avait reçu de lui : la vie !...

XIV

OU JEAN FINFIN RECRUTE UN NOUVEAU COMPAGNON.

Jean Finfin et Pompée suivirent le cours de la rivière pendant un mois environ, vivant des produits de la chasse du jeune homme, des noix de coco que Pompée allait cher-



Le singe allait en éclaireur.

cher sur les arbres, de bananes, de racines de cassave et des fruits de la forêt.

Armé d'un long bâton, le singe, haut de six pieds, ouvrait bravement la marche et allait en éclaireur, brisant devant lui les obstacles qui auraient pu arrêter son maître. Enhardi par la présence de celui-ci et la confiance qu'il avait en lui, il était devenu très-brave, ne redoutant plus les fauves, ni même le long fusil qui lançait la foudre et donnait la mort. Il avait appris à s'en servir, et n'était jamais plus heureux que lorsque Jean Finfin voulait bien lui confier son arme; sa simple possession lui semblait suffisante pour écarter les ennemis.

Lorsque la nuit arrivait et qu'il fallait s'occuper du bivac et du repas, c'était Pompée qui se chargeait de ce soin; c'était lui qui faisait la provision de bois, qui préparait le feu et surveillait la cuisson du gibier. Du reste, l'homme et le singe vivaient sur le pied de la plus parfaite égalité, s'entr'aidant mutuellement et combinant leurs efforts pour vivre le mieux possible au sein de cette interminable forêt. Quand Finfin dormait, Pompée montait la garde; il prenait la carabine de son ami, et, l'oreille au guet, l'œil bien ouvert, au milieu du cercle de feu dont les voyageurs s'entouraient tous les soirs, il écoutait sans sourciller tous les bruits de la forêt, prêt à donner l'alarme au moindre indice un peu sérieux. Quand c'était au tour de l'homme de veiller, le singe dormait avec une confiance qui flattait extrêmement son maître.

Après le repas, rien n'était plus amusant que de voir le jeune Breton faisant la conversation avec l'intelligente bête : les yeux du singe petillaient de joie, et l'on eût dit qu'il comprenait le langage de l'homme.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, le geste aidant, les deux amis s'entendaient parfaitement. Jamais orateur ne trouva d'auditeur plus attentif et plus charmé que Jean Fintin lorsqu'il s'entretenait avec le Pongo. Puis, quand la conversation prenait fin, Pompée posait sa grosse tête sur les genoux de l'homme, et exprimait par de petits cris joyeux toute l'amitié qu'il lui portait.

A force de marcher, il arriva un jour où les deux voyageurs se trouvèrent à la lisière de la forêt. La rivière faisait un coude et suivait, à travers des marécages, une ligne qui devait la conduire à la mer. Devant eux, par delà la rivière, s'étendait une plaine qui pouvait avoir une lieue d'étendue, et, à l'horizon, des collines verdoyantes d'où semblaient s'élever de blanches colonnes de fumée. Était-ce l'humidité d'une vallée profonde, située derrière ces collines, que le soleil transformait en colonnes aériennes ? Était-ce un indice d'habitations humaines ?

Notre ami, qui n'était point entré dans le désert seulement pour fuir la cour du roi Mao-Kombo, mais aussi pour satisfaire un invincible désir d'aventures et de découvertes, résolut de s'en assurer.

Seulement, comme la nuit approchait et qu'il eût été imprudent de s'avancer dans la plaine au milieu de l'obscurité, il remit au lendemain le passage de la rivière et la continuation de son voyage. Pour la dernière fois, il campa sur la lisière de la forêt, à l'ombre d'un magnifique boabab dont les puissantes ramures, en s'étendant au loin au-dessus du sol, formaient une toiture splendide tout enguirlandée de fleurs.

Pompée, qui, chaque jour, gagnait en prudence et en

sagesse, et qui tenait à dormir sans préoccupations fâcheuses, grimpa à l'arbre, se munit d'une jolie branche en guise d'arme défensive et offensive, et s'assura que le roi des forêts ne contenait, au milieu de ses innombrables rameaux, aucun ennemi.



Jean Finfin se mit à rêver.

Il fit déloger des branchages et mit en fuite une troupe nombreuse de singes, plusieurs chats sauvages et une nuée de perroquets. Quelques-uns de ces derniers, atteints par le stick du Pongo, tombèrent tués ou blessés aux pieds de Jean Finfin, et aidèrent à la composition du dîner.

Cette besogne accomplie, Pompée, avec la modestie qui faisait le fond de son naturel, descendit bien tranquillement du boabab et se mit à préparer le repas.

L'heure du repos était arrivée.

C'était au tour de l'homme de veiller, le singe s'endormit.

Jean Finfin roula quelques feuilles sèches de tabac, s'en fit un cigare, l'alluma et, s'adossant à l'arbre, se mit à rêver en envoyant vers le ciel des spirales de fumée bleuâtre.

A quoi songeait Finfin ?

Pas au passé, à coup sûr, puisqu'il n'en avait pas.

Il faisait le rêve de tous les hommes jeunes et audacieux; il évoquait la gloire, les grandeurs, la fortune; et il rêvait si bien, quoique éveillé, qu'il fut longtemps à entendre un bruit de plainte lointaine, sorte de reniflement de terreur qui semblait sortir de terre. Peu à peu les plaintes devinrent des cris, une espèce de soufflement rauque qui finit par ramener Jean Finfin à la vie réelle.

D'un bond il fut sur pied.

Il prêta l'oreille et chercha à deviner quelle était la nature de ce bruit inconnu.

Les sons qui lui arrivaient avaient un caractère d'étrangeté tout particulier, et ne ressemblaient à aucun de ceux qu'il avait déjà entendus depuis qu'il vivait dans le désert.

Dès que le jour parut, le jeune homme et son singe levèrent le camp et se dirigèrent du côté où partait cette voix formidable, qui ne cessait de gémir. Le singe ne paraissait nullement inquiet; donc ces clameurs, qui semblaient si bizarres à l'homme, étaient familières au Pongo.

Ils longèrent la forêt pendant un quart d'heure, et arrivèrent à une espèce de clairière, au milieu de laquelle une peuplade de termites ou fourmis blanches avaient creusé un

trou de cent pieds carrés environ. En nous servant du mot *creusé,* nous ne voulons pas dire que les termites avaient extrait du sol une capacité de cent pieds de terre, nous voulons faire comprendre que, sur une étendue de cent pieds carrés, le sol avait été miné et ne formait plus qu'une série nombreuse de galeries souterraines, sur lesquelles il était impossible de mettre le pied sans amener un effondrement et se trouver englouti à des profondeurs d'où il était difficile de sortir.

Les termites ou fourmis blanches ont deux manières d'établir leur demeure : elles procèdent, ainsi que nous venons de le dire, par galeries souterraines, invisibles à l'œil, dans un espace resserré, ou bien elles construisent des édifices pyramidaux élevés de dix à quinze pieds, et dont la base varie de quatre-vingts à cent dix pieds.

Malheur à l'homme ou à l'animal qui tombe dans ces cavernes invisibles ou qui vient se heurter dans ces édifices presque spongieux : une armée de termites se précipitent sur lui et le dévorent tout vivant.

Aucun supplice n'est comparable à celui-là !

Au fond du trou gisait un éléphant, qui faisait de vains efforts pour sortir de la fosse et échapper à la morsure des insectes. C'étaient les cris de cet animal que Finfin avait entendus toute la nuit.

Des millions de termites parcouraient son corps et tâchaient d'entamer son épais épiderme; d'autres, mieux avisés, s'étaient introduits dans sa trompe et dans ses oreilles, et lui causaient d'intolérables souffrances. Sous ces piqûres multipliées, l'éléphant était devenu furieux;

il avait fait des bonds prodigieux, et le sol de la fosse gardait les traces de ses infructueux efforts. Puis, reconnaissant l'inutilité de la lutte, il s'était avoué vaincu et s'était couché sur le côté en attendant la mort avec un grand stoïcisme.



Sa trompe essayait d'atteindre le bord de la fosse.

Le singe se mit à courir autour du trou en poussant des cris qui ressemblaient à des gémissements et à des plaintes. Il paraît que le singe et l'éléphant vivent en bonne intelligence dans le désert.

— Je te comprends, ami Pompée, dit Jean Finfin, tu voudrais bien retirer de ce vilain trou ce pauvre animal, mais la chose n'est pas facile.

Et comme le singe criait et gambadait toujours :

— Eh bien, essayons ! ajouta Finfin.

En entendant ces voix amies, l'éléphant s'était relevé sur ses jambes; sa trompe essayait d'atteindre jusqu'au bord de la fosse pour chercher du secours.

Jean Finfin se mit à faire un abatis considérable de branches d'arbres, et pour que son intention fût comprise de Pompée, il en jeta quelques-unes dans la fosse, aux pieds de l'éléphant, en indiquant au singe qu'en créant ainsi une pente douce, l'animal pourrait sortir de sa prison.

Pompée devina le but de son ami, et se mit à aider celui-ci avec une courageuse ardeur.

Après une heure de travail, la fosse se trouva en partie comblée, gardant encore toutefois une inclinaison suffisante pour que l'éléphant pût, à l'aide de ses ongles, mordre dans les branches entrelacées et, malgré son poids, sortir du trou où il était prisonnier.

Alors, descendant lui-même dans la fosse, à l'aide de cet escalier improvisé, le singe sauta sur le dos de l'énorme bête et l'encouragea de la voix et du geste à l'ascension, peut-être un peu plus difficile pour elle que ne l'avait été la descente pour le singe.

« L'éléphant, a dit le voyageur Berthemé, a plus de « connaissance, de sagesse, de sens et d'esprit que plu- « sieurs manières de gens qui se trouvent en l'univers ! »

Celui-ci montra que l'historien que nous venons de citer

n'avait rien exagéré en parlant de ces animaux, car, s'aidant dextrement de sa trompe et de ses pieds, il parvint à grimper sur le plancher mobile et sortit du trou à la grande satisfaction de Pompée, qui s'empressa, dès que l'éléphant fut délivré, de sauter sur le sol.

Aussitôt, l'éléphant courut vers la rivière, et s'y plongea tout entier pour chasser les insectes qui s'étaient introduits dans sa trompe et dans ses oreilles.

Jean le vit barboter dans l'eau, renifler, se secouer, aspirer le liquide et le sable, à l'aide de son appendice nasal, et rejeter le tout à une grande distance, se débarrassant ainsi de ses ennemis les plus acharnés.

Pendant ce temps, le jeune homme avait coupé quelques pieds de canne à sucre et cueilli des feuilles de cocotier et de palmier.

Il s'approcha de la rivière et présenta ces aliments à l'éléphant; celui-ci sortit immédiatement de l'eau et se mit à manger; Finfin caressa l'animal, le Pongo gambada autour de lui, la bête énorme était apprivoisée.

Notre héros fut enchanté de ce résultat. Il était assez savant en histoire naturelle pour savoir que l'éléphant est d'un caractère doux, paisible, intelligent et brave, très-attaché à son maître, redouté des autres animaux et surtout des nègres, qui ne savent point l'utiliser.

Avec des compagnons tels que le singe Pompée et l'éléphant, qu'il baptisa immédiatement du nom d'Énogat, en souvenir du lieu où il avait été élevé, il n'avait plus rien à redouter des hôtes du désert.

Quand l'éléphant fut repu, il baissa une de ses jambes de derrière, et regarda Jean Finfin et le singe comme pour

les inviter à monter sur son dos; l'homme se servit de cette jambe en guise de montoir et se hissa sur le dos de l'animal. Quant au singe, il était déjà à califourchon sur le cou de son nouveau camarade. D'un geste, Jean Finfin indiqua à Énogat les collines qui étaient à l'horizon, et l'animal, après avoir franchi la rivière, entra résolûment dans la plaine.



L'éléphant plongea tout entier dans la rivière.

XV

JEAN FINFIN FAIT SON ENTRÉE CHEZ LES CHIKANOIS ET EST PROCLAMÉ GÉNÉRAL EN CHEF.

Nous devancerons la caravane.

Par delà les collines que Jean Finfin apercevait, existait une vallée immense, profonde, parsemée de cours d'eau et de marécages, pays plus peuplé de buffles, de sangliers, d'hippopotames et de rhinocéros que d'êtres humains. C'était le pays des Chikanois, peuple ignorant, à moitié sauvage, subissant, comme presque toutes les peuplades de l'Afrique, le despotisme d'un tyran féroce et barbare.

Ce prince, qui se nommait Corisco Ier, — un nom de roi de féerie, — possédait une fille dont la main avait été demandée par tous les princes voisins, et entre autres par le puissant roi de Kayli, qui possédait déjà trois cent trente-trois épouses légitimes [1].

Soit que la princesse Juba, — c'était le nom de la fille de Corisco Ier, — ne fût pas sensible à cet hommage, soit que la mauvaise réputation du roi de Kayli et celle

(1) Chiffre historique. V. Bodwich, *Mission to Ashantee*.

de ses sujets, qui passaient pour anthropophages, éloignassent la princesse Juba de cette union, elle refusa tout net les offres de ses ambassadeurs et repoussa leurs présents.

Corisco Ier redoutait la colère et la vengeance de son puissant voisin, et, comme il n'était point en état de lutter



Le roi Corisco Ier et sa fille.

avec lui les armes à la main, il supplia sa fille de revenir sur cette détermination, qui pouvait être fatale aux Chikanois.

La princesse persista dans son refus : la constitution du pays, — il y a des constitutions partout, — la laissant complétement libre d'agir à sa guise, le roi son père fut contraint de courber la tête devant cette volonté de femme qui

ne voulait point subir la raison d'État et se moquait de l'avenir de la dynastie des Corisco.

Les ambassadeurs quittèrent la cour du roi des Chikanois en prédisant à l'infortuné Corisco Ier les plus grands désastres.

En effet, trois mois plus tard, à l'heure où l'on célébrait le mariage de Juba avec le jeune roi d'Imbiki, un des voisins de Corisco, des guerriers kayli, en nombre considérable, envahirent le principal village chikanois, s'emparèrent de la princesse, de son époux et des notables personnages de la cour, parmi lesquels se trouvait le généralissime de Corisco Ier, et les emmenèrent en esclavage, à l'exception toutefois du prince d'Imbiki, dont la tête fut retrouvée le lendemain à la porte du palais de son malheureux beau-père.

Cet audacieux attentat plongea dans la désolation les Chikanois et les Imbikiens. Ils se liguèrent ensemble et résolurent de tirer une éclatante vengeance de la perfidie et de la cruauté du roi de Kayli.

Les deux armées se réunirent dans un vaste champ de millet du pays des Chikanois, — ce qui ruina complétement la récolte de son propriétaire. — Là, surgit tout à coup une grave difficulté, un embarras immense : les deux armées manquaient d'un général en chef !

En effet, le roi d'Imbiki, monarque électif, seul apte à commander son armée, n'avait point encore de successeur, et le roi Corisco, dont le généralissime était en esclavage, ne pouvait, sans perdre immédiatement la couronne, quitter ses États.

Corisco pouvait, il est vrai, nommer un nouveau général,

mais cette charge était inamovible, et la loi défendait expressément au roi d'en dépouiller le titulaire; il devait attendre la mort de celui-ci pour lui donner un successeur. Or, rien ne prouvait que le généralissime en charge fût décédé.

Le cas était nouveau et des plus difficiles à résoudre.

Là, comme ailleurs, le peuple croyait à un dieu des armées, complice de ses haines et de ses vengeances. On invoqua donc le dieu des armées des Chikanois. Or, ce dieu, qui cumulait, étant à la fois dieu de la guerre et dieu de la paix, dieu de la pluie et dieu du beau temps, n'était autre qu'un affreux manitou en bois, grossièrement sculpté dans un arbre creux.

Quand on interrogeait cet oracle pour tout faire, un habile jongleur se glissait dans l'intérieur du dieu et le faisait parler selon son bon plaisir ou son intérêt.

Dans l'occasion présente, l'interprète du manitou était lui-même fort perplexe. Il eut bien la pensée de déconseiller la guerre, mais cette guerre était ce que nous appelons une guerre nationale, l'honneur des Chikanois était en jeu, et le manitou eût perdu de son prestige et de sa popularité en donnant un ordre contraire aux aspirations nationales. Comme toujours, en pareil cas, l'oracle sortit d'embarras au moyen d'une subtilité ; il dit :

— Peuple puissant des Chikanois, — il flattait son peuple, le rusé manitou ! — le premier homme qui apparaîtra sur vos collines, venant de l'Ouest, sera votre général et vous conduira à la victoire !

Qu'il arrivât jamais une créature humaine venant de

l'Ouest, c'est-à-dire du côté de la mer, c'était bien improbable! Le jongleur avait compté sur cette improbabilité, et c'est ce qui faisait le mérite de son oracle : un manitou africain ne devait pas s'exprimer d'une façon sensée et raisonnable, comme un simple mortel. Où serait alors le mérite d'être manitou ?



Des transports de joie éclatèrent dans les deux armées.

Les deux armées mirent les armes en faisceau et levèrent le nez en l'air, dans l'attente du personnage annoncé.

Et l'oracle se pâma de rire!

— Allez, mes enfants, disait-il dans sa barbe, vous vous fatiguerez d'attendre, car je n'ai fixé aucune époque, et, un beau jour, cette ardeur batailleuse se dissipera, et vous rentrerez chez vous.

Cet oracle, en raisonnant ainsi, prouvait qu'il n'était point un sot.

Mais voilà qu'au moment où il se livrait à une douce hilarité, qui témoignait beaucoup en faveur de son intelligence, des transports d'une joie subite éclatèrent au sein des deux armées.

Le sorcier était encore à son poste, dans l'intérieur du manitou; il mit l'œil à la fenêtre, c'est-à-dire dans l'œil du dieu, et demeura complétement stupéfait en apercevant sur la colline, du côté de l'Ouest, un groupe qui se composait d'un homme, d'un singe et d'un éléphant.

Le singe, d'une taille gigantesque, brandissait un bâton, à côté duquel une canne de tambour-major eût semblé un léger roseau; l'homme était majestueusement assis sur le dos de l'éléphant, et, chose plus bizarre, cet homme était un blanc !

— Eh! suis-je donc prophète? se demanda l'oracle.

Il réfléchit un instant et se dit :

— Je dois être prophète !

Ayant fait une seconde pose, il s'écria avec conviction :

— Je suis prophète !... et par conséquent manitou ! c'est-à-dire supérieur à cet imbécile de Corisco Ier. Pourquoi donc ne me ferais-je pas nommer roi à sa place ?

Cette proposition ne fit que traverser son esprit.

Il sourit malicieusement.

— Oh ! non, reprit-il, restons ce que je suis ! Corisco obéit, sans s'en douter, à ma volonté, et moi, je n'obéis point à la sienne !

Dans un pays civilisé, cet homme fût devenu un profond politique !

En voyant cette foule nombreuse d'hommes armés, poussant vers eux des clameurs qu'on eût plutôt prises pour des

menaces que pour des transports de joie, l'homme, le singe et l'éléphant s'arrêtèrent.

L'éléphant regarda le singe, le singe regarda l'homme, et celui-ci, ayant songé que l'assemblée tumultueuse qui s'agitait au bas de la colline ne pouvait être là dans un but d'hostilité contre lui, puisqu'elle ignorait qu'il dût arriver, dit d'une voix tranquille :

— Avançons !

Aussitôt le singe, s'appuyant gravement sur son énorme trique, ouvrit la marche ; l'éléphant le suivit sans la moindre hésitation.

Jean Finfin, qui rêvait les grandeurs, avait là une bien belle occasion d'arriver tout de suite à une position que bien peu d'hommes ont osé envier : celle de grand manitou des Chikanois ! Le jeune homme eut la modestie de n'y point songer, et le dieu qu'il pouvait détrôner lui en sut apparemment un gré infini, car, agitant ses grands bras... de bois, il s'écria d'une voix formidable :

— Peuple chikanois, voici votre général, l'envoyé du grand manitou !

Aussitôt les deux armées et le peuple se prosternèrent en face de l'homme, de l'éléphant et du singe.

Cette humble posture rassura complétement Finfin.

Le singe eut un sourire de triomphateur, et jeta vers son maître un regard plein d'un légitime orgueil.

Alors ce fut au tour de Corisco Ier de souhaiter la bienvenue à Jean Finfin ; il s'approcha, non sans quelque inquiétude, du groupe immobile et silencieux, et tint à

l'homme un discours auquel celui-ci ne comprit pas un mot.

L'éléphant, que cela ennuyait et qui était d'un caractère folâtre, preuve d'une conscience tranquille, allongea sa trompe, prit doucement Corisco Ier par la taille et le planta sur son dos, à côté de Jean Finfin.

Le peuple chikanois n'était pas ennemi d'une franche gaieté; il s'amusa donc beaucoup de l'ingénieuse idée de l'éléphant, qui lui sembla d'un heureux augure.

En termes bien sentis, Jean Finfin salua le roi et le peuple, et le cortége traversa les rangs de l'armée pour se rendre au palais de Corisco, qui ne pouvait faire autrement que d'offrir l'hospitalité à son futur généralissime et à ses deux compagnons.

Le lecteur se doute apparemment de quelle nature était le palais du roi; il était tout simplement construit avec des branches d'arbre et de la paille.

Pour y arriver, on traversait une enceinte particulière assez vaste, qui renfermait une trentaine de cases habitées par les principaux officiers de Corisco Ier et les esclaves; cette enceinte était gardée par dix hommes armés de flèches et de zagaies. Au milieu de l'enceinte, se trouvait la case royale, assez étendue, et divisée, à l'aide de feuilles de palmier, en divers compartiments. L'intérieur était décoré de nattes, de calebasses pleines de vin de palmier, de fusils et de sabres, échangés, sans nul doute, avec les caravanes qui font le voyage du golfe de Guinée au Soudan, par l'intérieur de l'Afrique.

L'entrée de la case royale étant trop basse pour que l'éléphant pût y pénétrer, il resta à la porte, mais Pompée

suivit Jean Finfin et prit place à ses côtés, en face du roi; celui-ci alla s'asseoir sur une estrade peu élevée adossée à la muraille.

Les officiers de sa maison, ayant à leur tête l'interprète du manitou, assistèrent à cette entrevue solennelle et s'empilèrent pêle-mêle sur les nattes, à l'exception du sorcier, qui avait droit à une natte spéciale décorée de dessins bizarres.



Le sorcier et les officiers du roi.

Il s'agissait de s'expliquer, et c'était là la chose difficile.

Le sorcier se chargea de faire comprendre à Jean Finfin ce qu'on attendait de lui.

A défaut d'une langue commune, il usa de la pantomime, et sa mimique fut tellement ingénieuse, tellement expressive, qu'elle équivalait presque au langage usuel.

Jean Finfin comprit parfaitement, et répondit à l'aide du même procédé.

Il commença par complimenter son interlocuteur sur le

grand art qu'il apportait dans sa mimique, et, sans refuser précisément l'emploi brillant qui lui était offert, il fit observer que le roi de Kayli ne lui ayant jamais été personnellement désagréable, il n'avait aucune raison de combattre contre lui.

— C'est l'ordre du grand manitou ! répliqua le sorcier dans le langage que nous connaissons.

— S'il en est ainsi, dit Jean Finfin en souriant, je ne veux point être désagréable au grand manitou, et je me mettrai volontiers à la tête des vaillantes armées chikanoise et imbikienne, afin de délivrer la princesse Juba.

Cette réponse fut accueillie avec une grande joie par tous les assistants.

La séance fut levée, et le nouveau général fut conduit en grande pompe, par le cortége officiel, jusqu'à la case qui lui était destinée. Il va sans dire que le singe Pompée et l'éléphant Énogat s'empressèrent de suivre leur ami.

On construisit immédiatement, à côté de la case de Jean Finfin, un abri pour l'éléphant. Quant au singe, il logea avec son maître.

Corisco Ier s'empressa d'envoyer des provisions de bouche au généralissime de ses armées, et des esclaves pour le servir; celui-ci, qui était à jeun, ordonna aussitôt qu'on servît le repas, ce qui fut fait avec une promptitude inusitée chez les nègres.

N'oublions pas d'ajouter — car le fait est important — que Corisco n'omit point de faire poser un factionnaire à la porte de Jean Finfin. C'est un honneur qui se rend

généralement à tous les grands personnages, dans les pays sauvages comme dans les pays civilisés. Je sais que cet honneur est parfois gênant, et que son utilité est fort contestable ; mais les grandeurs ne sont pas sans avoir quelques légers inconvénients, que l'on subit d'autant plus facilement qu'ils flattent l'amour-propre, et, comme dans l'espèce, empêchent les chiens errants et les mendiants de se faufiler dans les demeures où ils n'ont pas l'habitude d'être admis.



Le palais du roi Corisco Ier.

XVI

CE QUE JEAN FINFIN VIT CHEZ LES CHIKANOIS.

On serait dans une erreur profonde si l'on croyait que les peuples qui vivent en dehors des besoins de la civilisation n'ont que des habitudes simples, des mœurs douces et des usages se rapprochant de la nature.

Jean Finfin partageait cette erreur. Son séjour chez les Chikanois le détrompa complétement.

Un fait odieux existe chez les peuplades de l'Afrique : c'est l'esclavage !

Et un esclavage autrement terrible que celui qui est né de la traite des noirs.

Autant de prisonniers faits dans les combats, — et la guerre est à l'état permanent, — autant d'esclaves !

Tous les pauvres sont les esclaves des riches !

Tous les riches sont les esclaves des tyrans qui les gouvernent !

Un nègre devient esclave par les chances de la guerre, si elles lui sont défavorables;

Par la fantaisie du roi et de ses ministres;

Par une dette, s'il ne peut désintéresser son créancier.

La forme de ces gouvernements est le despotisme le plus absolu; la férocité de ces roitelets surpasse toute idée. Le chemin de leur cabane est parsemé d'ossements humains.

A la fête des tributs, — qu'on devrait appeler plus justement la fête des impôts, — le roi arrose de sang le tombeau de ses ancêtres. Cinquante esclaves sont massacrés autour



Le massacre des esclaves.

du sépulcre royal; ces victimes, pour la plupart des prisonniers de guerre, se laissent immoler avec une stupide indifférence.

Dans toutes les fêtes publiques, on sacrifie, avec les esclaves, un nombre considérable des officiers du prince. Quelques enragés n'attendent même pas qu'ils aient été désignés par le roi; ils vont d'eux-mêmes s'offrir au bourreau.

A la mort d'un roi, on renouvelle toutes les cérémonies funèbres qui ont eu lieu pendant le règne du prince, ainsi

que les sacrifices dont elles ont été accompagnées. Puis les frères, les sœurs et les neveux du roi se précipitent hors du palais et, simulant un chagrin qui n'existe pas, mettent à mort, pour se consoler, tous ceux qu'ils rencontrent sur leur passage.

L'orgueil de ces despotes égale leur barbarie. On rirait beaucoup en écoutant les pompeux discours de ces princes, dont les armées s'élèvent à quelques centaines de nègres mal armés.

Jean Finfin apprit que les Chikanois avaient immolé sur le tombeau du prédécesseur de Corisco Ier tous ses esclaves et son premier ministre, et le peuple avait exécuté, pendant plusieurs jours, des danses accompagnées de chants autour de cette hécatombe.

Les Chikanois, quoique nés dans l'abrutissement, étaient pétris de vanité. De tous les maîtres, ces êtres dégradés étaient les plus durs, les plus barbares et les plus capricieux. Les esclaves ne les approchaient qu'à genoux, et les grands traitaient avec une morgue extrême, — très-comique si elle n'eût pas été cruelle, — le peuple qui courbait dans la poussière un front servile. Tous considéraient comme le plus grand des monarques Corisco Ier, fier de la prérogative de ne pas marcher pieds nus, lorsqu'il possédait une chaussure quelconque, et ridiculement affublé des débris d'un uniforme européen qui, sur lui, produisait l'effet le plus grotesque.

Jean Finfin remarqua que les sujets et les grands n'abordaient le roi Corisco qu'en se prosternant devant lui et en se couchant à plat ventre sur le sol.

Un jour, Corisco ayant éternué, un de ses esclaves battit

des mains, et ce battement de mains fut répété de proche en proche par tous les Chikanois.

Le singe Pompée, joyeux de cette manœuvre qui l'amusait beaucoup, s'empressa d'imiter les Chikanois, et le roi, flatté de cette déférence, s'empressa de le nommer sonnette de première classe, honneur qui n'était accordé qu'aux princes du sang et aux ministres.



Le tour de la calebasse.

Corisco dînait en public, entouré de ses ministres; mais dès qu'il s'apprêtait à avaler son vin de palme, les personnes présentes étaient tenues de se jeter par terre, de peur que le roi ne mourût si quelqu'un de ses sujets le voyait boire !

La jonglerie et l'astuce devaient jouer un rôle considérable chez les Chikanois. Nous en avons vu un échantillon

dans le chapitre précédent; Finfin était appelé à en voir de plus fortes.

Le fétiche national n'avait pas seul le privilége de faire des miracles, quelques-uns étaient réservés au roi. Ainsi, à certaines époques de l'année, il plantait, à la vue du peuple entier, une racine dans une calebasse. Un instant après, on présentait, par un adroit escamotage, une autre calebasse avec une racine qui avait poussé des jets. Ce tour de passe-passe, que je signale à l'illustre Robert-Houdin, afin qu'il le classe dans son répertoire, déterminait les espérances au sujet de la récolte.

A l'époque où les pluies allaient commencer à tomber, Corisco se rendait en grande cérémonie sur la colline la plus élevée, et ordonnait solennellement à la pluie d'arroser la terre; mais, comme les nuages auraient pu ne pas obéir, il attendait prudemment, pour cette cérémonie, qu'il eût commencé à pleuvoir, et le peuple s'en allait, bien convaincu de la toute-puissance de son prince.

Les Chikanois ne se contentaient pas du fétiche national que le grand prêtre savait si bien faire parler : leurs demeures étaient parsemées de *Mokissos*, espèces de divinités subalternes auxquelles ils adressaient leurs prières et qu'ils consultaient chaque jour.

C'était, chez l'un, une plume d'oiseau, une arête de poisson, une datte, une noix de coco, une corne, un brin d'herbe quelconque. Un troisième adorait un arbre, un rocher; d'autres, enfin, une grenouille, un serpent, qu'ils croyaient doués de vertus divines.

Jean Finfin reconnut que tous les Chikanois étaient paresseux, indolents, menteurs, pillards et de mauvaise

foi. Ils passaient les jours à dormir et les nuits à voler ou à danser au son de leurs tambours, en faisant des sauts et en prenant les postures les plus bizarres.

En Chikan, il était permis de tromper ceux avec qui l'on avait des rapports, et de s'emparer du bien d'autrui, si l'on pouvait le faire impunément.

Tels étaient les gens que Finfin était appelé à commander.

Notre héros vit encore beaucoup de choses fort étranges chez les Chikanois; mais il serait sans intérêt de les raconter ici, et nous passerons au chapitre suivant.



XVII

CHASSE A L'HIPPOPOTAME.

Avant que Jean Finfin se mît à la tête des deux armées chikanoise et imbikienne, Corisco Ier voulut donner à son généralissime le spectacle d'une chasse à l'hippopotame.



L'hippopotame.

Cet amphibie, le plus gros, le plus monstrueux après l'éléphant, est très-commun en Afrique. On l'y trouve dans presque tous les fleuves, toutes les rivières et dans beaucoup de lacs. En Chikan, les hippopotames étaient si

nombreux et causaient de tels dégâts aux récoltes, qu'on était obligé d'organiser, chaque mois, de grandes chasses à l'hippopotame. C'était à une de ces chasses que Jean Finfin était convié.

Je voudrais voir nos chasseurs parisiens nez à nez avec un animal qui a habituellement cinq mètres de longueur et pèse environ cinq mille kilogrammes ! Je doute fort que la vue de sa formidable gueule, garnie de huit dents, dont quatre défenses qui ont soixante centimètres de longueur, d'une largeur démesurée et fendue jusqu'aux tempes, les mît en gaieté. Et cependant, cette redoutable mâchoire, qui ferait prendre l'hippopotame pour le plus féroce et le plus carnassier des animaux, est tout à fait trompeuse, car il se borne à paître comme le plus pacifique de nos bœufs, dévorant ici les brins de roseau, de jonc, les jeunes pousses des arbustes aquatiques; là, le maïs, le millet, le riz, les cannes à sucre; mais ce régal, dont il est très-friand, décèle bien vite sa présence, par les ravages qu'il fait dans les champs, et lui coûte habituellement la vie.

Les Chikanois emploient trois moyens pour le chasser.

Ils creusent sur le passage qu'ils lui voient suivre une fosse profonde recouverte de branchages et de terre, et au fond de laquelle sont plantés des pieux de bois, très-durs et très-aigus. L'animal, en passant sur ce piége, tombe de tout son poids au fond de la fosse, s'y blesse cruellement, et on l'achève à coups de lance et d'épieu.

Ou bien, ils s'embusquent tout simplement derrière un buisson, un monticule, un arbre, l'ajustent et cherchent à lui loger une balle dans l'œil, dans l'oreille ou au ventre.



Chasse à l'hippopotame.

Toute autre part, le projectile ne pénétrerait pas à travers son épaisse enveloppe rougeâtre.

Blessé, l'hippopotame devient furieux, et il y a danger pour le chasseur maladroit, car l'énorme amphibie cherche alors à renverser tout ce qui lui porte ombrage.

Le troisième moyen consiste à aller chercher l'animal au sein de ses retraites, dans les fleuves, les rivières et les lacs.

Trois Chikanois montent dans une pirogue, et l'un d'eux le harponne avec une longue lame de fer très-pointue, aiguisée dans les trois quarts de sa longueur, et attachée à une corde au bout de laquelle se trouve un flotteur. L'hippopotame blessé se cache aussitôt au fond des eaux; mais il est obligé de revenir à la surface pour respirer. Alors, on le harponne de nouveau; il perd ainsi son sang peu à peu et finit par succomber. C'est, du reste, le moyen employé par les baleiniers pour chasser les grands cétacés.

Souvent le poids de l'hippopotame est si considérable que l'on est obligé de le dépecer dans l'eau.

Pour cette fois, et afin de donner à Jean Finfin une haute idée de l'adresse de ses sujets, Corisco avait choisi le second moyen, la chasse au fusil, et il avait désigné les tireurs qui devaient abattre l'hippopotame; ils étaient au nombre de cinq.

Bien avant le jour, la moitié de la population chikanoise était sur le bord de la rivière, cachée sous les branches des tamariniers et des mangliers.

Une forte claie, solidement attachée sur des troncs d'arbres et qui devait servir à transporter le monstre, avait été apportée par les esclaves de Corisco. Jean Finfin était muni

d'une excellente carabine qu'il avait trouvée parmi les panoplies du roi.

Depuis longtemps déjà les chasseurs gardaient la plus complète immobilité, lorsqu'un cri, qui tenait le milieu entre le grognement du porc et le hennissement du cheval, arriva jusqu'à Jean Finfin. Celui-ci, qui avait énormément plus confiance en la justesse de son tir qu'en l'adresse des Chikanois, arma sa carabine.



Deux masses noires sortirent de l'eau.

Une main se posa sur son épaule, et Jean Finfin apprit que l'animal se trouvait encore à un kilomètre de là.

L'attente fut longue.

Enfin une masse noire sortit de l'eau; elle fut immédiatement suivie d'une autre : c'étaient le mâle et la femelle. Quelle bonne fortune pour les Chikanois, qui ne s'attendaient à trouver qu'un seul hippopotame !

Le mâle marchait en tête, avec précaution, dressant ses courtes oreilles et engloutissant de ci de là des épis de maïs qui se trouvaient à portée de sa formidable mâchoire.

Trois tireurs se levèrent et firent feu sur l'animal qui marchait en tête. L'hippopotame se dressa sur ses jambes de derrière et roula sur le sol en poussant d'affreux grognements. Aussitôt, la femelle épouvantée fit volte-face et voulut retourner vers la rivière. Les deux autres tireurs lui barraient le passage; elle resta un instant indécise, et les deux chasseurs profitèrent de ce moment pour viser l'animal et faire feu. Mais l'un des fusils rata, et la seconde balle, mal dirigée, alla frapper l'animal au front et glissa sur la peau épaisse. L'hippopotame, furieux, courut sur les deux nègres qui, placés dans un sentier étroit et bordé de mangliers infranchissables, ne pouvaient fuir l'atteinte de ses terribles défenses. Ils allaient tous les deux subir la peine de leur maladresse, lorsque Jean Finfin épaula sa carabine et fit feu. L'animal piqua une tête dans l'étroit sentier, et, après avoir agité ses quatre pieds en l'air, resta là, foudroyé!

La balle de Jean Finfin, entrée par l'oreille, s'était logée dans la tête et avait amené une mort instantanée.

Alors éclatèrent dans les airs des cris de joie extraordinaires.

Corisco fit apporter le vin de palme, qu'on s'empressa de distribuer aux chasseurs, et tous les Chikanois se mirent à danser une sorte de ronde, avec force contorsions, autour des deux amphibies.

On chanta la ronde de l'hippopotame.

Ici l'auteur est contraint de faire un aveu pénible.

Il voulait donner, en pompeux alexandrins, la traduction de ce chant curieux, qu'il avait trouvé dans le manuscrit d'où il tire cette véridique histoire, et il avait fait

venir de la côte d'Afrique un savant de première classe qui devait lui inculquer les principes de la langue chikanoise; malheureusement, il n'a pu mordre à cette langue, et il a été contraint de renvoyer le savant chikanois dans son pays.

Si, parmi les lecteurs, il se trouvait un érudit, familier avec les dialectes de la côte africaine, l'auteur s'empresserait de lui confier le manuscrit original, afin de ne pas priver la postérité de cette intéressante poésie nègre.

Après le chant et la danse, les deux hippopotames furent placés sur la claie et amenés au village.



L'animal resta là foudroyé.

XVIII

COMMENT LE ROI DE KAYLI REÇUT L'AMBASSADE DE JEAN FINFIN.

Le moment d'entrer en campagne contre le roi de Kayli était arrivé.

Les dispositions de Jean Finfin furent bientôt prises.

Il passa en revue les deux armées chikanoise et imbikienne, et ordonna que tout le monde se tînt prêt à lever le camp à l'aurore du jour suivant.

Il paraîtra peut-être invraisemblable à nos lecteurs que les Chikanois et les Imbikiens se laissassent commander par un étranger qui ne savait pas un mot des langues que parlaient ces soldats, et qui, peut-être, ne possédait aucune des qualités qui font les grands capitaines.

Ce reproche d'invraisemblance serait mal fondé. Il suffirait, pour établir la véracité de ce récit, de rappeler que la présence de Jean Finfin, monté sur son éléphant et escorté du singe Pompée, avait été saluée par des transports d'enthousiasme et les acclamations unanimes des deux armées.

Le fétiche national avait parlé, et cela suffisait à ces braves gens; il avait promis la victoire avec Jean Finfin, et leur confiance était absolue. Les peuples africains ne se

permettent point de discuter les paroles d'un oracle, et, en cela, ils font preuve d'une sagesse qui leur évite bien des soucis.

D'ailleurs, l'histoire authentique qu'on nous apprend dans les colléges et dans les lycées nous raconte des faits bien autrement extraordinaires. Caligula ne fit-il pas accepter du peuple qui passait pour le plus intelligent de l'époque, l'élévation de son cheval au poste de consul ? Il est vrai que ce fonctionnaire ne devait pas être trop exigeant, et, pourvu qu'on lui donnât une litière bien fraîche, de l'orge et de l'avoine en abondance et de bonne qualité, il était sans doute fort tolérant pour le reste.

Pour en finir sur ce point, nous dirons que les Chikanois et les Imbikiens n'avaient aucune idée de la tactique militaire, et que, pour eux, le meilleur général était le plus brave et le plus adroit; or, Jean Finfin avait prouvé qu'il possédait ces deux qualités; donc cela, joint au merveilleux de son arrivée, suffisait pour qu'ils eussent en lui une foi robuste.

Le même jour, Corisco Ier, en compagnie du sorcier qui s'acquittait si bien de ses fonctions, se présenta, à la nuit et fort mystérieusement, chez son général en chef. Cette marque de condescendance, tout à fait en dehors des usages, flatta beaucoup Jean Finfin; mais, lorsqu'il connut le but de cette démarche, il fut médiocrement satisfait, et son amour-propre subit un cruel échec.

Corisco Ier, par l'organe du sorcier, nous devrions dire à l'aide de la mimique très-expressive que possédait celui-ci, expliqua à Jean Finfin que la guerre qu'il entreprenait allait lui coûter les yeux de la tête et mettre son trésor à

sec; il invita donc son général à faire main basse sur les finances du roi de Kayli, qui passait pour être très-riche.

A cette recommandation, Jean Finfin fit la sourde oreille. Il voulait bien contribuer à la délivrance de la princesse Juba, mais il répugnait au pillage, et tous les efforts de Corisco, réunis à ceux du grand prêtre, furent impuissants à obtenir une promesse que le jeune homme ne voulait pas faire.



Corisco et le sorcier chez le général en chef.

Ce semblant d'absence de compréhension de la part de son généralissime jeta un froid dans l'entretien. Corisco n'eut plus qu'une confiance médiocre en un chef qui dédaignait les richesses de l'ennemi qu'il allait combattre; il insista cependant sur ce point : que le roi de Kayli, s'il n'était pas tué dans la bataille, devait être fait prisonnier et amené en Chikan pour être sacrifié aux mânes du jeune roi d'Imbiki, qu'il avait fait décapiter. Jean Finfin répondit

que la peine du talion était une coutume barbare qu'il désapprouvait, et que, dans le cas où le sort des armes lui serait favorable, il ne ferait prisonnier le roi de Kayli qu'à la condition que Corisco Ier renoncerait à son projet.

Le roi allait se récrier bien fort contre cette prétention, mais l'interprète du fétiche arrêta la manifestation du souverain et promit au général qu'il serait fait selon son désir.



Le roi de Kayli ne bougea pas.

Jean Finfin, ne soupçonnant point chez le grand prêtre aucune arrière-pensée, se tint pour satisfait.

Le lendemain, au jour naissant, le général et son armée se mirent en route pour le royaume de Kayli, qui était situé à dix journées de marche de Chikan, en se dirigeant vers le nord. Sa résidence royale avait nom Sama-Chili et se trouvait au centre du royaume.

Le pays de Kayli est couvert de montagnes et de forêts qui en rendent l'accès très-difficile. Se fiant en ces défenses

naturelles, et plein de mépris pour les Chikanois, le souverain de Kayli ne bougea pas lorsqu'on vint lui apprendre que l'armée ennemie était campée au pied des montagnes qui protégeaient son royaume et rendaient une invasion à peu près impossible. Jean Finfin ne voulait point se départir, même avec un roi nègre, des formes qui distinguent les pays civilisés. Après avoir mis son armée à l'abri de toute surprise et s'être assuré d'un bon campement, il chercha un ambassadeur qui voulût bien accepter la mission délicate de porter au roi de Kayli l'injonction d'avoir à rendre la princesse Juba et les prisonniers chikanois; mais comme le roi n'avait aucune notion du droit des gens et que sa férocité était proverbiale, aucun Chikanois ne voulut se charger de cette mission périlleuse. Un guerrier imbikien, qui avait autrefois visité le pays de Kayli, consentit cependant à l'accepter. Toutefois, il mit à son acceptation une condition assez bizarre : il demanda à être accompagné dans son ambassade par le singe Pompée.

Cette demande embarrassa Jean Finfin.

Le singe Pompée, depuis qu'il vivait parmi les nègres, manifestait une grande antipathie pour la race noire; il passait ses journées à parcourir le camp, et cherchait toutes les occasions possibles d'être désagréable aux soldats de Corisco et à ses alliés. Il était donc difficile de le déterminer à suivre l'un d'eux.

Cependant Jean Finfin ne renonçait pas facilement à ses idées. Il appela Pompée, le caressa et lui tint un discours fort touchant que nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici. Ce qui nous en empêche, c'est que ce discours, moitié mimé et moitié parlé, perdrait toute sa saveur et toute son

éloquence persuasive à être traduit en caractères graphiques qui ne pourraient exprimer, sans des détails nombreux et fatigants pour le lecteur, le geste et l'inflexion de voix que Jean Finfin sut utiliser pour convaincre Pompée.

Le singe comprit parfaitement le désir de son maître, et, comme il professait pour celui-ci un dévouement absolu, il consentit, avec des mines piteuses très-réjouissantes, à suivre le guerrier imbikien. Notre héros, touché de sa soumission, lui confia sa longue canardière. Cet acte de confiance flatta l'intelligente bête, et lui rendit une partie de la gaieté que la séparation momentanée qui lui était imposée lui avait fait perdre.

Avant de se mettre en route, il alla faire ses adieux à son compagnon Énogat, et rien ne fut plus touchant que cette entrevue des deux amis. Le singe s'approcha de l'éléphant, et, remuant les lèvres, semblait lui parler à l'oreille. On eût juré que l'éléphant comprenait; il était agité, inquiet, dressait ses oreilles, ouvrait ses petits yeux et posait délicatement sa trompe sur l'épaule de Pompée.

Jean Finfin montra le haut de la montagne au singe.

— En route! lui dit-il.

Et Pompée, brandissant le long fusil, s'engagea, suivi du guerrier imbikien, dans le sentier qui devait le conduire à la résidence du roi de Kayli.

Bientôt les deux voyageurs arrivèrent dans un village ennemi; ses habitants, reconnaissant dans le nègre un guerrier imbikien, voulurent s'emparer de sa personne; mais Pompée, qui comprenait toute l'importance du rôle qu'il avait à remplir, joua de telle façon de sa canardière qu'aucun d'eux n'osa mettre la main sur un ambassadeur si bien

protégé et accompagné. L'attitude résolue du singe, sa haute taille, ses longues moustaches et ce grand diable de fusil, qu'il manœuvrait avec une dextérité incroyable, firent qu'ils se tinrent à distance et se contentèrent d'escorter l'homme et le singe jusqu'à Sama-Chili, où se trouvait le roi.



Pompée accompagnant le guerrier imbikien.

Dans le trajet du village à la résidence royale, l'escorte s'était considérablement augmentée, et, lorsque le guerrier imbikien et Pompée arrivèrent devant le palais du roi, ils étaient suivis d'au moins trois cents nègres qui poussaient toutes sortes de clameurs. Le brave Pompée en était tout ahuri, mais il gardait la dignité et le sérieux qui convenaient à un singe de sa valeur et de son importance.

Ces clameurs attirèrent l'attention du monarque, qui, en ce moment, dînait fort tranquillement d'une tranche d'hippopotame et d'un rôti de singe; il crut à l'invasion de sa capitale par l'armée chikanoise, et, comme il était brave, il sauta sur ses armes et sortit de son palais.

A son apparition, toutes les voix se calmèrent, le silence se fit, et les fronts se prosternèrent dans la poussière.

Seuls, le guerrier imbikien et le singe Pompée restèrent debout, calmes et impassibles.

Mais déjà le roi avait reconnu, aux incisions qui labouraient la figure du nègre, qu'il avait en face de lui un soldat ennemi.

— Que veux-tu, chien ? demanda le despote d'un ton de mépris.

Évidemment ce monarque manquait d'éducation, car un ambassadeur a droit, même parmi les noirs, à des formes plus parlementaires.

Le soldat imbikien ne parut point affecté de cette injure; il avait, sans doute, la conscience de la haute mission qui devait le protéger. Il se contenta de dire simplement au roi qui l'interrogeait :

— Le guerrier blanc, fils du grand Manitou, m'envoie vers toi pour te commander de lui rendre la princesse Juba et les chefs de la nation chikanoise que tu retiens prisonniers.

On vit le roi blêmir sous sa peau noire.

— Me commander ! s'écria-t-il avec colère, quel audacieux a pu avoir cette prétention ?

— Je l'ai dit : c'est le guerrier blanc venu de l'ouest.

— Quel est ce guerrier blanc ?

— C'est le fils du grand Manitou !

C'est vainement que le roi de Kayli voulut en savoir davantage. L'ambassadeur ne sortit point de son thème : guerrier blanc, fils du grand Manitou, commande de rendre les prisonniers !

Ce guerrier blanc, fils du grand Manitou, inquiétait bien un peu le roi; il devait posséder quelque puissance occulte, celui qui avait pu déterminer un Imbikien à se présenter devant sa sublime majesté ! Mais cette préoccupation ne fut pas de longue durée; il se croyait le plus puissant de tous les rois et à l'abri de toutes les attaques; sa férocité ordinaire reprit son cours.

— Regarde ! dit-il en désignant à l'Imbikien les pieux qui entouraient sa case, surmontés chacun d'une tête humaine, ce sont les chiens chikanois !

Le nègre jeta un regard vers ces horribles trophées.

Le roi reprit : — Une place reste libre; sais-tu quelle tête va l'occuper ?

Le guerrier resta impassible.

Le roi leva un doigt en l'air et dit : — C'est la tienne !

A peine cette phrase était-elle prononcée, que la tête de l'Imbikien roula sur le sol, tranchée par le sabre du bourreau qui s'était approché du groupe sur le signe du roi.

En voyant cette tête tomber à ses pieds, le singe Pompée poussa un cri et se retourna subitement.

Il se trouva en face du bourreau, qui tenait encore à la main sa lame toute ruisselante.

La fureur se lisait dans les yeux du singe.

Il prit son long fusil par le canon, et, s'en servant comme il eût fait d'une massue, il asséna un coup de crosse si violent sur la tête du bourreau qu'il lui brisa le crâne.

Un cri de rage sortit de la bouche des nègres.

Ils voulurent se précipiter sur Pompée; mais déjà celui-ci, avec l'agilité que nous lui connaissons, avait ramassé la tête du guerrier imbikien et, d'un bond prodigieux, avait été se loger sur la toiture de la case royale.

Le nègre le plus rapproché de la case lança sa zagaie vers le singe. Le dard, poussé d'une main vigoureuse, vint se ficher dans le bras de Pompée; mais le singe arracha vivement le javelot de son bras, et, mettant en joue l'auteur de sa blessure, lui logea une balle en pleine poitrine.

Le nègre tournoya sur lui-même, étendit les bras en avant et tomba lourdement sur le sol. Alors des hurlements sortirent de toutes les poitrines; vingt zagaies furent lancées dans la direction de Pompée, et plusieurs coups de fusil furent tirés sur lui. Lorsque la fumée fut dissipée, on chercha le singe sur le toit; il avait disparu, emportant avec lui la tête du soldat imbikien.

Dans la nuit, il arriva au camp chikanois.



XIX

JEAN FINFIN, SECONDÉ PAR POMPÉE ET ÉNOGAT, REMPORTE UNE GRANDE VICTOIRE SUR LE ROI DE KAYLI.

Le retour de Pompée, blessé et porteur de la tête de son ambassadeur, prouva à Jean Finfin qu'il avait eu tort



Pompée rapporte la tête de l'ambassadeur.

d'agir avec le monarque africain comme avec le chef d'une nation civilisée. Sa conscience étant désormais dégagée de tout remords, il se décida à user de représailles envers ce roi barbare.

L'invasion du royaume de Kayli était impossible; il fallait donc harceler le roi et l'obliger à descendre dans la

plaine. Pour arriver à ce but, un seul moyen était praticable : c'était de l'enfumer légèrement en mettant le feu, çà et là, à quelques bouquets d'arbres qui croissaient, isolés des forêts, sur le flanc de la montagne.

Le moyen était peut-être un peu vif, parce que l'incendie pouvait atteindre un village, se communiquer à la forêt et rôtir les nègres tout vifs; mais comme les délicatesses étaient hors de saison avec un peuple anthropophage et un roi qui ne procédait que par l'enlèvement et la décapitation, Jean Finfin s'y résigna sans trop de difficultés.

Il se fit accompagner par une escorte de cinquante hommes, et s'en alla allumer l'incendie autour de la montagne, en dix endroits différents. Toutefois, il prit des précautions pour que l'incendie se concentrât sur les points où il était allumé.

Bientôt la montagne fut entourée d'une fumée épaisse qui la rendait presque invisible. A coup sûr les habitants de Sama-Chili ne devaient pas être à leur aise.

Jean Finfin rentra dans son camp et attendit.

Personne ne bougea dans la montagne.

Le singe Pompée, dont la blessure était insignifiante, trouva sans doute que l'idée de l'incendie était originale, car il donna les marques de la joie la plus vive en voyant les colonnes de fumée s'élever dans les airs, et, tant qu'il dura, il employa son temps à le contempler, attendant patiemment le résultat.

Cependant, plusieurs jours se passèrent dans cette attente, et les ennemis demeuraient invisibles. Pompée semblait faire de grands efforts de réflexion.

Un matin, les incendies partiels s'éteignirent, laissant des places nues sur le flanc de la montagne, et la fumée se

convertit en spirales blanches qui ressemblaient à de légères vapeurs, comme il en surgit au matin des lieux humides.

— Diable ! se dit Jean Finfin, faudra-t-il donc recommencer ?

Et il remit au lendemain pour prendre une décision.

En faisant sa ronde ordinaire autour du camp, il ne vit point Pompée à sa place habituelle; il le fit chercher de tous les côtés : le singe fut introuvable. Qu'était-il devenu ?

Vers le milieu de la nuit, un bruit vague se fit entendre dans le camp. Jean Finfin, qui ne dormait que d'un œil, fut aussitôt sur pied, et son premier soin, croyant qu'il était attaqué par le roi de Kayli, fut de jeter un regard vers la montagne.

Elle était étincelante de flammes! A la clarté produite par ce nouvel incendie, il vit dans les arbres et sur les sentiers abrupts comme une légion de démons brandissant des tisons enflammés qu'ils jetaient sur tous les points de la forêt.

— Qu'est ceci ? se demanda Jean Finfin en se frottant les yeux. Sont-ce des hommes ou des singes ?

Au moment où il se posait cette question, une clameur immense retentit dans la montagne : c'étaient ses habitants qui fuyaient l'incendie dévorant et se précipitaient vers la plaine, par la seule issue encore libre, comme un ouragan dévastateur.

Jean Finfin fit mettre ses soldats en demi-cercle, cachés dans les hautes herbes, pour fermer toute issue aux gens de Kayli; il se plaça au centre de son armée, monté sur Énogat, et attendit de pied ferme l'irruption humaine qui allait faire invasion dans la plaine.

Ce furent, d'abord, les guerriers de Kayli, ayant le roi à leur tête, qui se présentèrent; ils s'avancèrent jusqu'au milieu de la plaine et poussèrent leur cri de guerre.

Le silence le plus grand régnait dans l'invisible armée commandée par Jean Finfin. Ce silence, contraire à toutes les traditions de guerre chez les nègres, jeta un moment d'indécision parmi les guerriers de Kayli. Jean Finfin en



Énogat s'élance au milieu des ennemis.

profita pour donner le signal convenu, et son armée se montra subitement en poussant des hurlements sauvages susceptibles d'épouvanter les fauves.

Le choc des ennemis fut terrible!

Ce fut un mélange de corps noirs entrelacés, combattant à l'aide de la zagaie, de la lance, du sabre et de la hache en pierre, et s'attaquant avec une ardeur extraordinaire. Sous les reflets de l'incendie, on eût dit que l'enfer était déchaîné

et avait vomi sur terre une légion de démons. L'éléphant Énogat, stimulé par la voix de Jean Finfin, s'était élancé au milieu des ennemis, foulant sous ses pieds tout ce qui lui faisait obstacle, tuant avec ses défenses les nègres qui se présentaient devant lui, et, avec sa trompe, lançant en l'air les soldats de Kayli, qui retombaient mourants sur le sol. Les dards lancés contre lui glissaient sur sa peau huileuse ou, en atteignant légèrement l'épiderme, n'avaient d'autre résultat que d'exciter davantage sa fureur.

Cependant le roi de Kayli et son armée combattaient avec l'énergie du désespoir. Entourés de toutes parts d'ennemis, cernés du côté de la montagne par le feu, ils n'avaient d'autre ressource que de faire une trouée devant eux, à travers les Chikanois; mais un obstacle difficile à franchir leur barrait le passage : c'était le terrible éléphant ! Les efforts du roi de Kayli se concentrèrent sur cet obstacle. A un cri qu'il poussa, une centaine de guerriers s'élancèrent vers le monstrueux animal et l'entourèrent, essayant d'atteindre de leurs traits son invincible conducteur, le guerrier blanc; et peut-être y fussent-ils parvenus, sans un incident nouveau qui vint mettre la terreur parmi eux et décider du gain de la bataille.

Une cinquantaine de singes Pongos, encore armés de tisons enflammés et dirigés par Pompée, se faisaient jour à travers l'armée de Kayli et accouraient au secours de l'éléphant Énogat en brûlant tout ce qui s'opposait à leur passage. Nous n'affirmerions point que quelques Chikanois et plusieurs Imbikiens ne furent pas victimes de cette irruption des singes.

De plus braves que les guerriers de Kayli eussent été

épouvantés par ces ennemis d'un nouveau genre. Ils furent pris d'une frayeur subite que fit naître la croyance de l'intervention du mauvais esprit en faveur des Chikanois, et, jetant bas leurs armes, ils cessèrent une défense qui leur semblait inutile.

En voyant ses amis victorieux, Pompée, tout joyeux, abandonna sa troupe, qui se dispersa bientôt et finit par disparaître complétement. Pompée avait été prendre place sur le dos d'Énogat, à côté de son maître.

Le jour arriva, et Jean Finfin, grâce à cet auxiliaire, put faire cesser le combat et protéger ce qui restait de l'armée de Kayli.

Parmi les prisonniers, on trouva le tyran qui avait été la cause du combat. Quant à l'intéressante princesse Juba, on ne put la ramener à son père, par la raison que le roi de Kayli, pris de fureur à la vue de l'incendie, lui avait fait trancher la tête.

Ce nouvel acte de barbarie exaspéra Jean Finfin; il fit attacher le despote vaincu à l'aide de liens solides, et ne trouva pas de vengeance plus agréable que de le confier à la garde de Pompée. Rien ne pouvait charmer davantage le singe, mais rien ne pouvait être plus humiliant pour le roi.

Lorsqu'on se mit en marche pour regagner les États de Corisco Ier, Pompée attacha le roi de Kayli à une plante ligneuse qu'il transforma en corde, et le poussa devant lui en activant sa marche à l'aide d'une baguette.

C'est de cette façon à la fois burlesque et honteuse que ce roi fit son entrée chez Corisco Ier.

Durant le trajet, le prisonnier tenta plusieurs fois d'avaler sa langue, ce qui est un moyen de suicide fort usité

parmi les nègres; mais Pompée, qui ne le perdait pas de vue, s'aperçut des efforts que faisait le roi pour se soustraire à l'esclavage, et lui mit un bâillon très-ingénieux, qui l'empêcha de se livrer au genre de distraction qu'il préméditait.

Il va sans dire que, depuis le combat, dans lequel Pompée et Énogat avaient si bien secondé Jean Finfin et fait preuve d'intelligence et de bravoure, les liens d'amitié qui unissaient l'homme à ses bêtes et les bêtes à l'homme s'étaient singulièrement resserrés.

Fidèle à la parole que le grand prêtre du fétiche national avait donnée à Jean Finfin, Corisco ne fit point massacrer le roi de Kayli sur la tombe de son gendre; mais, par un raffinement de cruauté, il ordonna qu'on le jetât vivant dans un de ces édifices pyramidaux peuplés de termites, dont nous avons parlé au chapitre XIV, supplice bien autrement terrible que la mort!

Jean Finfin fut nommé à vie généralissime des armées chikanoises et créé prince, ayant à toute heure petites et grandes entrées à la cour de Corisco; il fut porté en triomphe et acclamé comme le sauveur des deux nations amies. C'était trop d'honneurs à la fois : Corisco en fut jaloux, et l'on se doute de ce que valait pareille jalousie!

Quant au singe Pompée et à l'éléphant Énogat, il fut question ni plus ni moins de les nommer fétiches nationaux, remplissant l'emploi à tour de rôle, chacun pendant une saison. Ils avaient pour eux le jeune parti chikanois. Mais les anciens, les farouches adorateurs du fétiche en bois, ayant à leur tête le sorcier que nous connaissons, intriguèrent si vigoureusement qu'ils restèrent victorieux, et le vieux fétiche fut maintenu dans ses fonctions. Toutefois,

ce conflit amena un schisme dans la nation chikanoise; Énogat, qui représentait la force et la majesté, fut adoré en secret par ceux qui avaient voulu le faire proclamer fétiche national. Pompée, en récompense de ses bons services et de sa valeur, eut le commandement de la garde particulière du roi et le grade de premier aide de camp du généralissime, fonctions dont il s'acquitta à merveille et avec une gravité qui fit l'admiration de tous les Chikanois.



Pompée poussa devant lui le roi de Kayli.

XX

JEAN FINFIN EST VENDU PAR LE ROI CORISCO. — POMPÉE VENGE SON MAÎTRE.

Il n'y a pas loin, dit-on, du Capitole à la roche Tarpéienne, et rien n'est plus vrai généralement.

Jean Finfin devait en faire bientôt la cruelle expérience.



Corisco et le grand prêtre se firent des confidences.

Il avait, à la cour du roi Corisco Ier, deux ennemis tout-puissants : le roi, d'abord, qui était jaloux de sa popularité; le grand prêtre du fétiche national, ensuite, qui craignait toujours pour l'avenir de ses fonctions, n'ignorant pas qu'un parti remuant et jeune n'attendait qu'une occasion favorable pour élever l'éléphant Énogat à la suprême puissance.

De sorcier à tyran, il n'y a pas la largeur de la main.

Corisco et le grand prêtre se firent de mutuelles confidences; ils se communiquèrent leurs craintes, leurs appréhensions, et résolurent de se débarrasser de Jean Finfin et de ses fidèles amis. Seulement la chose n'était pas facile à exécuter. Le meurtre et le poison jouent, il est vrai, un très-grand rôle dans les monarchies africaines, mais pas un Chikanois n'eût osé attenter à la vie de Jean Finfin, qui était considéré partout comme un être d'essence supérieure et protégé par le grand Manitou. Quant au poison, notre héros avait horreur de la cuisine nègre, et se nourrissait exclusivement de racines, de fruits, et ne buvait que de l'eau. On ne pouvait guère empoisonner les racines, les fruits et les cours d'eau !

Les deux scélérats qui complotaient sa mort eurent bien la pensée d'user de ce moyen à l'égard de Pompée et d'Énogat; mais, indépendamment de ce qu'ils croyaient le singe et l'éléphant un peu sorciers, ils redoutaient la colère de Jean Finfin, et, pour l'éviter, voulaient se débarrasser de l'homme avant d'occire les animaux.

La patience et la ruse sont les armes par excellence du nègre. Ils attendirent, se promettant bien d'agir à la première occasion favorable.

Cependant, comme ils n'étaient pas sans craintes sur le succès de l'œuvre commune, dans leur for intérieur, ils se promirent de rejeter l'un sur l'autre l'odieux de l'attentat prémédité.

Sur ces entrefaites, une caravane de marchands bournouais arriva en Chikan pour acheter des esclaves. Corisco vendit tous ses prisonniers, et, comme l'occasion de se débarrasser de Jean Finfin lui semblait favorable, il vendit

en même temps le généralissime commandant ses armées. Toutefois, il prévint les marchands qu'ils auraient à s'emparer du guerrier blanc pendant son sommeil, attendu que lui, Corisco Ier, avait de bonnes raisons pour cacher à son peuple cette négociation. Les Bournouais acceptèrent la condition, et le roi, pour leur tenir compte de cette condescendance, leur permit d'emmener, avec les esclaves, le singe Pompée et l'éléphant Énogat, dont il vanta l'intelligence et la bravoure.



La caravane des marchands bournouais.

Corisco se réjouissait de ce marché et se faisait à lui-même le raisonnement suivant :

— Si ces marchands, se disait-il, parviennent à me débarrasser de mon général en chef et de ses redoutables auxiliaires, tout est pour le mieux.

Je n'aurai pas la peine de recourir, à l'égard de ces bons amis, à des moyens extrêmes. Si, au contraire, ils ne réussissent pas, si le guerrier blanc, son singe ou son éléphant déjouent toute tentative d'enlèvement, s'il y a du bruit, du

scandale, je fais intervenir ma garde, on arrête les marchands, et, pour les punir de leur maladresse, je leur fais trancher la tête et je garde mes esclaves, ce qui sera tout profit pour moi, puisque j'en aurai reçu le prix. Donc, dans l'un et l'autre cas, je fais une excellente opération.

Ce calcul était certes bien misérable de la part d'un souverain; fort heureusement qu'il ne s'agit ici que d'un roi pour rire.

Comme on le pense bien, Jean Finfin était sans défiance; il dormait la porte ouverte, et de cet excellent sommeil des gens qui n'ont aucune mauvaise action sur la conscience et pour lesquels le lendemain est sans appréhension. Rien ne fut donc plus facile que de le faire prisonnier pendant son repos. Par une nuit sombre, les marchands bournouais se glissèrent silencieusement dans sa case, le bâillonnèrent, l'attachèrent, et, sans que personne s'en doutât, le transportèrent au milieu de leur caravane.

Ici l'auteur s'attend à une objection.

— Que faisait pendant ce temps, demandera-t-on, la sentinelle qui veillait à la porte de Jean Finfin ?

Le roi Corisco était fort malin : il avait prévu le cas, et, à minuit, la sentinelle relevée n'avait pas été remplacée. Jean Finfin était resté sans garde.

— Et Pompée ?

Pompée avait pris très au sérieux ses fonctions de commandant de la garde particulière du roi, et faisait une patrouille en compagnie de quelques soldats.

— Et Énogat ?

Enogat, chers lecteurs, imitait son maître; il dormait du sommeil du juste et n'entendit rien.

Cela s'explique d'autant plus facilement que l'enlèvement s'était opéré sans bruit et avec une célérité merveilleuse. Oh ! les marchands bournouais, familiarisés avec ces sortes d'expéditions, étaient des gens très-habiles.

Avant que le jour parût, les Bournouais, escortant leurs esclaves, avaient quitté le Chikan et étaient entrés dans le désert.

Les esclaves marchaient à pied, par groupes de six atta-



Finfin attaché sur le dos d'un cheval.

chés ensemble; Jean Finfin, personnage important, avait les honneurs d'une monture, mais dans quelle posture, grand Dieu ! Attaché sur le dos d'un cheval, tel qu'on nous représente l'infortuné Mazeppa.

La fuite étant impossible sans courir à une mort certaine, les esclaves furent détachés; on ôta le bâillon de Jean Finfin, et on lui rendit la liberté de ses membres; mais, en revanche, il dut marcher à pied comme les autres. Notre héros ne fut

pas fâché de reprendre l'exercice de ses jambes ; c'était déjà une demi-liberté.

Le premier soin de Jean Finfin fut d'interroger les marchands; celui d'entre eux qui parlait le chikanois lui apprit qu'il avait été vendu par le roi Corisco, et que les précautions qui avaient été prises à son égard étaient le résultat de conditions imposées par ce monarque.



Un marchand apprit à Finfin qu'il avait été vendu.

Jean Finfin se mit en grande colère; il protesta contre l'inqualifiable attentat dont il était victime.

Le marchand, qui, jusque-là, l'avait parfaitement compris, fit mine de ne plus l'entendre; il lui rit au nez d'une façon impertinente, piqua des deux en avant et fut, peu d'instants après, remplacé par un grand diable de nègre à la mine rébarbative.

Notre ami n'était pas d'humeur patiente et douce lorsqu'on le molestait; il eut la pensée de sauter à la gorge de son conducteur, de l'étrangler, de s'emparer de son cheval, et de revenir chez les Chikanois pour tirer une éclatante vengeance de la conduite indélicate de Corisco Ier; mais il

songea que les marchands étaient nombreux et bien armés, et qu'il ne ferait pas vingt mètres sans recevoir une balle dans la tête, ce qui ne le vengerait pas du tout de Corisco; qu'au demeurant, ce serait bien le diable s'il ne parvenait pas, plus tard, à s'échapper.

Seulement il eut un très-grand regret d'avoir perdu ses fidèles compagnons Pompée et Énogat, et se demanda avec anxiété si le souverain de Chikan n'avait pas fait mettre à mort ces bons serviteurs.

Voilà donc notre héros, après avoir été gendre d'un roi, mari d'une princesse, héritier présomptif d'un trône, général en chef d'armée et prince chikanois, réduit à la pire de toutes les conditions : l'esclavage !

Nous laisserons un instant la caravane pour revenir à la cour du roi Corisco, et apprendre à nos lecteurs ce que sont devenus le singe Pompée et l'éléphant Énogat.

Pompée, qui n'était pas fier quoique commandant de la garde du roi, logeait avec son camarade Énogat; le singe et l'éléphant s'entendaient très-bien ensemble et faisaient excellent ménage.

Tous les matins, Pompée venait réveiller son maître, et les deux amis allaient ensemble rendre visite à Énogat. Alors c'était un échange de petits cris joyeux, de paroles amicales, de gambades et de démonstrations infiniment plus sincères que les protestations de dévouement et d'amitié de certains hommes.

Or, le matin de ce jour-là, Pompée entra en même temps que l'aurore dans la case de Jean Fintin.

La case était vide !

Le singe resta d'abord très-surpris de l'absence de son

maître à pareille heure ; il pensa ensuite que Jean Finfin était dans le village ou chez le roi, et il se mit à sa recherche.

Il parcourut le village, entra sans cérémonie dans toutes les cases, fureta dans tous les coins et, ne trouvant pas son ami, vint tout droit, l'air inquiet et agité, au palais du souverain.

C'était l'heure du premier déjeuner de Corisco Ier.



Pompée tira le roi par son vêtement.

Pompée s'introduisit dans la demeure du prince; et, oubliant le cérémonial en vigueur, poussa des cris de détresse, tira le roi par son vêtement et le contraignit, un peu par force, à le suivre.

Corisco se doutait bien de quoi il retournait; aussi ne s'exécuta-t-il qu'en rechignant; et comme sa conscience n'était pas tranquille, qu'il redoutait la colère du Pongo, il se munit adroitement d'un pistolet, qu'il cacha dans sa ceinture, afin de se débarrasser de Pompée.

En se rendant à la case de Jean Finfin, le roi et le singe rencontrèrent le grand prêtre du fétiche; le roi dit un mot, et le grand prêtre le suivit.

L'intention de Corisco était de tuer Pompée par derrière, au moment où celui-ci entrerait dans la case.

Le singe déjoua ce projet par une habitude de déférence à laquelle il n'avait jamais manqué; le roi dut entrer le premier.

Là, l'agitation de Pompée, son inquiétude, ses cris prirent un caractère très-expressif; il n'était pas besoin d'être sorcier pour comprendre que le singe demandait au nègre la cause de l'absence de Jean Finfin.

De son côté, l'éléphant Énogat, qui entendait fort bien les plaintes de son camarade, agitait sa pesante personne et soupirait avec un bruit formidable.

Le roi était inquiet.

Comment tout cela allait-il finir ?

Il pensa que le moment était arrivé de se défaire du singe; il tira donc le pistolet de sa ceinture, l'arma et visa Pompée.

Mais le singe connaissait le résultat des armes à feu; il se baissa, marcha à quatre pattes, passa entre les jambes du roi et, sautant sur son dos, lui serra le cou si fort, de ses mains nerveuses, qu'il l'étrangla bel et bien.

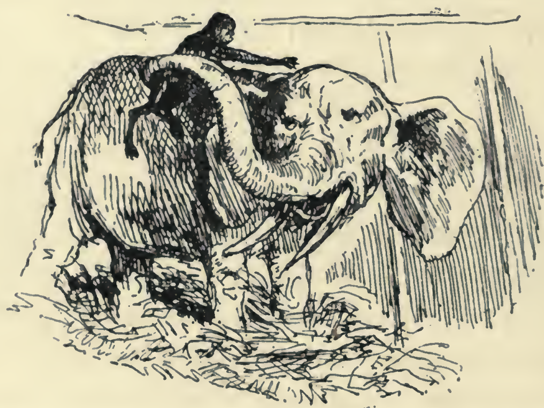
Le pistolet avait fait feu, et la balle qu'il contenait avait été se loger dans la tête du sorcier.

Pompée avait vengé son maître !

Alors le singe décrocha la fameuse canardière, prit le sac qui contenait la poudre et les balles, et, d'un bond, se trouva sous le couvert qui abritait son compagnon Énogat; celui-ci, avec sa trompe, avait déjà fait une large brèche

dans la muraille qui le séparait du lieu où s'accomplissait la vengeance du Pongo.

L'éléphant prit délicatement Pompée par le milieu du corps, le plaça sur son dos, et, sortant de l'abri, ouvrit ses larges oreilles comme s'il eût voulu écouter un bruit lointain, renifla bruyamment, puis, d'un pas agile, traversa le village chikanois, au grand ébahissement des nègres, et prit le chemin qu'avait suivi la caravane des marchands bournouais.



L'éléphant prit délicatement Pompée et le plaça sur son dos.

XXI

JEAN FINFIN, DÉLIVRÉ PAR POMPÉE, TOMBE AU POUVOIR DES ANTHROPOPHAGES JAGAS.

On croit généralement que le désert est uniforme; c'est une profonde erreur.

Au milieu de ces plaines sans fin, les phases diverses du jour et de la lumière varient à l'infini; les formes et les couleurs diversifient complétement les aspects.

Au moment où nous rejoignons la caravane qui conduit Jean Finfin vers quelque mystérieuse cité africaine, le soleil se couchait; pas un nuage, pas un atome au ciel, pas une agitation de feuilles, pas un bruit saisissable à l'oreille; seulement, çà et là, quelques vapeurs légères s'envolaient en spirales floconneuses, colonnes torses capricieusement contournées et qui semblaient un duvet de cygne. Le disque du soleil, d'un pourpre éclatant, avait pris des proportions gigantesques : ses rayons avaient pâli et affectaient cette teinte maladive de notre soleil de décembre. L'orbe rougi semblait se peupler de grands yeux formidables qui regardaient la caravane.

Il y avait quelque chose d'imposant et d'étrange dans cette vision magique.

A mesure que l'astre descendait et s'engloutissait graduellement dans le sable, l'ombre des palmiers s'élançait vers la caravane et semblait marcher à la montagne placée derrière les voyageurs.

En se tournant de ce côté, par delà la crête dentelée du granit, on voyait la nuit fraîche et transparente, avec son voile bleu foncé parsemé d'étoiles, et la lune rayonnant candidement autour de son brillant cortége.

Le pinceau le plus habile, la plume la plus éloquente ne sauraient rendre l'enchantement de cet aspect multiple, de cette scène qui, dans toute autre circonstance, eût enthousiasmé Jean Finfin.

Tous les déserts africains sont parsemés d'oasis, asiles jetés au milieu des sables comme des îles au milieu de la mer. Ces oasis, composées de terrains fertiles, servent de refuge aux caravanes. Parfois, elles renferment des villages, des bourgs, des forêts entières de palmiers toujours verts; parfois aussi, elles consistent en petits bois d'acacias, de palmiers et de citronniers, qui recèlent au milieu d'eux quelque source, quelque fontaine près de laquelle viennent camper et se rafraîchir les caravanes. En deçà et au delà on ne voit que des sables mouvants, au milieu desquels surgissent quelque colline rocailleuse, quelque vallon où se nourrissent difficilement des arbrisseaux épineux et des fougères; les ruisseaux qui arrosent les oasis se perdent immédiatement dans les sables. Dans quelques endroits, un sel gemme, plus blanc que le plus beau marbre, s'étend en vastes couches et fait naître aux yeux des voyageurs des mirages fantastiques. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air sec et échauffé conserve l'aspect d'une vapeur

rougeâtre; on croirait apercevoir vers l'horizon les feux de plusieurs volcans.

L'autruche vit en troupes nombreuses dans ces déserts et se nourrit de lézards, de limaçons et de quelques herbes grossières. Les lions, les panthères, les serpents, souvent d'une dimension énorme, ajoutent à l'horreur de ces affreuses solitudes.

Sur la lisière des petites oasis, se tiennent cachées des



L'autruche dans le désert.

hordes sauvages, pillardes et sanguinaires, qui, lorsqu'elles sont en nombre suffisant, attaquent les caravanes.

A l'est du Congo, dans la partie du désert où se trouvaient encore les marchands bournouais, les farouches Jagas, peuple anthropophage, établissaient souvent leurs embuscades.

La caravane s'était arrêtée au centre d'une de ces petites oasis dont nous venons de parler; la nuit était arrivée, on avait dressé les tentes; les marchands et les esclaves, assis

en cercle, prenaient leur repas. Quelques sentinelles à cheval parcouraient les limites de l'oasis en faisant entendre à tour de rôle le chant monotone qui devait attester qu'elles veillaient au salut de tous.

Jean Finfin s'était couché au pied d'un palmier, et, les yeux fermés, rêvait tout éveillé.

Il songeait à la France, au bon curé de Saint-Enogat, aux braves époux Finfin, qui avaient toujours été si affectueux, si indulgents pour lui.

Tout à coup, une feuille roulée tomba sur sa figure.

Notre héros sortit de son rêve et ouvrit les yeux.

La direction du regard se porta naturellement vers la cime de l'arbre; mais les branches, en s'étendant au-dessus de sa tête, interceptaient la lumière de la lune et créaient autour de lui des ombres épaisses; il ne vit rien.

Au bout de quelques minutes, une petite branche suivit la feuille pliée, et vint tomber sur le nez du jeune homme.

A coup sûr quelqu'un était dans l'arbre et voulait éveiller son attention.

Il regarda de nouveau en l'air; ses yeux, familiarisés avec les ténèbres, aperçurent alors deux points brillants qui luisaient comme des charbons ardents, et une ombre gigantesque se dessina au milieu des branches.

Jean Finfin pensa au Pongo, et son cœur battit violemment. Pour être juste, nous devons dire qu'une larme de joie, de reconnaissance et d'amitié vint perler aux cils du jeune Breton.

Il se leva bien doucement sur son séant, et, d'une voix qui n'était qu'un souffle, il appela :

— Pompée !

Le singe, — car c'était lui, — avait entendu.

L'ombre s'étendit sur une branche montrant un torse puissant et deux grands bras qui s'allongeaient pour saisir Jean Finfin; celui-ci se mit sur ses pieds et leva les mains vers Pompée; le singe le prit par les poignets et l'amena avec facilité jusqu'à lui. Puis, serrant d'un bras Jean Finfin sur sa poitrine, comme il eût fait d'un enfant, il grimpa à une branche supérieure, y déposa son maître et se mit à pousser des petits cris joyeux.

— Chut! dit le jeune homme en mettant un doigt sur ses lèvres.

Alors Pompée courut sur les branches de l'arbre avec une agilité incroyable; il en avisa une qui s'étendait dans la plaine, derrière le campement des marchands. Satisfait de cette découverte, il revint vers son maître, le prit dans ses bras et le transporta sur la branche qu'il avait choisie. Le rameau, flexible à son extrémité, se courba vers la terre sous le poids de l'homme et du singe; celui-ci s'y laissa pendre par la main qu'il avait libre, et, touchant le sol de ses pieds, lâcha la branche, qui reprit sa position première.

Jean Finfin se croyait déjà en liberté, et les deux amis allaient rejoindre l'éléphant Énogat caché non loin de là, sous la feuillée, lorsqu'une clameur épouvantable, un de ces cris de guerre comme il n'en retentit que dans les pays habités par les Indiens et les nègres, vint les glacer d'effroi et les clouer immobiles à l'endroit où ils se trouvaient. Au même instant, une espèce de trombe humaine s'abattit sur eux : c'étaient les pillards nomades du désert, les terribles Jagas qui attaquaient la caravane. En un instant

Jean Finfin et Pompée furent terrassés, enlacés dans d'inextricables liens et jetés sur le dos d'un de ces rapides chameaux qui, dans leur incroyable vitesse, franchissent jusqu'à soixante-quinze lieues par jour.

Mais les sentinelles bournouaises faisaient bonne garde, et, avant que les Jagas eussent franchi le bouquet d'arbres qui, de ce côté, protégeait la caravane, les marchands, tous bien armés, furent sur pied et se formèrent en cercle pour mieux résister à l'attaque dont ils étaient l'objet. Les esclaves, redoutant une condition pire que celle qu'ils devaient trouver dans le Bournou et le Soudan, pays à peu près civilisés, se joignirent à leurs maîtres, et ces forces réunies furent en état de lutter contre les assaillants.

Abrités derrière les arbres, à moitié cachés par les ombres épaisses du bois, les gens de la caravane occupaient une position bien meilleure que celle des Jagas : ils étaient presque invisibles au milieu de l'obscurité que les ombrages projetaient autour d'eux, et les balles de leurs ennemis ne les atteignaient que rarement, tandis que les Jagas, placés sous l'éclatante lumière de la lune, offraient un but certain aux coups des marchands et des esclaves. Cependant la tactique des Jagas était merveilleusement appropriée à ces sortes de combats, si fréquents au sein du désert africain; montés sur d'excellents chevaux barbes, ils ne restaient jamais en place; leur ligne d'attaque était mouvante comme les flots et se modifiait à chaque minute. Combattant isolément, la tête cachée derrière le cou de leurs montures, ils fuyaient à toute bride après avoir déchargé leur fusil, rechargeaient l'arme en fuyant et revenaient de la même allure sur un autre point de la lutte.

Les marchands bournouais commençaient à se fatiguer d'une lutte dont le succès était très-incertain, lorsqu'un auxiliaire inattendu vint leur assurer la victoire.

Le lecteur sait que l'éléphant Énogat attendait, tout près de là, le retour de son maître et de Pompée.

Lorsqu'il entendit le cri de guerre des Jagas et les détonations d'armes à feu, Énogat dressa ses grandes oreilles et écouta avec attention; il cherchait à saisir au milieu du



Les Jagas fuyaient à toute bride.

brouhaha la voix de Jean Fintin ou l'appel de Pompée, prêt à leur venir en aide. Mais ces voix étaient muettes. Énogat attendit.

Le combat durait déjà depuis assez longtemps, et les amis de l'éléphant n'avaient point donné signe de vie. L'intelligente bête fut prise d'inquiétude ; elle s'avança, cachée dans l'ombre que projetait le bois, et, voyant que le campement qui recélait ses amis était attaqué par de nombreux cavaliers, elle fondit sur eux avec des transports de fureur, foulant aux pieds hommes et chevaux.

L'apparition soudaine du colosse, courant à travers la plaine sur les Jagas, avec un barêtement terrible, jeta la frayeur parmi ceux-ci; ils crurent à l'intervention, en faveur des Bournouais, de quelque divinité vengeresse, et s'enfuirent dans toutes les directions.

Les marchands, ne comprenant rien à cette fuite précipitée, s'avancèrent dans la plaine et aperçurent le terrible éléphant dont la taille, grandie par les illusions de la nuit, leur sembla gigantesque.

Les chefs de la caravane se souvinrent alors que le roi Corisco leur avait parlé de deux intrépides bêtes, compagnons de l'esclave blanc qu'il leur avait vendu, et que, dans leur précipitation à quitter le Chikan, ils avaient oublié d'emmener avec eux. Cet éléphant était sans doute un de ces animaux qui venaient rejoindre leur maître. C'était un renfort précieux, un auxiliaire qu'il fallait accueillir avec la déférence que l'on doit à un sauveur.

L'éléphant se dirigeait vers le campement.

Afin de lui inspirer de la confiance, les marchands mirent bas les armes, et l'un d'eux rentra dans le bois pour y chercher Jean Finfin.

Sans s'occuper en aucune façon des marchands, Énogat passa au milieu d'eux, entra dans leur campement et se mit à le parcourir en tous sens, s'arrêtant à chaque tente, à chaque groupe d'esclaves, dans l'espoir d'y trouver ses amis. De leur côté, les marchands faisaient les plus actives recherches pour découvrir Jean Finfin. Ils fouillèrent les bois, cherchèrent dans les hautes herbes, sondèrent les fontaines, mais l'esclave blanc n'était plus parmi eux. L'éléphant, qui comprenait le but de ces recherches, suivait

tous les mouvements des Bournouais et les accompagnait comme un chien qui suit une piste.

Quand il fut bien avéré que Jean Finfin n'était ni parmi les morts, ni parmi les vivants, l'éléphant fit un brusque mouvement avec sa trompe pour se débarrasser des importuns; il prit une allure rapide, sortit du bois et se mit à la poursuite des Jagas.

Nous abandonnerons Énogat pour revenir à Jean Finfin et à Pompée.



L'éléphant suivait les Bournouais.

XXII

TROIS CENTS LIEUES A DOS DE CHAMEAU

Il serait facile à l'auteur d'expliquer comme quoi Pompée ayant, à l'aide de ses dents, rompu ses liens et détaché ensuite son maître, l'homme et le singe avaient encore une fois reconquis leur liberté. Il n'est pas douteux que la situation qui résulterait de cette manœuvre serait pleine d'intérêt et ferait naître des épisodes intéressants, car, se trouvant, la nuit, seuls et sans armes, au milieu du désert, leur position deviendrait extraordinairement dramatique. Mais l'auteur s'est imposé la tâche d'être l'historien fidèle des aventures de Jean Fintin, et, dût son récit y perdre, il n'en continuera pas moins de rester dans les limites de la vérité.

Nous suivrons donc Jean Fintin et Pompée, tous deux ficelés comme des paquets de chiendent, et conduits, à l'allure exorbitante que nous connaissons, vers une oasis mystérieuse, nommée *Aïn-Noubahs* — les huit fontaines, — refuge des Jagas.

Du campement des marchands bournouais à cette oasis la distance était grande, et ce ne fut qu'aux premières lueurs du jour que Jean Fintin et Pompée, pas du tout

habitués à l'amble du chameau, y arrivèrent, meurtris et rompus.

On les jeta, toujours attachés, pêle-mêle avec les autres prisonniers qui gisaient sur le sol, au milieu des ballots de marchandises dérobés aux caravanes.

Peu de temps après, Jean Finfin entendit résonner dans la plaine le bruit d'une cavalerie frappant le sol rocailleux, et les Jagas, qui avaient été repoussés par les Bournouais,



Le chef des cavaliers.

ou plutôt mis en fuite par Énogat, arrivèrent dans l'oasis. Les gardiens des prisonniers furent aussitôt debout.

Le chef des cavaliers vint faire l'inspection des prisonniers.

C'était un homme de haute stature, ayant une belle tête, des formes régulières, une taille svelte, des bras musclés et tous les membres parfaitement développés; sa chevelure était légèrement crépue, mais sa peau était d'une couleur gris de fer. Il portait une ceinture d'œufs d'autruche, et

son nez et ses oreilles étaient traversés par des anneaux d'or. En apercevant Jean Finfin et le singe, il parut singulièrement étonné : la peau blanche de l'homme et ses cheveux de couleur d'or le plongeaient sans doute dans la stupéfaction, et il se demandait comment ce spécimen d'un homme de race blanche avait pu se trouver au milieu d'esclaves nègres du Congo. Le singe, presque blanc, lui aussi, et d'une taille de géant, l'étonnait non moins que son compagnon; il crut avoir devant les yeux une race humaine qu'il ne connaissait pas. Son erreur était facile à comprendre : jamais le Pongo ne franchit les limites des forêts, et il n'existe pas sur les côtes est et sud-est de l'Afrique.

Le Jagas, après avoir examiné curieusement les deux prisonniers, fit entendre un cri, et deux guerriers accoururent; il leur dit quelques mots en désignant Finfin et Pompée. Les guerriers s'approchèrent de ceux-ci, ôtèrent les liens qui les attachaient et les mirent sur pieds. Le premier soin de Pompée fut de sauter à la gorge de l'un des guerriers : Jean Finfin l'arrêta d'un mot, et le singe, tout confus, vint reprendre place devant son maître, qu'il semblait vouloir protéger de son corps.

Le chef jagas, que la tentative du singe avait beaucoup amusé et que son obéissance charmait, donna un nouvel ordre, et les guerriers déposèrent devant les prisonniers des dattes, du maïs et du lait de chamelle, bien supérieur au lait de vache. Lorsqu'ils eurent bu et mangé, on les attacha de nouveau, mais, cette fois, aux poignets seulement, et on leur indiqua qu'ils pouvaient se recoucher si bon leur semblait.

— Eh bien ! mon bon Pompée, dit Jean Finfin, nous

voilà encore une fois réunis! Qu'as-tu fait de ce pauvre Énogat, notre excellent compagnon ?

Le singe fit entendre quelques cris de tristesse et vint fourrer sa tête dans les jambes de Jean Finfin.

— Peut-être le reverrons-nous, ajouta celui-ci; Énogat est un animal intelligent, et, s'il n'a pas été tué, il retrouvera notre piste.

Pendant ce temps, les Jagas allumaient de grands feux et préparaient leur repas.



Les guerriers jagas.

Cinq ou six guerriers vinrent faire un choix parmi les prisonniers noirs et en emmenèrent deux, qui furent immédiatement mis à mort pour servir au déjeuner des Jagas.

— Diable! exclama Jean Finfin en détournant la tête de ce festin de cannibales, si c'est le sort qu'on me réserve, j'ai eu bien tort de fuir la cour du roi Mao-Kombo.

Il remarqua avec étonnement que les guerriers jagas appartenaient à presque toutes les races de l'Afrique. Les uns, comme leur chef, avaient la peau gris noirâtre et des

traits physiques qui les distinguaient de la race nègre; les autres, noirs comme les Yoloffs, avec le nez épaté, la lèvre épaisse, la chevelure crépue, la barbe rare et floconneuse, appartenaient bien certainement à cette race; d'autres encore étaient rouges, jaunes, olivâtres, et devaient descendre des Arabes, des Indiens, des Cafres, des Hottentots; d'autres, enfin, étaient d'un brun qu'en'eût point désavoué un habitant des côtes de la Méditerranée.

Et cependant tous parlaient la même langue, tous avaient les mêmes goûts et les mêmes mœurs !

Comment expliquer ce singulier mélange, ce bizarre assemblage ?

Rien n'est plus facile.

Les Jagas, qui habitent les environs du lac de Maravi, enterrent vifs leurs propres enfants; la nation ne continue donc son existence qu'en élevant les enfants des nations voisines, qu'ils ravissent à leurs parents à l'âge de cinq ans. Parfois même, ils font des excursions lointaines et vont jusqu'au Congo, en Hottentotie, en Cafrerie, dans le Mozambique, le Zanguebar, chez les Berbères arabes et les Abyssins, dérober des enfants qu'ils élèvent dans les traditions de la nation jagas.

C'est ainsi que se perpétue ce peuple qui, sans être inintelligent, a conservé les goûts féroces de l'anthropophagie.

Dès que leur repas fut terminé, les Jagas chargèrent leurs prisonniers et les ballots de marchandises sur les chameaux, montèrent sur leurs chevaux et s'engagèrent dans le désert, vers l'Est.

Jean Finfin et le singe eurent, pour eux seuls, un chameau, et furent placés en tête de la colonne, à côté du

chef, qui tenait à surveiller lui-même ces étranges prisonniers qui devaient lui faire honneur parmi les gens de sa nation.

Les Jagas avaient à parcourir, pour arriver chez eux, trois cents lieues au milieu de contrées que les géographes désignent sous le titre de « *Pays inconnus!* » Trois cents lieues à cheval ou à dos de chameau dans un désert horrible et sous un soleil qui eût facilement transformé des



Le chameau.

œufs frais en œufs durs, sans autre repos que quelques rares oasis que la troupe rencontrait sur sa route, c'était à faire frémir le plus intrépide voyageur!

Cependant cet immense trajet fut fait en quinze jours.

Il est vrai que le chameau, — cette richesse de l'Asie et de l'Afrique, — brave le désert; il marche, chargé d'un lourd fardeau, avec ses larges sabots, taillés pour les sables, d'un pas ferme, soutenu, ne redoutant ni l'ardeur du soleil, ni la violence du simoun, et creusant, jusqu'à ce qu'on l'arrête, un sillon dans les flots sablonneux. Un peu d'eau saumâtre le désaltère, et les tiges des nopals et les bruyères

du désert le nourrissent. Il en est de même du vrai cheval barbe : quelques grains d'orge, quelques gorgées d'eau ou un peu de lait de chamelle suffisent pour réparer ses forces et le rendre, au lendemain d'un trajet de trente lieues, aussi vigoureux que la veille.

Pendant ces quinze jours, le nombre des prisonniers s'était considérablement diminué.

Les mouvements très-violents du chameau ne sauraient être supportés par des gens n'ayant point l'habitude de ce genre de locomotion ou qui ne sont pas soutenus par une grande énergie. Beaucoup de prisonniers noirs, brisés par l'allure rapide et rude de l'animal, se laissaient choir sur le sol et ne se relevaient plus. D'autres, étourdis par la véhémence d'un vent brûlant qui, dans ces vastes plaines, soulève et roule des flots de sable rougeâtre, donnant au désert une telle ressemblance avec l'Océan agité par les vagues qu'on pourrait le nommer avec raison une mer sans eau, étaient littéralement asphyxiés et tombaient sur la route pour servir de pâture aux oiseaux de proie.

Dans la soirée du quinzième jour de voyage, les Jagas arrivèrent dans leur pays. Il était temps !

L'œil de Jean Finfin, fatigué de l'aridité du désert, se reposa avec plaisir sur des champs de pastèques et de maïs ; il retrouvait le bananier, l'olivier, le grenadier et le figuier.

La troupe marchait en ce moment sur un plateau assez élevé qui descendait en pente douce vers une vallée profonde, au fond de laquelle coulait un petit ruisseau dont les eaux allaient se perdre dans le lac de Maravi, situé non loin de là. Tout était verdure et fraîcheur au fond de cette vallée.

Par delà le ruisseau, une nouvelle pente se présentait, mais abrupte, sinueuse, et presque infranchissable pour plus de deux cavaliers marchant de front. Un sentier de chèvre, taillé dans le calcaire d'une large montagne aux flancs lisses et parsemés de gypse cristallisé, conduisait au sommet de la montagne. Ce contraste étrange faisait ressortir d'une manière vigoureuse toutes les séductions et les charmes de la vallée.

Sur la montagne apparaissait la ville, bâtie en pierres informes soutenues par des pièces de bois, vrai nid d'aigle infranchissable, repaire d'une nation à laquelle la force et l'audace ne suffisaient pas et qui avait cherché dans un asile inaccessible l'impunité de ses rapines, de ses vols et de sa barbarie.

La troupe, après avoir passé le ruisseau à gué, commença son ascension. Lorsqu'elle fut arrivée à moitié chemin, le sentier se bifurquait et présentait deux voies : l'une conduisait jusqu'au col du rocher, l'autre le contournait et venait s'arrêter à un plateau assez vaste dont l'élévation permettait d'apercevoir, à travers des massifs de verdure, les eaux tranquilles et limpides du lac.

A la bifurcation du sentier, les Jagas se divisèrent en deux troupes : la première suivit le chemin qui menait au sommet de la montagne; la seconde, composée des prisonniers et d'un certain nombre de cavaliers, se dirigea vers le plateau. Là, se trouvaient éparses, et sans symétrie, quelques maisons construites en bois : elles étaient habitées par les jeunes guerriers jagas célibataires, et les hommes veufs de la nation qui ne pouvaient habiter dans la ville haute.

Ce fut dans une de ces maisons qu'on enferma les



La troupe marchait sur un plateau élevé

prisonniers, en attendant leur exhibition dans les sacrifices humains qui devaient signaler le retour des guerriers.

Malgré ses appréhensions, que la conduite des Jagas justifiait pleinement, Jean Fintin se coucha sur une natte, et s'endormit de ce sommeil réparateur qui apporte force et courage pour le lendemain. Quant à Pompée, après avoir parcouru la maison pour y chercher une issue qui facilitât la fuite de son maître et la sienne, et n'en trouvant pas, il vint se coucher, l'air inquiet, à côté de Jean Fintin.



Sur la montagne apparaissait la ville.

XXIII

GRANDES ANGOISSES.

A l'anthropophagie, à l'absence des sentiments honnêtes les plus élémentaires et au pillage des caravanes, les Jagas joignaient d'autres qualités aimables, par exemple d'abandonner sans pitié les vieillards et les infirmes, et autres aménités dont le détail serait oiseux.

En revanche, le régime politique du pays était réglé d'une façon originale; les Jagas avaient résolu ce difficile problème : une république dans une monarchie.

La reine, — tout homme étant exclu du trône, — n'avait que des pouvoirs fort restreints; ils se bornaient au droit de grâce et à la nomination du généralissime, qui n'était révocable que par les guerriers de la nation.

Il est vrai que la reine pouvait épouser ce généralissime; mais, dans ce cas, celui-ci n'avait droit à aucun honneur, à aucun hommage public; il était le mari de la reine, voilà tout.

La royauté envisagée ainsi n'était plus qu'un culte, une espèce de fétichisme voué à la femme. Toute la nation jagas obéissait servilement à sa souveraine en tant que la volonté

de celle-ci n'avait trait qu'aux choses de fantaisie ou à des caprices. Aussi la reine, — reine élective, — était-elle choisie parmi les plus belles jeunes filles dérobées aux nations voisines et qu'on élevait exprès pour succéder à la reine régnante.

A cette époque, la reine des Jagas était la belle Namoune, une femme de la race des Foulahs, qui habitent à l'est de la Sénégambie. Au dire des Jagas, cette reine était une merveille. Mais comme il pourrait se faire que nos lecteurs



La belle Namoune.

n'eussent pas, en fait de beauté, les mêmes goûts que les Jagas, nous allons, en peu de mots, tracer le portrait de cette souveraine.

Au physique, elle avait le teint couleur jaune pâle, les cheveux noirs, tressés autour de la tête, les lèvres charnues, le visage allongé, les dents pointues et un embonpoint qui menaçait de devenir volumineux; elle avait quinze ans et en portait vingt-cinq.

Au moral, elle était coquette, gourmande, paresseuse et aimait la chair crue. Elle exerçait, disait-on, un très-grand empire sur ses sujets, dont elle flattait les goûts pour le vol et l'anthropophagie.

Comment cette femme, née aux portes du grand désert saharien, se trouvait-elle régner sur une nation située au sud-est de l'Afrique ?

La question serait impossible à résoudre si l'on ne savait déjà que l'esclavage, le pillage et le vol sont les plaies de l'Afrique; s'il n'était pas acquis au lecteur que presque toutes les nations de ce vaste continent sont essentiellement nomades.

Esclave en Sénégambie, vendue à une caravane de l'intérieur, volée par quelque horde vagabonde, enlevée par les Jagas, reine enfin, telle avait été la destinée bizarre de Namoune.

Le lendemain, dès l'aube naissante, le chef des guerriers jagas, escorté par des notables de la ville, vint rendre visite aux prisonniers.

Les nègres furent attachés deux à deux et dirigés vers la ville haute, sous la surveillance de quelques cavaliers. Ces pauvres gens courbèrent la tête comme des vaincus sans courage et présentèrent eux-mêmes leurs mains aux bourreaux.

Notre ami Jean Finfin était calme aussi, lui; mais il avait le calme de l'homme qui, ne se reconnaissant pas vaincu, se prépare à la lutte. Quant à Pompée, il grinça des dents et hérissa son épaisse moustache. Il était évident que si son maître eût dit un mot ou fait un geste, le singe étranglait un ou deux des pères conscrits de l'assemblée; Finfin s'en garda

bien; lorsqu'on n'est pas le plus fort, il faut être prudent. Jean Finfin, comme Sancho Pança, le célèbre écuyer de l'immortel don Quichotte, professait un culte pour les bons axiomes, et il avait parfaitement raison.

Lorsque le chef des Jagas et les notables se trouvèrent seuls en face de l'homme blanc et de son singe, ils examinèrent fort curieusement les deux prisonniers et tinrent ensuite conseil. La délibération fut longue et bruyante, comme toutes les délibérations. Notre héros pensa qu'on discutait sur la nature de la sauce à laquelle lui et Pompée



Le conseil des chefs jagas.

seraient accommodés, et ce thème, traité en sa présence, lui parut d'un goût douteux. Il songea à Énogat et se dit que si le brave éléphant était encore à ses côtés, la liberté ne serait pas impossible à conquérir! Toutefois, comme le danger ne semblait pas imminent, il prit le parti d'attendre les événements, et, tournant le dos aux Jagas, il se mit à siffloter un air de matelot.

Sans doute les Jagas s'étaient mis d'accord, car ils quittèrent les prisonniers d'un air fort satisfait; quelques instants après leur départ, on apporta le déjeuner de Jean Finfin et de Pompée.

Cette situation dura trois jours.

Dire qu'elle était du goût de nos amis serait mentir.

Pompée surtout, qui n'était pas habitué à cette existence recluse, donnait des marques d'une vive impatience; la colère et le sentiment de son impuissance l'exaspéraient.

Le matin du quatrième jour, une musique qui ne peut se comparer qu'aux charivaris qui se donnent encore parfois dans les villes du nord de la France, se fit entendre dans la montagne; il s'y joignait un concert



Pompée saisit le Jagas par le milieu du corps.

de voix bruyantes qu'on eût pris, n'eût été l'accompagnement des instruments, pour des clameurs de bêtes fauves.

Le singe bondit; l'homme chercha une arme!...

La porte s'ouvrit avec fracas, et Jean Finfin vit sur la plate-forme les guerriers jagas en costume de guerre, le visage peint de diverses couleurs, précédés du sorcier ou grand prêtre, des sacrificateurs et des musiciens; une foule immense suivait derrière.

Au même instant, la case fut envahie par une douzaine de guerriers.

Pompée s'était jeté devant son maître, le poil hérissé, la colère dans le regard.

Deux Jagas s'approchèrent du singe pour l'attacher; mais Pompée, prompt comme l'éclair, saisit par le milieu du corps le Jagas le plus rapproché de lui, et, le faisant tournoyer en l'air comme il eût fait d'un jouet, il le lança le long du pilier qui soutenait la toiture. Le Jagas, brisé, resta étendu sur le sol. La zagaie qu'il avait à sa ceinture était tombée, et Jean Finfin s'en était emparé. Le bras du prisonnier décrivit un demi-cercle, et l'arme terrible vint se ficher dans la tête du second Jagas. Alors une explosion de cris partit de la foule; une voix vibrante comme un métal domina ces cris; il se fit un silence. La voix se fit entendre de nouveau. Sans doute, elle donnait un ordre impérieux, car les dix guerriers se précipitèrent sur Jean Finfin et Pompée, qui furent immédiatement terrassés, et les mains attachées derrière le dos.

On fit sortir les deux prisonniers; les Jagas les entourèrent en poussant des cris de vengeance; la trompette d'ivoire et le tam-tam recommencèrent leur marche guerrière, et la troupe reprit le chemin de la montagne. Bientôt, elle arriva à un plateau d'une immense étendue, sur lequel était édifiée la ville imprenable, refuge des Jagas.

De cet endroit, le panorama qui se déroulait sous les yeux éblouis était vaste comme l'Océan, avec des horizons indéfinis et des aspects si divers que le regard ne savait où se reposer. De toutes parts, le désert laissait voir ses immenses solitudes parsemées de rochers, de collines, de cours d'eau

et d'oasis. Sous les premiers rayons du soleil, le sable fin prenait des teintes brillantes comme s'il eût été mélangé de poudre d'or; l'eau miroitait comme un tissu lamé d'argent; les collines arides avaient des tons d'ocre jaune et de sanguine qui tranchaient d'une façon éclatante sur le vert des marécages et les nuances si diverses et si nombreuses des oasis et des bouquets d'arbres épars çà et là dans ce vaste paysage. Les ombres crépusculaires teignaient encore les pieds de la montagne et couvraient comme d'un voile diaphane la vallée profonde, en ne laissant entrevoir que la cime des grands arbres croissant sur les bords du ruisseau qui coulait invisible dans son lit de granit. L'atmosphère avait cette limpidité merveilleuse qui étend les horizons jusqu'aux limites les plus extrêmes, arrondit les contours et brise les angles. Dans le lointain, au-dessus des vallées mystérieuses, repaires des serpents et des fauves, on apercevait quelques longs fantômes blancs dont les pieds touchaient la terre, et la tête le ciel, vapeurs aériennes aux formes bizarres, indécises, tremblotantes et se transformant à chaque minute.

Certes, dans toute autre occasion, Jean Fintin, que les grands spectacles de la nature impressionnaient fortement, eût admiré celui-ci, et son âme se fût élevée vers le Créateur. Une obsession terrible, l'attente anxieuse de ce qui allait se passer, l'en empêcha.

Si brave que soit un homme, le courage s'émousse devant les approches d'un supplice qui semble inévitable.

La ville jagas s'étendait sur les deux côtés du plateau, et les maisons, à demi voilées par des bouquets de cactus, aux fleurs de feu, avaient des formes étranges et bizarres qui ne

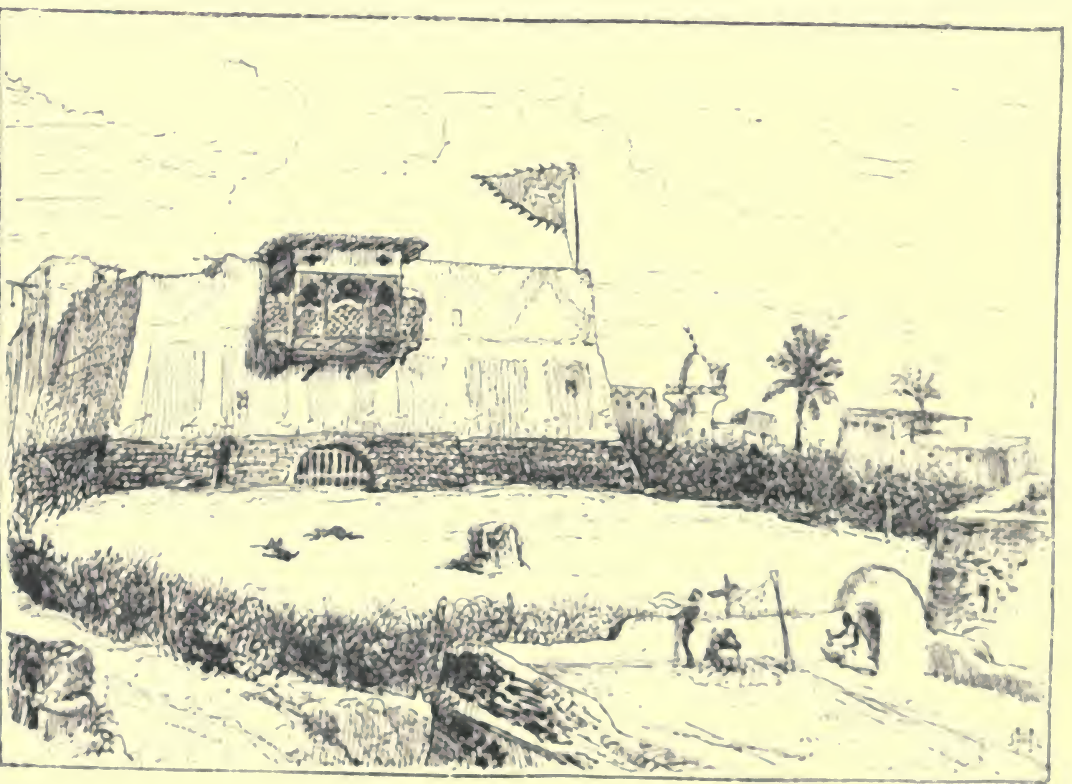
rappelaient rien de connu. On eût dit que quelque architecte du désert avait voulu protester contre l'alignement insipide, la symétrie froide et les angles des constructions européennes. C'était, au milieu de l'immensité, entre le ciel et la terre, une de ces villes asiatiques qui semblent endormies dans une indifférente mollesse, mais qui recèlent dans leurs flancs toutes les ardentes convoitises d'un climat de feu, un



La reine dans sa logette.

paysage enchanteur sur un volcan toujours prêt à lancer des flammes et la lave brûlante.

Au centre du plateau existait une vaste enceinte enclose de haies vives, d'arbustes, de lianes entrelacées, rempart solide que Pompée lui-même, malgré son agilité et sa souplesse, n'eût pu franchir. A droite, et juste au milieu de cette espèce de place, la haie semblait faire corps avec une maison qui la dominait et qui permettait à son possesseur d'embrasser d'un seul coup d'œil toute l'étendue de



La place des sacrifices.

l'enceinte. A la hauteur du premier étage se trouvait, avançant en saillie comme un balçon, une espèce de logette de forme carrée, parfaitement close à l'aide de persiennes mobiles en bambou, derrière lesquelles on pouvait tout voir sans être vu.

Cette maison était le palais de la reine Namoune, et la logette était l'observatoire qui lui permettait d'assister aux fêtes, aux sacrifices et aux grands conseils de ses sujets sans que ceux-ci vissent leur souveraine.

Une porte invisible s'ouvrit dans la haie, et les prisonniers, dont les liens venaient de tomber comme par enchantement, furent poussés dans l'enceinte.

Cette enceinte ne contenait que deux choses : en face du palais, un assemblage de pierres formant autel; — le sol rougi disait assez que c'était là que s'accomplissaient les sacrifices. — A l'autre extrémité, une espèce de cage ou de cabane, recouverte complétement par un tissu de couleur pourpre. Un Jagas, ayant les formes athlétiques d'un dompteur de bêtes, drapé dans une étoffe de cotonnade, se tenait à côté de ce réduit.

Derrière la haie, sur des estrades, au sommet des arbres, sur le faîte des maisons, apparurent aussitôt les guerriers jagas, les sorciers, les sacrificateurs de la nation et la populace.

Au même instant, un rugissement se fit entendre; il semblait partir de la place et sortir du sol. Ce rugissement était le défi que le roi des animaux jette à l'écho des forêts, et Jean Fintin, qui l'avait entendu plus d'une fois, éprouva un tressaillement involontaire; il comprit enfin quel supplice lui était destiné : il était condamné à mourir sous la

griffe du lion! Les Jagas avaient voulu se donner l'âpre jouissance d'un homme sans armes aux prises avec un lion affamé!

Au formidable cri qui dénotait la présence du roi du désert, Pompée avait laissé échapper un soupir plaintif, et, tremblant de tous ses membres, s'était réfugié presque dans les bras de son maître.

— Du courage, ami Pompée! lui dit-il, mieux vaut la mort que l'agonie lente de la torture.

Il se croisa fièrement les bras, rejeta en arrière sa longue chevelure aux fils d'or et promena son regard, plein d'audace et de défi, sur les Jagas.

Un long murmure se fit entendre dans l'assemblée, et un imperceptible mouvement agita les persiennes de la logette.

Le chef de la troupe fit un signal, les trompettes d'ivoire sonnèrent, et le Jagas qui se tenait à côté de la cage enleva le tissu rouge, ouvrit la porte et se rejeta vivement en arrière.

D'un bond, le lion qu'elle recélait fut dans l'enceinte, à cent cinquante mètres environ de l'homme et du singe. Des clameurs sauvages sortirent de toutes les bouches pour exciter sa colère; mais le lion n'avait pas besoin de ces excitations; il en avait une plus puissante que tous ces cris : depuis trois jours, il était à jeun!

Il s'avança par mouvements saccadés en remplissant l'air de ses rugissements; il se battait les flancs de sa queue et semblait mesurer la distance qu'il avait à franchir pour arriver jusqu'à ses victimes. Jean Finfin et Pompée s'étaient reculés jusqu'à l'extrémité de la place; ils étaient presque adossés à la haie.

Le lion s'arrêta un instant. La victoire lui semblait trop facile : il redoutait un piége. Mais son hésitation fut de courte durée : la faim le talonnait; il roidit sa puissante membrure et s'élança sur Jean Finfin.

Celui-ci dit un court adieu à la vie et ferma les yeux!...



Finfin se croisa fièrement les bras.

XXIV

OU L'ÉLÉPHANT ÉNOGAT APPARAÎT A PROPOS

Ce ne fut pas la poitrine de l'homme que la bête fauve rencontra!

Au moment où le lion bondissait sur Jean Finfin, une tête



Pompée sauta sur le dos de son ami.

énorme apparut au-dessus de la haie, et un long appendice, qui n'était autre chose que la trompe d'un éléphant, passa par-dessus l'obstacle et saisit, pour ainsi dire, le lion au vol.

Un cri immense retentit parmi les Jagas!

Jean Finfin rouvrit les yeux.

A cet instant, la haie fut abattue sous un poids formidable, et l'éléphant, tenant toujours le lion enlacé dans sa trompe, entra dans l'enceinte.

Pompée, qui jusque-là était resté plus mort que vif, rassuré par l'arrivée imprévue de son ami, lui sauta joyeusement sur le dos, et ce fut en compagnie du singe qu'Énogat s'avança sur la place jusqu'à l'autel où s'accomplissaient les sacrifices. Arrivé là, il s'arrêta, leva sa trompe en l'air, et, d'un effort puissant, jeta le lion, tout meurtri par cette étreinte, sur les angles de la pierre; puis, sans donner au fauve le temps de se reconnaître, il le transperça de ses terribles défenses, le cloua au sol et piétina dessus.

Énogat avait fait huit cents lieues pour retrouver ses amis, et sa présence sauvait la vie de Jean Finfin! Mais l'éléphant avait commis un double sacrilége : il avait marché sur l'autel sacré et mis à mort le lion, fétiche national des Jagas!

Par la trouée qu'Énogat avait faite dans la haie, s'élancèrent pêle-mêle tous les guerriers jagas, armés de zagaies, de lances, de sabres en bois de fer et de fusils, et poussant des hurlements sauvages. Pour un moment, ils oublièrent Jean Finfin afin de venger la mort de leur fétiche, et coururent droit à Énogat.

Mais les persiennes de la logette s'agitèrent violemment, et une voix, sacrée pour les Jagas, domina le tumulte. Les hurlements prirent fin, les bras levés s'abaissèrent, le cercle



L'éléphant, tenant le lion enlacé, entra dans l'enceinte

qui allait enlacer l'éléphant s'élargit, et tous les guerriers, le front bas, s'alignèrent à droite et à gauche.

Il se fit un silence de mort.

La voix reprit :

« Le grand esprit inspire Namoune : il lui ordonne de faire grâce! Que l'homme blanc soit ramené dans le village des jeunes guerriers; et puisque le lion, emblème de la force et fétiche des Jagas, s'est laissé vaincre par l'éléphant, que l'éléphant le remplace et soit proclamé fétiche de la nation. Telle est la volonté du grand esprit et le désir de la reine! »

Soit que Namoune exerçât réellement une grande puissance sur son peuple, soit que celui-ci fût crédule et superstitieux, soit enfin que son culte pour le lion ne fût pas d'une ferveur extravagante, les guerriers laissèrent tomber leurs armes, et la foule courba la tête, sans murmurer, devant cette volonté suprême.

Jean Fintin avait entendu cette voix qui avait le privilège d'apaiser les tempêtes de tout un peuple; mais il était loin de soupçonner combien les paroles qui venaient d'être prononcées étaient intéressantes pour lui.

Ce fut donc avec un étonnement indicible qu'il vit la foule se prosterner respectueusement devant Énogat et l'adorer comme un dieu; son étonnement redoubla lorsque le grand prêtre de la nation jagas s'approcha de lui, le prisonnier de tout à l'heure, pour lui exprimer dans un langage mimé, parfaitement compréhensible, qu'il était son très-humble serviteur et regrettait infiniment les incidents dramatiques de la matinée.

— A qui suis-je redevable de ce revirement subit? demanda notre héros à l'aide du même langage.

— A la reine.

Et comme Jean Finfin comprenait l'importance du service que la reine venait de lui rendre; que cette reine méritait qu'il lui rendît hommage et la remerciât, il demanda à être immédiatement mis en sa présence.

Le Jagas sourit; sans doute, il n'était pas dupe de la comédie qui venait de se jouer.

— La reine, dit-il, a seule le droit d'accorder cette faveur immense; si elle veut recevoir l'homme blanc elle, le fera appeler. Que mon frère retourne libre dans le village des jeunes guerriers, et qu'il attende : la volonté de Namoune le protége!

Pendant ce dialogue, Énogat, sur le dos duquel se trouvait toujours Pompée, sans souci des marques de respect qu'on lui adressait, mais calmé par l'attitude de la foule, s'approchait de son maître et manifestait sa joie; un moment même il eut la fantaisie de l'enlever de terre pour le placer sur son dos à côté de Pompée, mais Jean Finfin arrêta cet élan. L'éléphant avait baissé la tête, Jean la caressa de la main, et un dialogue tout intime s'établit entre les trois amis. Énogat et Pompée écoutaient les paroles de l'homme et y répondaient par un langage que celui-ci comprenait fort bien. Les Jagas, spectateurs muets de cette effusion, étaient ravis de la haute intelligence de leur nouveau fétiche.

Quand notre héros reprit le chemin qui devait le ramener au village situé à mi-côte de la montagne, l'éléphant et le singe voulurent le suivre; le chef jagas s'y opposa. Il expliqua à Jean Finfin que l'éléphant, devenu fétiche national, ne devait pas quitter la ville.

— Cet animal était né pour les honneurs! murmura le jeune Breton en souriant, et s'adressant à Énogat, il lui dit : — Reste ici, mon camarade, et laisse-toi adorer; je reviendrai, ne crains rien.

Pompée hésita un moment entre ses deux amis, mais l'homme l'emporta sur l'animal; le singe sauta sur le sol, murmura à l'oreille de l'éléphant je ne sais quel langage mystérieux, et suivit son maître.

A ce moment, le sorcier et les sacrificateurs s'approchèrent d'Énogat et lui placèrent sur le dos une large bande d'étoffe rouge brochée d'or, insigne de sa haute dignité, et le conduisirent vers le palais de la souveraine.

Le maître avait parlé, Énogat, docile à son ordre, se laissa emmener; mais son petit œil intelligent suivait, inquiet et pensif, Jean Fintin qu'on apercevait encore à l'extrémité de la place.

Les émotions de la matinée avaient été vives; notre héros en ressentit le contre-coup lorsqu'il se trouva seul dans la maison qu'il avait déjà habitée comme prisonnier. Si solide que soit la charpente humaine, si bien trempés que soient les nerfs, si vigoureuse que soit l'énergie, ce n'est jamais vainement, et sans une perturbation morale et physique assez grande, que l'homme se voit, en pleine possession de ses facultés, à la dernière heure de sa vie.

Mais Jean Fintin était à cet âge heureux où le sommeil est, par excellence, le réparateur des grandes prostrations; il s'étendit sur sa natte et dormit pendant quinze heures sans interruption.

Lorsqu'il se réveilla, la nuit était arrivée; la lune, au firmament, luttait contre les ombres et enveloppait la

montagne de ses rayons mystérieux. A travers les fissures de la porte filtraient quelques minces filets de lumière qui allaient se refléter sur le mur intérieur, en laissant dans leur parcours une traînée lumineuse. Si faible que fût cette lumière, elle suffisait pour donner à la chambre une de ces clartés douteuses qui, sans être le jour, ne sont cependant pas la nuit, quelque chose comme une lueur crépusculaire.



Qui es-tu? demanda-t-il.

Jean Finfin ouvrit les yeux, sans bouger, ainsi qu'il en avait l'habitude, et son regard parcourut la case qui lui servait d'abri. Debout à ses côtés, une ombre, mystérieusement enveloppée dans les larges plis d'un haïck, ne laissant voir de sa figure que deux yeux aux prunelles brillantes et curieuses, contemplait notre héros. Jean Finfin, surpris de l'apparition de cette forme humaine qui avait pu pénétrer jusqu'à lui sans même réveiller Pompée, se dressa sur son séant; une main froide s'appuya sur son épaule.

— Qui es-tu? demanda-t-il en langue française, oubliant qu'il se trouvait à quatre mille lieues de la patrie.

Une voix douce, presque mélodieuse, qui sans doute avait deviné le sens de l'interrogation, répondit en langue congue :

— Une femme!

Jean Finfin ouvrit de grands yeux pour essayer de voir les traits de l'inconnue. Le haick voilait tout le bas de la figure et enveloppait la tête; il n'aperçut qu'une ombre noire aux yeux brillant dans l'obscurité.

Une pensée folle lui traversa le cerveau.

— La reine Namoune? dit-il en se servant de l'idiome qu'avait employé le mystérieux fantôme.

— Non! répondit la forme humaine avec un soupir. Kida n'est qu'une pauvre esclave! Elle était née reine dans un pays arrosé par les eaux fertiles du Zaïre, mais elle a été enlevée par de farouches guerriers qui l'ont vendue comme esclave aux caravanes du désert.

— Qui t'envoie vers moi?

— Mon frère à la chevelure d'or n'a-t-il donc pas deviné?

— Non!

— La reine Namoune a vu l'homme blanc.

— C'est la reine qui envoie Kida?

— Namoune fera l'homme blanc plus puissant qu'elle; il deviendra le chef des Jagas; il deviendra roi!

— Roi! murmura Jean Finfin comme un écho affaibli des paroles de l'esclave.

— Oui!

— Et si je refusais? demanda notre héros, qui redoutait

de trouver dans la reine Namoune quelque repoussante ogresse.

— Namoune tient son peuple dans sa main; ce qu'elle a fait ce matin, elle peut le défaire à l'heure présente. Que mon frère se lève et regarde!

Elle amena Jean Finfin vers la porte, qu'elle entre-bâilla.

Le plateau n'était plus solitaire; des ombres nombreuses se découpaient en noir sur un ciel brillant d'étoiles.

— Ce sont les guerriers jagas, reprit Kida; ils attendent l'ordre que l'esclave doit leur transmettre. Que dit l'homme blanc? Veut-il être roi ou aller dans le pays des ténèbres d'où l'on ne revient jamais?

— Diable! s'écria Jean Finfin, il paraît que c'est ici comme à la cour du roi Mao-Kombo: marié ou décapité!

— Que dirai-je aux guerriers jagas? demanda Kida.

— Que je serai fier de régner sur un pareil peuple, répondit Jean Finfin.

— Namoune sera heureuse des paroles de mon frère; qu'il repose en paix jusqu'au prochain soleil.

L'esclave ouvrit la porte et disparut.

— Plus souvent! murmura notre héros dès qu'il fut seul. Au lever du soleil, Namoune et ses guerriers trouveront les oiseaux dénichés!

Il attendit patiemment une grande heure, sans bouger, puis entr'ouvrit bien doucement la porte pour voir si le plateau était redevenu désert.

Une sourde exclamation sortit de sa poitrine, et il referma vivement la porte.

Il venait d'apercevoir devant la maison deux silhouettes noires, immobiles.

La reine Namoume rendait déjà les honneurs à son fiancé; elle avait fait placer des sentinelles à sa porte!

Jean Finfin se rejeta sur sa natte.

— Ah! s'écria-t-il, si j'avais ici mon brave Énogat!...

Et il se rendormit en cherchant un moyen d'évasion.



Il entr'ouvrit doucement la porte.

XXV

LES ÉPREUVES.

La reine des Jagas était comme le roi Louis XIV, elle n'aimait pas à attendre! C'est pourquoi elle ne voulut même pas ajourner au lendemain une cérémonie qui devait précéder son union avec « l'homme à la chevelure d'or ». Cette cérémonie consistait en épreuves qu'on faisait subir à tous les jeunes adultes qui aspiraient à la dignité de « guerriers jagas »; l'époux de la reine devait les subir aussi, lui, pour prouver qu'il était digne du choix de la souveraine.

Le premier des flûteurs de la reine, faisant fonction de trompette de ville, sonna de sa trompe d'ivoire, et les chefs des initiés, réveillés par ce signal connu, se réunirent au pied de la montagne, dans une espèce de souterrain, ancien lit desséché d'un torrent dont on avait détourné le cours.

Pendant ce temps, les guerriers qui, sous prétexte d'honneur rendu, faisaient bonne garde autour de la maison de Jean Finfin, étaient avertis par l'esclave Kida, et la négresse congue se glissait une seconde fois dans la case.

Cette fois, notre ami Finfin était éveillé! Les trois notes

stridentes de la trompette, résonnant comme un écho plaintif dans la montagne, l'avaient mis sur pied, et il se demandait, non sans inquiétude, ce que signifiait cet appel nocturne.

Kida trouva donc le jeune homme debout.

— Mon frère blanc est prêt? lui demanda-t-elle.

— A quoi?

— C'est vrai, reprit l'esclave, mon frère ignore qu'il doit subir les épreuves et l'initiation des guerriers jagas.

— Et quelles sont ces épreuves?

— Le fer, l'air, l'eau, le feu et les bêtes féroces; mais l'homme blanc est brave, il ne redoutera pas ce qu'ont su affronter tous les guerriers jagas.

— Je l'espère, dit modestement Jean Finfin.

— Que mon frère soit sans crainte, ajouta l'esclave en baissant la voix, les sorciers de la nation jagas sont habiles; les dangers en face desquels l'homme blanc va se trouver sont imaginaires.

— Bon! murmura Jean Finfin, je vais assister à une scène de franc-maçonnerie.

On entendit, sur le plateau, le pas des guerriers qui venaient chercher le récipiendaire.

Kida ouvrit brusquement la porte, et se blottit derrière afin de n'être pas vue.

Jean Finfin se présenta sur le seuil, prêt à suivre ses guides. Ils étaient au nombre de six, et armés comme pour le combat; l'un d'eux portait une torche de bois d'insanda ou arbre à cire, qui éclairait la marche. Jean Finfin suivit l'escorte sans mot dire.

Cette marche, à travers les sentiers sinueux, éclairée

seulement par la torche fumeuse qui jetait des reflets rougeâtres sur le granit, avait quelque chose de lugubre : on eût dit que ces hommes armés, en escortant un autre qui était sans armes, allaient se livrer à quelque sommaire exécution.

On descendit jusqu'au ruisseau qui serpentait au pied de la montagne; là, l'escorte fit signe à Jean Finfin de prendre la tête, et il se trouva engagé dans un défilé de hautes roches jaunâtres qui conduisait à l'ouverture du souterrain.



Jean Finfin se présenta sur le seuil.

Tout à coup la torche s'éteignit, et l'obscurité la plus complète se fit autour de lui. Jean Finfin se retourna subitement et reconnut qu'il était seul. Son escorte l'avait abandonné !

Il marcha en avant, en tâtant de ses mains la muraille de granit; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'un corps gluant et visqueux vint le frapper au visage et que quelque chose de mou et de roulant lui fit perdre l'équilibre. Il allongea ses deux bras en avant et s'étendit de toute sa

longueur sur un granit dur comme du fer; en même temps, une odeur écœurante le saisit à la gorge, et des sifflements vinrent bruire à son oreille. Odeur et sifflements, Jean Finfin les reconnaissait : c'étaient les émanations et les voix de reptiles irrités! Une sueur glaciale et une instinctive horreur le saisirent à la fois. Cependant, il se releva vivement, et, se souvenant qu'il subissait des épreuves, il marcha tout droit devant lui, sans hésitation et sans crainte.

La première impression passée, le reste n'était rien.

— Si ces sauvages s'imaginent m'épouvanter, pensa Jean Finfin, ils se trompent grandement.

Cette pensée avait à peine traversé son cerveau, qu'un bruit semblable à celui d'une digue rompue et à l'irruption des eaux vint envahir le souterrain. Tous ceux qui ont assisté, la nuit, à une inondation ou à la crue subite d'un fleuve, savent combien ce bruit terrible porte l'épouvante et la terreur parmi les plus braves. Et pour qu'il ne restât aucun doute dans l'esprit du jeune homme sur la cause de ce bruit sinistre, l'eau bouillonnante arriva jusqu'à lui et monta doucement, mais avec une progression toujours croissante. Bientôt l'eau glaciale envahit sa poitrine, ses épaules, son cou, et allait l'envelopper comme un linceul funèbre. Jean Finfin, qui ne redoutait point l'eau, comme élément, sachant très-bien qu'il pouvait lutter avec elle pendant de longues heures, fit un pas en avant pour tailler plus sûrement la brassée; mais, à sa grande surprise, il put reconnaître que le sentier dans lequel il était engagé avait une pente ascendante assez rapide, et il sortit de l'eau, en continuant sa marche, sans user de la natation.

Jusque-là, la nuit avait eû cette opacité que nous voyons

habituellement se produire, lorsqu'à l'obscurité vient se joindre le froid brouillard des nuits d'hiver. Il se fit subitement une éclaircie, quelque chose comme un vacillant crépuscule, à l'aide duquel Jean Fintin put contempler l'endroit où il se trouvait. Il se vit dans une caverne qui ressemblait à un cratère éteint; tout était tourmenté, bizarre, et n'avait aucune ressemblance avec ce qu'il avait déjà vu dans ce lugubre séjour, qu'on eût volontiers pris pour l'antichambre de l'enfer. Les rochers s'amoncelaient les uns sur les autres et semblaient tenir, dans la position qu'ils occupaient, par un miracle d'équilibre; ils projetaient au loin des ombres fantastiques qui ressemblaient aux sphinx mystérieux de la vieille Égypte. Derrière Jean Fintin, un torrent rapide, — celui qu'il venait de traverser, — roulait bruyamment ses eaux limoneuses et sombres; devant lui gisait, béant, un large précipice, dont le regard ne pouvait sonder les profondeurs.

Encore un pas, et le gouffre allait l'engloutir!

Jean Fintin frémit involontairement.

Il ne pouvait douter de la réalité affreuse qu'il avait sous les yeux, car une pierre se détacha de la voûte et tomba dans le gouffre qui était à ses pieds. Pendant plusieurs secondes, il entendit rebondir la pierre de rocher en rocher et s'amortir enfin au fond de l'abîme; des échos lugubres et retentissants firent entendre leurs voix sépulcrales, répercutées par les voûtes sonores, et d'immenses chauves-souris aux cris plaintifs, aux ailes qui ressemblaient à de longs voiles noirs, voletèrent autour de lui.

— Est-ce la mort? est-ce la vie? se demanda Jean Fintin, en contemplant le vide.

Mais il comprit qu'une minute d'hésitation le perdrait, et, fermant les yeux, il se jeta tête baissée dans l'immensité!

Sa chute ne fut pas de longue durée. Elle vint s'amortir sur un lit de lianes flexibles, habilement entrelacées, et qui avait surgi tout à coup.

La caverne était machinée comme à l'Opéra, et les trucs avaient un caractère de vérité grandiose qu'eût envié le plus habile metteur en scène de féeries.



Il se jeta dans l'immensité.

Sans prendre le temps de se remettre de son émotion, Jean Finfin se releva vivement, et comme les lueurs du jour augmentaient, il vit à la naissance des lianes un escalier rapide, taillé dans le roc, et qui devait aboutir au fond du gouffre.

Il en descendit les marches sans hésitation.

L'escalier tournait comme un colimaçon et se composait de cent quatre-vingts marches.

Le jeune homme arriva tout étourdi à son extrémité.

Un pan de rocher en masquait l'issue.

Il allait contourner cet obstacle, lorsque les plus effroyables hurlements retentirent à ses côtés, comme la voix impérieuse de plusieurs tonnerres. C'étaient le miaulement du léopard, le hurlement du loup, le glapissement du renard, les lamentations du crocodile, le barètement de l'eléphant, le grommellement du sanglier, le rauquement du tigre et le rugissement du lion, basses frémissantes, hautes-contre aiguës, qui résonnaient dans les profondeurs de la caverne comme les voix puissantes de l'orgue qui se promènent dans les sombres portiques des cathédrales, lorsque les prêtres entonnent le majestueux *Dies iræ!*

Jean Finfin était désormais blasé sur les dangers qu'il avait à affronter; il sourit dédaigneusement et entra dans un espace assez étroit où se trouvaient réunis, attachés par d'invisibles liens, tous les ennemis de l'homme dont il avait entendu les bruyantes clameurs.

Il passa au milieu d'eux sans qu'un muscle de sa figure trahît la moindre émotion, sans que son cœur eût un battement précipité.

Au bout de cette issue se trouvait un rocher de forme conique, qui semblait vaciller sur sa base. Jean le poussa du pied, et le rocher pivota sur lui-même, laissant voir un portique assez large qui vomissait des flammes.

Notre héros se précipita dans la fournaise avec une bravoure qui l'eût fait admirer du corps entier des sapeurs-pompiers de la ville de Paris.

Les flammes s'éteignirent comme par enchantement.

Et il se trouva dans une grotte étroite.

Un esclave, pieds et mains liés, gisait sur un plan incliné

du granit. A ses côtés se tenait un guerrier jagas avec un sabre de bois de fer à la main.

Le Jagas présenta l'arme à Jean Finfin et lui fit signe de frapper l'esclave. Jean Finfin prit le sabre et leva le bras. Mais aussitôt l'espèce de table penchée sur laquelle était couché le patient glissa dans une rainure, et le bras de Jean Finfin tomba dans le vide.

Alors un des pans de la grotte s'abattit; un air saturé des parfums du matin circula dans l'atmosphère épaisse de la grotte; les rayons du jour inondèrent Jean Finfin et éclatèrent soudainement comme une illumination féerique. Son œil, ébloui, se ferma involontairement.

Le cauchemar avait cessé; les épreuves étaient terminées; l'initiation était complète!



Finfin dans la fournaise.

XXVI

MARI DE LA REINE.

Jean Finfin rouvrit les yeux!

Devant lui, sur une esplanade immense, se trouvaient réunis les guerriers jagas avec les prêtres et les sacrificateurs; au premier plan, se voyait le singe Pompée.

Les prêtres s'approchèrent de notre héros, le revêtirent d'habits magnifiques et le couvrirent de fleurs. La foule s'entr'ouvrit, et un palanquin chargé de verdure s'avança porté par quatre esclaves; on fit signe à Jean Finfin d'y monter.

Aussitôt qu'il fut assis sur ce trône tout fleuri, le tamtam gronda, la flûte de bambou fit entendre ses notes aiguës, et la trompette d'ivoire sonna; tout le monde se mit en marche, et le cortége prit le sentier qui conduisait à la ville haute.

Le soleil levant éclairait la cime de la montagne et rougissait les flancs abrupts du rocher; le paysage se déroulait lentement à mesure que les ombres de la vallée fuyaient devant l'astre bienfaisant; la pompe et la fraicheur matinale de cette nature grandiose qui s'éveillait faisaient revivre notre héros. Plus il avançait dans la montagne et plus la profondeur éblouissante des horizons s'agrandissait, plus le

chant des oiseaux, d'abord faible et timide, s'élevait dans les airs ardent et joyeux et saluait de ses fanfares étourdissantes le lever du soleil. Quel contraste avec la nuit qui venait de s'écouler!

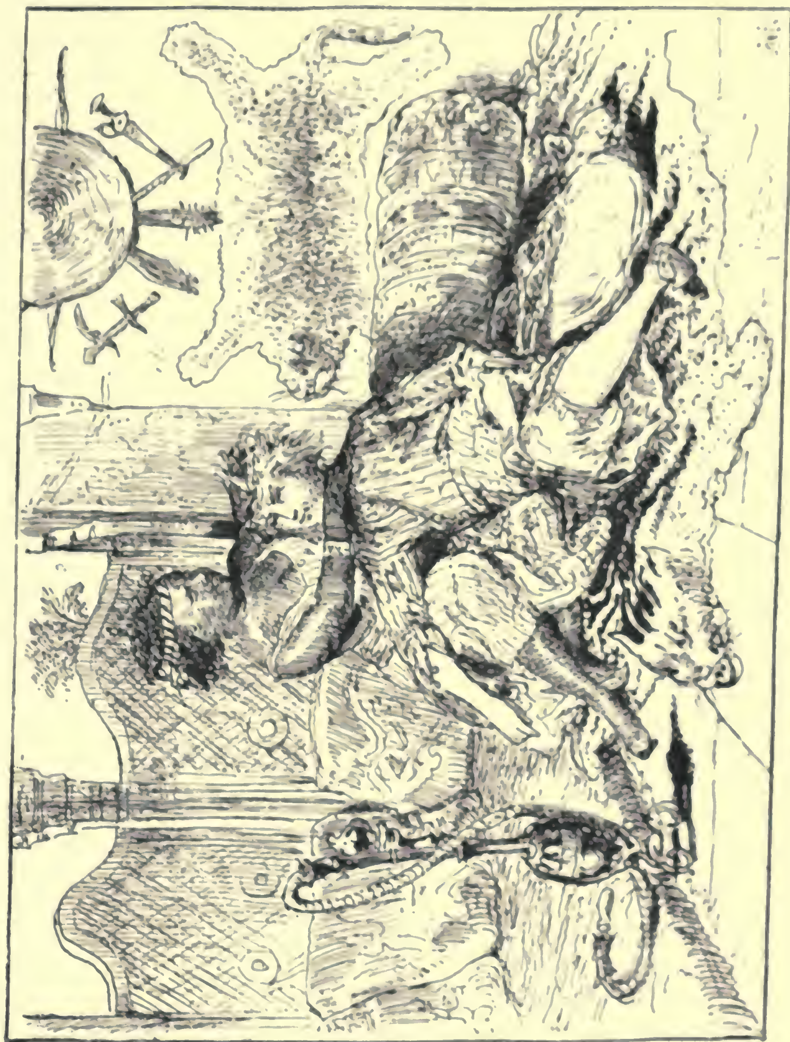
Le cortége arriva au sommet de la montagne; il longea l'enceinte enclose et vint se placer en face du palais de la souveraine. Une porte s'ouvrit, et la reine, enveloppée dans de longs voiles qui cachaient ses traits, sortit du palais suivie de toutes ses esclaves; l'éléphant fermait la marche, majestueux comme un honnête fétiche qu'il était.



On enleva le voile de la reine.

Le palanquin s'abaissa, et Namoune y prit place à côté de Jean Finfin. Les quatre porteurs firent le tour de l'enceinte aux acclamations du peuple et au son des instruments, puis ils entrèrent dans la maison royale, laissée ouverte, et furent immédiatement suivis des prêtres qui marchaient derrière Énogat.

La cérémonie devait s'accomplir dans l'enceinte du palais; elle fut courte.



La reine ne quittait point son cher Finfin

On enleva le voile de la reine, et Jean Finfin ne fut pas peu surpris de voir apparaître une femme qui, à part la couleur, n'avait rien de désagréable.

Toutefois, il fit des réserves mentales et se promit à lui-même de profiter de la première occasion favorable pour reprendre sa liberté et fuir le plus loin possible du pays des Jagas.

La reine Namoune était dans le ravissement de l'homme blanc « à la chevelure d'or ». Mais, soit qu'elle eût le pressentiment des secrètes pensées de Jean Finfin, soit par tout autre motif, elle fit entourer celui-ci d'une garde mystérieuse qui eut pour mission d'exercer sur le jeune homme la surveillance la plus sévère. En même temps, elle l'élevait à la toute-puissance en le proclamant généralissime de la nation jagas. Le guerrier qui exerçait ces fonctions avait, sur les instances de Namoune, donné sa démission.

Jean Finfin s'aperçut bientôt de la surveillance occulte qui pesait sur lui, et pour la déjouer et donner à la reine une tranquillité dont il comptait bien abuser plus tard, il ne sortit plus du palais et passa son temps à rêver, à fumer, à apprendre la langue jagas et à discourir avec Pompée et Énogat.

De son côté, la reine ne quittait point son cher Finfin; on eût dit, en voyant cette existence placide et tranquille, de vrais bourgeois parisiens!

Et toute la ville jagas imitait l'exemple de la souveraine : les habitants de la montagne semblaient endormis dans cette molle inaction qui est le partage de quelques petites cités de l'archipel grec.

Plus de courses lointaines au sein du désert, plus

d'embuscades dans les vertes oasis, plus d'attaques de caravanes, plus de combats, plus de ces retours de guerriers suivis de longues files d'esclaves, de troupeaux et de ballots d'étoffes aux couleurs éclatantes, plus de sacrifices humains, plus de luttes avec les fauves, plus de festins de cannibales!

Et Jean Finfin bâillait à se décrocher la mâchoire!...

Mais il arriva un jour où le peuple jagas, qui n'était ni pasteur ni agriculteur, et qui continuait à enterrer vivants ses nouveau-nés, n'eut rien à se mettre sous la dent, et où



Jean Finfin bâillait...

les esclaves manquèrent; ce jour-là une grande expédition fut résolue. Jean Finfin, en sa qualité de généralissime, était appelé à en prendre le commandement, et il l'eût fait de très-grand cœur, tant il était avide de grand air et de liberté, sauf à fausser compagnie à ses guerriers dès la première journée; mais la reine s'y opposa, sous prétexte que la ville allait être privée de ses plus brillants défenseurs, et que Sa Majesté ne pouvait rester exposée aux tentatives des nations voisines, toutes ennemies des Jagas. Notre héros

dut se résoudre à continuer encore l'insipide existence qu'il menait.

La durée de l'expédition ne pouvait être très-longue, à cause de la pénurie dans laquelle se trouvait la ville; elle se borna à une exploration autour du lac de Maravi, dont la partie qui regarde l'est, — c'est-à-dire de Mélinde à Mozambique, — est peuplée de nations riches, industrieuses et commerçantes et de cités habitées par des peuples d'une civilisation avancée. Elle dura vingt jours.



Les trompettes des guerriers jagas.

A l'aurore du vingt et unième jour, les sentinelles qui, du haut de la ville, veillaient sur la plaine, virent, à l'est, une colonne immense soulevant sous les pieds de sa cavalerie le sable fin du désert, et bientôt les sons de la flûte de bambou et de la trompette d'ivoire leur firent reconnaître les guerriers jagas. Lorsque la colonne fut assez proche de la ville, elles purent distinguer, au centre des guerriers, une longue file de chariots et de dromadaires chargés de butin, des troupeaux de bestiaux, d'ânes et de moutons et une

grande quantité de prisonniers, composée d'hommes, de femmes et d'enfants. Elles donnèrent le signal, et tout ce qui restait d'habitants dans la ville envahit les plateaux de la montagne pour jouir de cet agréable spectacle, qui promettait de longs jours de festins et de fêtes. De toutes les poitrines s'échappèrent des hurlements d'une joie féroce qui firent tressaillir Jean Finfin et portèrent l'épouvante dans son âme. Allait-il donc être contraint d'assister et de prendre part à ces horribles réjouissances ?

Il se jura qu'il n'en serait point ainsi et que, dût-il jouer sa vie dans l'entreprise, le soleil du jour suivant ne le trouverait pas sous la dépendance de la reine Namoune.

Le retour de la colonne expéditionnaire et surtout le butin qu'elle ramenait avaient troublé toutes les têtes; la vigilance avec laquelle Jean Finfin était surveillé se ralentit beaucoup. Il en profita pour s'emparer d'un assez bon fusil, de poudre, de balles et d'un de ces sabres-poignards en bois de fer qui défient l'acier le mieux trempé; il cacha ces objets sous le couvert qui abritait Énogat, dans une dépendance du palais, et attendit tranquillement l'entrée dans la ville des guerriers jagas.

Vers dix heures du matin, ceux-ci commencèrent leur ascension dans la montagne. Selon l'habitude, tous les prisonniers : hommes, femmes et enfants, furent laissés dans la ville basse; mais ces prisonniers étaient si nombreux qu'on fut obligé d'en abandonner une grande partie, — ceux qui ne pouvaient s'enfuir, les femmes et les enfants, — en dehors des maisons déjà pleines, pêle-mêle sur le sol. La plus notable portion du butin et des bestiaux fut dirigée vers le sommet de la montagne.

L'arrivée des guerriers fut le signal de fêtes et de réjouissances; les outres de boissons fermentées et d'alcool furent défoncées, les calebasses pleines de vin de palme circulèrent avec profusion; on abattit quelques bœufs, pas mal de moutons, et un festin qui rappelait ceux de l'antiquité païenne commença. Bientôt les têtes s'échauffèrent, les instruments se firent entendre, et des danses indescriptibles furent organisées.



Les prisonniers furent laissés à mi-côte.

Écœuré de ce spectacle, qu'il n'avait pu complètement fuir, Jean Finfin descendit à mi-côte, avec quelques habitants curieux, pour visiter les prisonniers. Les jeunes guerriers jagas avaient imité les habitants de la ville haute et semblaient avoir oublié leurs prisonniers, qui gisaient çà et là par groupes sur le sol.

L'âme attristée, Jean Finfin parcourait ces groupes, condamnés à la plus douloureuse des existences, et il allait reprendre le chemin de la montagne, bien déterminé à fuir

les Jagas, lorsque, dans une anfractuosité du granit, sous un arbuste né dans une fissure du roc, deux femmes attirèrent son attention. L'une était une négresse du Zendero, pays situé au nord du Zébee, à la peau noire comme l'aile du corbeau, avec les traits fins et réguliers des Abyssins; son regard laissait percer un désespoir farouche.

Accroupie dans un angle du rocher, elle tenait cachée dans ses bras, comme si elle eût voulu la protéger contre



Elle tenait dans ses bras la tête d'une jeune fille.

toute attaque, la tête d'une jeune fille dont la luxuriante chevelure s'épandait sur un cou d'un blanc mat et enveloppait pour ainsi dire tout son corps comme un manteau d'ébène.

Cette jeune fille était splendidement vêtue d'étoffes de soie et portait le riche costume des femmes de Mélinde : un caleçon de tissu blanc plissé à la cheville, une tunique serrée à la taille par une écharpe de soie, avec de longues manches, et, par-dessus, un manteau qui venait s'agrafer aux deux



Cette jeune fille était splendidement vêtue

épaulettes de la tunique ; ses pieds étaient chaussés de babouches jaunes, entourées de fils d'or, parsemées de perles et de petites topazes. Les sanglots l'agitaient et imprimaient à tout son corps des mouvements convulsifs.

— Pauvre femme! s'écria Jean Finfin en français, pour que son exclamation de pitié ne fût comprise de personne.

Mais à peine ces deux mots étaient-ils sortis de sa bouche, que la jeune fille quitta les bras de la négresse, écarta les ondes épaisses qui cachaient sa figure, et, les rejetant en arrière, plongea son regard plein d'une secrète espérance vers la belle et sympathique physionomie de Jean Finfin; et, alors, celui-ci vit une merveille de beauté qui lui remua le cœur : elle avait douze ans environ, des cheveux soyeux du plus beau noir, une peau veloutée dont la couleur rappelait celle que prend le lait lorsqu'on le mélange de quelques gouttes de café noir, des yeux démesurément grands, avec des cils qui n'avaient pas leurs pareils, une bouche petite et mignonne, des lèvres rouges comme la fleur du grenadier, et au milieu desquelles, blanches comme des perles, scintillaient des dents microscopiques; des pieds de Chinoise et des mains de Parisienne.

Elle contempla Finfin, vit sa chevelure dorée, la couleur blanche de sa peau, et lui dit en très-bon français :

— C'est vous qui avez parlé, seigneur ?

A cet accent qui lui rappelait la patrie absente, à cette voix qui vibrait à ses oreilles comme une harmonie céleste, Jean Finfin fit un bond de surprise.

Quelle créature était donc devant lui? Comment cette perle, faite pour briller au milieu d'un peuple civilisé, se trouvait-elle au sein du désert? Par quel hasard était-elle

tombée au pouvoir des farouches Jagas? Quelle était sa patrie? Comment se nommait sa nation?

Toutes ces questions se pressaient en foule sur les lèvres de Jean Finfin.

— Oui! répondit-il doucement.

Et comme s'il eût craint que le temps d'arrêt qu'il faisait n'attirât l'attention des Jagas, il ajouta tout bas:

— Attendez patiemment : cette nuit même vous aurez retrouvé la liberté, ou je serai mort.

Il mit un doigt sur ses lèvres pour engager la jeune fille au silence, jeta un regard autour de lui, vit qu'il n'avait pas été remarqué, et prit immédiatement le sentier sinueux qui devait le ramener à la ville haute.



Elle avait douze ans environ.

XXVII

LA FUITE.

Il serait peut-être très-habile d'exciter la curiosité des lecteurs en leur cachant le plus longtemps possible qui était la belle prisonnière des Jagas; mais ce moyen n'ajouterait aucun attrait nouveau à ce récit, et l'auteur s'empresse de satisfaire une curiosité qu'il croit être assez vive pour n'avoir pas besoin d'être excitée.

Cette prisonnière se nommait Mizilia. Elle était fille de l'acèque de Nimigi, un puissant monarque dont le royaume, situé au nord du lac de Maravi, était surtout renommé par sa civilisation avancée et ses riches mines d'or. Les Jagas avaient surpris nuitamment une maison de plaisance située sur les bords du lac, dans laquelle la princesse venait jouir de la fraicheur de cette vaste nappe d'eau; ils avaient assassiné les gardiens et s'étaient emparés de la fille de l'acèque et de la négresse de Zendero, l'une de ses esclaves.

Ce qui expliquait la beauté merveilleuse de la princesse Mizilia et la conservation d'un type civilisé au milieu de races sauvages, c'est que les Nimigiens descendaient des Berbères de l'Atlas et étaient un des rameaux de cette nation, restée pure de toute alliance avec les nègres. Or, on sait que

la race berbère, qui comprenait les Libyens de l'intérieur, les Gétules, les débris des Perses émigrés vers l'Occident, les restes des Carthaginois qui survécurent à la ruine de leur patrie, les Numides de la période romaine et les Vandales chassés par Bélisaire, formait, au milieu de l'Afrique, un type humain parfaitement blanc et plus beau que le type arabe.

Les Touaregs, ces maîtres du désert saharien, ont conservé l'usage de l'alphabet berbère, perdu partout ailleurs, et gardent encore une blancheur de peau très-éclatante. Ajoutons aussi que la princesse était née du mariage de l'acèque avec une Française, que les hasards de la vie avaient amenée à Quiloa, et qui avait appris à sa fille la langue de son pays.

Maintenant que le lecteur est édifié sur la condition de la prisonnière et sur son origine, nous allons rejoindre Jean Finfin.

L'orgie barbare continuait dans la vaste enceinte qui faisait face au palais, et, parfois, dégénérait en combats particuliers; plus d'un Jagas en portait les traces sur sa figure.

La reine Namoune, assise dans la logette que nous connaissons, en compagnie de deux de ses esclaves favorites, assistait, masquée par les persiennes, à ce hideux spectacle qui semblait la réjouir infiniment.

Jean Finfin rentra au palais et alla visiter ses amis, Pompée et Énogat.

Il amena le singe près de la fenêtre, lui montra l'endroit où le soleil disparaissait dans l'horizon sans fin du désert, revint à la porte et frappa deux fois dans ses mains; puis il lui indiqua le lieu où étaient cachés le fusil, les munitions et le poignard, et expliqua au singe qu'il devait s'en emparer

et sortir sans bruit avec Énogat. Pour montrer qu'il avait compris, Pompée se coucha sur le sol, ferma les yeux comme une personne qui dort, et, se relevant avec vivacité, à tout petits pas, il vint à la porte, imita le signal de son maître, prit les armes et sauta sur le dos de l'éléphant, qui regardait curieusement cette pantomime.

— C'est cela! dit Jean Finfin, enchanté de l'intelligence de Pompée.

Arriva l'heure du souper, qui avait lieu un peu avant le coucher du soleil.

Jean, pour ne point éveiller les soupçons, prit ce repas en compagnie de la reine et des grands officiers.

Les ombres de la nuit s'avançaient doucement; quelques étoiles, précurseurs de la lune, brillaient comme des phares lointains à la voûte céleste, et les yeux de Namoune, appesantis par la chaleur, faisaient de vains efforts pour rester ouverts; mais l'impitoyable sommeil tenait sa proie et devait bientôt rester vainqueur de la lutte. La tête de Namoune oscilla légèrement à droite et à gauche, son corps se pencha en avant, et elle s'affaissa. C'en était fait : elle était dans le pays des songes.

Les convives se retirèrent.

Quant à notre héros, il prêta l'oreille : tout bruit avait cessé au dehors; les fatigues de l'expédition avaient dompté les Jagas. On n'entendait plus que le frémissement mystérieux du désert, et, de temps à autre, comme un souffle de voix timides et confuses : c'étaient les femmes jagas qui s'enhardissaient à sortir de leurs maisons et à profiter de l'ivresse de leurs maris pour dérober quelques bribes du festin. Un peu plus loin, la crosse d'un fusil frappait un coup

sec et mat sur le sol retentisssant de la montagne : c'était quelque sentinelle qui s'excitait à combattre le sommeil.

Le danger était là : aperçu par l'un des gardes qui veillaient sans cesse sur les points culminants de la montagne, Jean Finfin était perdu, car il se trouvait pris entre la fusillade de ces gardes et celle des sentinelles qui veillaient, dans la ville basse, sur les prisonniers.



Finfin enjambe la fenêtre.

Pas un instant n'était à perdre. La lune allait bientôt se montrer au firmament; il fallait donc profiter de la demi-obscurité qui donnait à toutes choses des formes vagues, indécises et flottantes, et qui permettait de se guider dans l'étroit sentier.

Jean Finfin enjamba la fenêtre qui donnait sur une espèce de cour intérieure plantée d'arbustes aux fleurs odorantes, et se glissa, ombre invisible, jusqu'au couvert où logeaient Pompée et Énogat.

Le singe, l'oreille au guet, n'avait pas même attendu le

signal de Jean Finfin : l'homme trouva les deux animaux à l'issue de la baie, qui servait de porte; l'éléphant avait plié ses jambes sous lui pour se faire le plus petit possible; Pompée, à ses côtés, tenait à la main le fusil et les munitions. Jean Finfin prit le poignard, le passa dans sa ceinture et fit signe aux animaux de le suivre. Il ouvrit la haute palissade qui, de ce côté, protégeait le palais, et se trouva dans une ruelle circulaire qui entourait la ville et venait aboutir à l'unique sentier conduisant dans la plaine. Pour arriver à ce sentier, il fallait passer devant deux sentinelles placées sur des plates-formes dominant la ville, comme le muezzin qui, du haut des minarets, annonce chaque jour l'heure de la prière.

Jean Finfin fit passer les animaux devant lui et se glissa dans l'ombre projetée par la haute stature de l'éléphant. Ils arrivèrent ainsi devant la première sentinelle; elle était assise sur le granit, son fusil entre ses bras, et luttait contre un invincible sommeil. Cependant ce sommeil n'était encore qu'une vague somnolence qui laissait percevoir les bruits et les visions. Le guerrier jagas vit l'éléphant, et, surpris en faute par le grand fétiche de sa nation, il crut que celui-ci, auquel il attribuait une puissance surnaturelle, venait pour le punir; il se jeta à plat ventre sur le roc et ferma les yeux; l'éléphant flaira de sa trompe ce corps immobile et passa sans lui faire aucun mal. Jean le suivit.

Le sentier était devant eux. Là, la sentinelle, endormie au travers de la route, ronflait comme un hippopotame. L'homme, le singe et l'éléphant passèrent par-dessus son corps sans le réveiller. Ils n'avaient plus qu'à descendre la montagne pour être libres.

Jean Finfin n'eut pas un instant la pensée de profiter,

pour lui seulement, de cette liberté qu'il avait tant enviée depuis qu'il était chez les Jagas.

Il se trouvait à l'endroit de la bifurcation du sentier; il fit faire halte à ses compagnons et se dirigea seul vers la ville basse. A ce moment, la lune se leva, répandant dans l'atmosphère une lumière douce et légèrement voilée; mais elle se levait à droite de la montagne, et les ombres que celle-ci projetait du côté gauche couvraient d'épaisses ténèbres toute la ville située à mi-côte.



Ils longèrent les parois du roc.

Bientôt Jean Finfin arriva sur le vaste plateau; les guerriers jagas dormaient pêle-mêle au milieu des prisonniers. Les vestiges du repas, les outres à moitié défoncées, les calebasses renversées gisaient épars sur le sol.

Le jeune homme enjamba par-dessus tous ces groupes, s'arrêtant à chaque minute, retenant sa respiration et écoutant si quelque bruit ne venait pas trahir sa présence. Tout était calme : guerriers et prisonniers dormaient d'un sommeil de plomb. Seules, la princesse Mizilia et la négresse

veillaient, anxieuses et attentives, dans l'angle où elles s'étaient réfugiées.

Jean Finfin prit la princesse par la main, et la négresse les suivit; ils longèrent les parois du roc et allaient sortir du rayon dans lequel étaient couchés guerriers et prisonniers, lorsque, tout à coup, une des sentinelles se réveilla à demi, et, promenant son regard hébété sur le plateau, vit à quelques pas d'elle le groupe d'ombres noires que formaient Jean Finfin, la princesse et l'esclave; la sentinelle prit son poignard et le lança dans cette direction; puis, fatiguée de cet effort et croyant qu'elle s'était trompée, elle retomba dans son sommeil de brute.

Le poignard avait été se ficher dans le bras gauche de Jean Finfin. Le jeune homme retint le cri qui allait lui échapper. Il retira l'arme de la blessure, et, s'adressant à la princesse, lui dit :

— Fuyons!

Dix minutes plus tard, les fugitifs se trouvaient à l'endroit où les attendaient Pompée et Énogat.

En apercevant ces deux singuliers compagnons, la princesse ne put dissimuler un moment de frayeur.

— Ne craignez rien, dit Jean Finfin, ce sont de fidèles serviteurs; sans eux, il m'eût peut-être été impossible de vous faire libre. Mais empressons-nous de descendre, car nous ne sommes pas en sûreté ici.

La petite troupe s'achemina vers la plaine en toute hâte, Jean Finfin, la princesse et son esclave en tête, et les deux animaux à l'arrière-garde, pour protéger la fuite de leur maître.

Mizilia profita de ce court instant pour dire à son

libérateur qui elle était et comment elle avait été surprise par les Jagas.

— Ne craignez plus rien, princesse, lui répondit Jean Finfin, je vous donne ma parole de Breton de vous conduire saine et sauve dans le palais de votre père. Où est situé l'oasis de Nimigi ?

— Vers l'est et au nord du grand lac, à deux journées d'ici.

— Nous avons six heures devant nous avant qu'on s'aperçoive de notre fuite; dans six heures, nous aurons fait quinze lieues. Profitons des ombres qui règnent encore du côté de l'est pour nous soustraire à la vue des Jagas.

L'éléphant, sur un signe de Jean Finfin, baissa l'une de ses jambes de derrière, et la princesse Mizilia et la négresse montèrent sur le dos de l'animal. Jean Finfin prit aussitôt place à leurs côtés. Énogat partit au trot. Quant à Pompée, qui avait remis le fusil à son maître, il suivit l'éléphant, tantôt courant comme un bipède et tantôt trottant comme un quadrupède.



La princesse monta sur le dos de l'éléphant.

XXVIII

NOI!

Les rayons de la lune inondaient la montagne et la plaine; l'atmosphère avait une transparence éblouissante qui faisait de la nuit un jour nouveau et permettait de suivre la marche des voyageurs jusqu'aux horizons les plus lointains. Certes, si les Jagas n'eussent pas été plongés dans le sommeil de l'ivresse, les sentinelles eussent facilement aperçu la petite caravane, et, dans ce cas, sa fuite eût été singulièrement compromise.

Jean Finfin comprenait ce danger et hâtait de la voix la marche déjà rapide de l'éléphant; et comme Pompée avait peine à suivre celui-ci, Énogat l'enleva de terre avec sa trompe et le plaça sur son cou. Rien désormais n'arrêtant son allure, elle prit les proportions d'une course désespérée.

Si, d'une part, la transparence de l'atmosphère était un danger, de l'autre, elle préservait les voyageurs de l'attaque des fauves et leur permettait de se diriger, presque sans dévier de la ligne directe, vers le point qu'ils voulaient atteindre. Quand vint l'aurore, ils avaient déjà mis entre

eux et les Jagas une distance assez raisonnable pour se croire à l'abri de tout danger.

Les abords du lac, entourés d'oasis et de grands bois, offraient, en cas d'attaque, un asile presque impénétrable; ils prirent le parti de les suivre, prêts à s'y réfugier en cas d'alerte.

Avant d'aller plus loin, Jean Finfin proposa de faire une halte de quelques instants, halte rendue bien nécessaire par la course affolée qu'ils venaient de subir.

Tout conviait au repos.

La rosée était tombée en abondance sur les bords du lac; chaque feuille d'arbre avait retenu une rangée de perles cristallines le long de ses arêtes verdoyantes; les fleurs exhalaient les senteurs les plus suaves; des fruits savoureux pendaient à toutes les branches et éveillaient l'appétit; les premiers rayons du soleil doraient cette nature imposante et majestueuse.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, cher seigneur, dit la princesse.

Mais, à ce moment, elle vit la main du jeune homme tout ensanglantée et la manche de son vêtement rougie par le sang de la blessure que le poignard du Jagas lui avait faite au bras.

Elle pâlit.

— Vous êtes blessé? demanda-t-elle avec intérêt.

— Ce n'est rien, dit Jean Finfin.

Cependant elle insista pour voir la blessure, et, après l'avoir examinée avec attention, elle dit quelques mots en langue nimigienne à la négresse; celle-ci se mit immédiate-

ment à la recherche des plantes dont elle connaissait l'efficacité, les mâcha et les posa ensuite sur la plaie. La princesse ôta l'écharpe qui ceignait sa taille, et serra fortement le bras de Jean Fintin.

Le jeune homme, presque joyeux d'une blessure qui lui valait des soins si touchants, n'opposa aucune résistance au désir de Mizilia.

Après un repas frugal, composé des fruits que Pompée



La princesse examina la blessure de Fintin.

était allé cueillir sur les arbres, les voyageurs se remirent en route.

Nous les abandonnerons un instant pour revenir chez les Jagas.

Il est environ deux heures de la nuit. La reine Namoune, la poitrine oppressée et les mains crispées, se débat sous l'étreinte d'un horrible cauchemar; un songe épouvantable l'assiége; elle rêve que l'homme blanc, trompant la surveillance active qui l'entoure, s'est enfui du palais!...

Elle s'éveille, appelle Jean Fintin; mais nulle voix ne

répond à la sienne. D'un bond elle est sur pied; l'œil dilaté et flamboyant, elle réveille ses esclaves et les interroge; aucune d'elles n'a entendu Jean Finfin sortir du palais!

Namoune, en proie à un douloureux pressentiment, court tout affolée vers le refuge qui abrite Pompée et Énogat; ce refuge est vide, les animaux ne sont plus là. Alors elle traverse la cour intérieure, ouvre la palissade et se précipite dans l'espèce de rue circulaïre qui enlace la ville. La sentinelle s'est endormie, le nez sur le sol, dans l'humble et



La sentinelle s'est endormie.

craintive posture qu'elle a prise au moment du passage de l'éléphant.

Les cris de Namoune finissent par frapper les oreilles des guerriers couchés sur la grande place, et la voix de leur souveraine chasse, à la fois, le sommeil et l'ivresse. Bientôt tous sont debout.

— Il s'est enfui! exclame la reine.

— Qui? demandent les guerriers.

— L'homme blanc et avec lui le fétiche des Jagas et le singe Pompée!

Des hurlements féroces sortent de toutes les poitrines.

Et cette masse d'hommes, tout à l'heure inerte et

incapable de faire un mouvement, s'élance dans le sentier comme une avalanche, entraînant Namoune avec elle.

Tout ce bruit, toutes ces clameurs retentissent dans la montagne, mettent sur pied les guerriers de la ville basse et glacent d'effroi les prisonniers.

Namoune arrive la première sur le plateau. Son regard irrité jette la crainte parmi les plus braves.

— Que les guerriers jagas montent sur leurs *tasayes* (chameaux d'une allure très-vive) et leurs chevaux les plus agiles, dit-elle; la reine Namoune se mettra à leur tête.

A ce moment, une voix sort de la foule et s'écrie :

— La fille blanche des Nimigiens et son esclave se sont enfuies!

Cette révélation est un trait de lumière pour Namoune: sa fureur éclate en transports de rage; c'est une haine de souveraine africaine qui dicte ses paroles.

— Je m'abreuverai de leur sang! s'écrie-t-elle, et j'inventerai un supplice qui fera frémir les braves guerriers jagas.

Et, sautant sur un chameau qu'on a approché d'elle, elle s'élance vers la plaine, suivie de tous les guerriers...

Cependant la petite caravane cheminait toujours sur le bord du lac, se dirigeant vers le nord. Mais, si accélérée que fût l'allure de l'éléphant, elle était loin d'atteindre la rapidité vraiment prodigieuse du chameau de la race tasaye.

Il arriva une heure où l'avance que les voyageurs avaient sur les guerriers jagas se trouva à peu près perdue, et comme ils avaient été contraints de s'éloigner du lac, à cause des marécages, et de suivre les sinuosités d'une colline, ils dominaient en ce moment la plaine et purent facilement

apercevoir, bien loin encore, mais s'approchant avec une rapidité vertigineuse, le gros de la cavalerie jagas dont les montures soulevaient devant eux une épaisse colonne de la poussière du désert.

— Nous sommes perdus! s'écria la princesse Mizilia, pâle d'effroi.

— Pas encore! répliqua Jean Finfin.

Mais, en lui-même, il reconnut que le repos qu'ils avaient pris pourrait leur être fatal.

— Je vous jure, ajouta-t-il en s'adressant à Mizilia, que ni vous ni moi ne tomberons vivants au pouvoir de ces sauvages.

Jean Finfin examina attentivement l'endroit où ils se trouvaient : à gauche et devant eux se trouvait le désert; à droite, au bas de la colline, s'étendait le marais couvert de hautes herbes; puis venaient d'épais bouquets d'arbres et le lac.

Son parti fut bientôt pris.

— Princesse, dit-il à Mizilia, si j'étais seul, je n'hésiterais pas à attendre de pied ferme ces coquins, et je leur ferais payer chèrement ma vie; peut-être même parviendrais-je, à l'aide de mes braves amis, Pompée et Énogat, à leur échapper, mais votre existence m'est trop précieuse pour que je l'aventure dans une lutte dont le succès est très-incertain. Voici ce que nous allons faire : nous allons nous jeter dans le marais, d'où mon éléphant saura bien sortir et où les Jagas perdront beaucoup de temps; abrités par les arbres, il nous sera facile de gagner les bords du lac. Arrivés là, nous nous mettrons à l'eau et chercherons quelque refuge inaccessible dans l'une des îles qui existent sur le

lac; si loin qu'elle soit, je vous promets que nous l'atteindrons, dussé-je pour cela vous soutenir sur l'eau et nager pendant dix heures. Quant à votre esclave et à Pompée, ils ne quitteront pas le dos de l'éléphant; je réponds que celui-ci me suivra. Avez-vous confiance en moi?

— La confiance la plus absolue, seigneur.

Jean Finfin allait exécuter ce qu'il venait de dire, lorsque, en face d'eux et d'un point tout à fait opposé à la direction que suivaient les Jagas, s'éleva une seconde colonne de poussière. Le temps était calme, pas un atome d'air n'agitait le feuillage des arbres; ce n'était donc pas le vent qui poussait vers eux cette avalanche de sable fin.

— Qu'est ceci? se demanda Jean Finfin. Ce ne peut être une seconde troupe de Jagas; elle ne pourrait venir de ce côté!

Et il attendit quelques instants.

Tout à coup la princesse Mizilia poussa un cri de joie.

— Mon père! dit-elle, et les soldats nimigiens!

— Ah! voici qui change la face des choses! répliqua Jean Finfin tout joyeux. En route, mon brave Énogat, et tout doucement, afin que ces sauvages voient bien que nous ne fuyons pas devant eux.

La cavalerie nimigienne arrivait à bride abattue.

L'acèque avait reconnu sa fille, et, sur son ordre, une vingtaine de cavaliers s'étaient détachés de sa troupe et accouraient au-devant de la princesse pour la protéger; le reste de la cavalerie, l'acèque en tête, fondait, sabre au poing, sur les Jagas.

Jean Finfin confia à la garde des Nimigiens la princesse Mizilia, et, la saluant d'un sourire, il lui dit:

— A bientôt, princesse.

Puis, criant à Énogat : — En avant! il se dirigea vers le lieu du combat.

La rencontre des Nimigiens et des Jagas avait été terrible pour ceux-ci. Incapables d'une résistance sérieuse, — habitués qu'ils étaient aux légères escarmouches des caravanes, — ils s'étaient débandés et fuyaient éperdus à travers le désert.

La première victime que rencontra Jean Finfin fut la reine Namoune. Un cavalier nimigien l'avait terrassée d'un coup de sabre, et, quoique morte, sa figure paraissait encore menaçante.

Bientôt l'acèque, sa fille et le jeune Breton se trouvèrent en présence.

— Mon père, dit la princesse, je vous présente mon sauveur !

— Qu'il fixe lui-même sa récompense.

— Prince, répondit Jean Finfin, nous causerons de cela plus tard, quand vous me connaîtrez davantage.

L'acèque rallia ses troupes et reprit le chemin de sa capitale, où la princesse Mizilia fit son entrée le jour même, montée sur Énogat, tout fier de ce léger fardeau, et escortée de Jean Finfin et de Pompée.

Ici s'arrêtait le manuscrit que nous consultons; mais l'auteur n'a pas voulu laisser son récit incomplet; il a pris des renseignements à bonne source, et il a appris un fait qui n'étonnera personne : c'est que, deux mois après son arrivée en Nimigi, Jean Finfin épousait la princesse Mizilia.

Et maintenant, s'il est quelque lecteur qui doute de la véracité de cette histoire, qu'il se rende en Nimigi et se

présente hardiment au palais du souverain de la part de l'auteur ; c'est le Breton Jean Finfin, aujourd'hui acèque de cette vaste oasis, qui lui offrira une splendide hospitalité ; il verra la belle princesse Mizilia et nos deux amis, le brave Pompée et le sage Énogat, ce qui sera, je l'espère, un dédommagement de ce long voyage.



FIN

TABLE DES MATIÈRES



Paris. — Typographie E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

